

ALLI



INSTRUCTIONS

POUR LES

JEUNES DAMES,

Qui entrent dans le Monde: ſe marient: leurs devoirs dans cet Etat, & envers leurs Enfans.

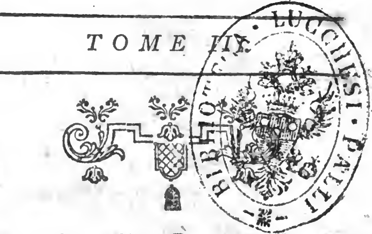
Pour ſervir de Suite au

MAGAZIN DES ADOLESCENTES.

PAR

M. LE PRINCE DE BEAUMONT.

TOME III.



A la Haye, Chez PIERRE GOSSE, Junior, & DANIEL PINET.
A Leide, Chez ELIE LUZAC.

MDCCLXVIII.



SUITE DU

MAGAZIN DES ADOLESCENTES.

XLII. DIALOGUE.

Madem. BONNE.

Vous me voyez bien triste, Mesdames; je viens d'apprendre que notre pauvre Lady *Tempête* est morte. La foi m'engage à me réjouïr de la voir soustraite aux dangers du monde, au moment où elle alloit y entrer; mais la nature a ses droits: mes larmes coulent malgré moi, & mon cœur est déchiré.

Lady CHARLOTTE.

Je savois bien qu'elle étoit dans un

„ bourg, ma chère Bonne, & c'est u-
„ ne legère indiſpoſition, à ce que l'on
„ dit, qui me fait revenir en ville. J'ai
„ été priſe il y a quelques jours, d'un
„ battement de cœur ſi extraordinaire,
„ que je n'ai pas de mots qui puiſſent
„ vous exprimer ce que je ſens. Cela
„ me tourmente périodiquement plu-
„ ſieurs fois par jour & toutes les
„ nuits: les médecins diſent que ce ſont
„ des vapeurs, qu'il n'y a point de dan-
„ ger; mais j'ai un fort preſſentiment
„ que cet état me conduira à la mort.
„ Je ne le dis à perſonne qu'à vous,
„ ma Bonne; on me trouveroit ridicu-
„ le, & cela affligeroit Mylord & My-
„ lady. Il faut l'avouer, ma Bonne,
„ l'idée d'une mort prochaine me ſaiſit
„ d'horreur. Je ſuis jeune & riche; on
„ me flatte de quelques agrémens: j'en-
„ viſageois une longue vie dans laquel-
„ le je pourrois jouïr innocemment de
„ tous les avantages que Dieu m'avoit
„ donné; tout cela s'anéantit: un tom-
„ beau, voilà tout ce qui s'offre à mes
„ yeux; voilà la fin de mes eſpérances
„ trompeuſes. A cette peine, il s'en
„ joint une autre beaucoup plus raiſon-
„ nable. Je me ſens les mains vuides
„ de bonnes œuvres; je n'ai rien fait

„ pour mon Dieu: comment paroîtrai-
„ je devant ses yeux si purs & si saints?
„ C'est maintenant, ma Bonne, que
„ vous me devez des marques de votre
„ solide amitié; gardez-moi le secret
„ sur mon pressentiment, sur-tout à
„ l'égard de ma cousine; je connois son
„ cœur; il seroit déchiré. Hélas! el-
„ le est un des biens que je regretterai
„ le plus en perdant la vie."

Lady SENSÉE, *en pleurant.*

Ma Bonne, je sais que ma tante vous a renvoyé toutes les lettres que vous avez écrites à ma cousine; comme cette pauvre enfant l'en a priée en mourant. Faites-nous la grace de nous en lire quelques-unes; j'ai apporté la petite caissette que vous avez reçue, la voici.

Madem. BONNE.

J'y consens de bon cœur si vous croyez que cela puisse vous être utile.

Lettre de Madem. BONNE *à Lady* TEMPETE.

„ Je suis bien affligée, ma chère a-
„ mie, de la situation dans laquelle vous
„ vous trouvez; mais j'ai peine à croi-
„ re qu'elle soit aussi fâcheuse que vous
„ vous

„ vous le perſuadez. Je ne ſuis pour-
„ tant pas d'avis que vous regardiez
„ votre preſſentiment, comme l'effet
„ d'une imagination bleſſée. C'eſt cer-
„ tainement une très-grande grace de
„ Dieu, dont vous devez profiter: ce
„ n'eſt point que je craigne pour vous
„ une mort ſi prochaine; je ſuis bien
„ éloignée de vous croire en danger.
„ Cependant, pour un chrétien, la
„ mort eſt toujours prochaine: mourez
„ à ſeize ans ou à cent ans, vous n'au-
„ rez vécu qu'un jour, ſi vous compa-
„ rez ce petit nombre d'années à l'éter-
„ nité. Un Roi d'Angleterre, je ne
„ ſais ſi c'eſt *Cannut* ou *Edouard*, crut
„ entendre une voix qui lui diſoit qu'il
„ mourroit dans ſept . . . . & la voix
„ n'acheva pas. Il penſa d'abord qu'il
„ devoit mourir dans ſept jours, & ſe
„ prépara avec ſoin à ce grand paſſa-
„ ge. Il crut enſuite que c'étoit en
„ ſept mois, puis en ſept années. Cet-
„ te penſée d'une mort prochaine en fit
„ un ſi bon chrétien, qu'il eſt regardé
„ comme un Saint. Suivez ſon exem-
„ ple, ma chère Lady. Commencez
„ par regarder de l'œil de la foi ce que
„ c'eſt que votre jeuneſſe, vos richeſ-
„ ſes & votre rang. Que vous trouve-

„ rez tous ces avantages vains & frivo-
„ les ! que dis-je, vous les regarde-
„ rez comme des dangers pour le sa-
„ lut, & vous comprendrez combien
„ sont heureux ceux que Dieu enlève
„ dans un âge, où ils n'ont point en-
„ core participé aux souillures du mon-
„ de! Quant aux amusemens innocens
„ que vous regrettez, vous ne les ver-
„ rez que comme des amertumes, si
„ vous les comparez aux biens sans
„ nombre qui vous attendent dans le
„ ciel. Aimer sans bornes un Etre in-
„ finiment aimable, sans craindre de
„ pouvoir jamais être séparée de lui;
„ ne craindre de sa part ni changement
„ ni refroidissement; être réuni à tous
„ les anges & dans la compagnie de
„ tout ce qu'il y a eu d'estimable sur la
„ terre, dans une société d'où toutes
„ les passions déréglées seront bannies,
„ où la jalousie, les querelles, le dé-
„ goût ne pourront pénétrer; vivre
„ dans un lieu inaccessible à tout ce
„ qui s'appelle douleur, dans lequel se-
„ ront rassemblés de tels délices, que
„ l'apôtre nous assure que l'œil n'a
„ point vu, l'oreille n'a point enten-
„ du, & que le cœur ne peut compren-
„ dre la moindre partie de ces délices:
„ voi-

„ voilà, ma chère, ce que nous crai-
„ gnons lorsque nous apprehendons la
„ mort. Mais vous n'avez rien fait
„ pour le ciel, dites-vous; commencez
„ dès aujourd'hui à travailler pour cet-
„ te récompense immense. Dieu vous
„ donne la monnoye dont vous devez
„ l'acheter, le sang & les mérites de
„ Jésus-Christ, la soumission à ses or-
„ dres dans vos souffrances, le renon-
„ cement volontaire à ces faux biens,
„ qui se présentent à vous sous une ap-
„ parence brillante. Voilà, ma chère,
„ les moyens qui vous restent pour ré-
„ parer le tems perdu.

„ J'espère que ma lettre vous trouve-
„ ra guérie; mais tâchez de conserver
„ cette idée d'une mort prochaine; c'est
„ le préservatif le plus sûr contre les
„ dangers du monde. Si votre état vous
„ le permet, prenez le matin & le soir
„ une demie-heure, pour méditer tran-
„ quillement & sans effort sur ce que
„ je vous mande; & pour suppléer aux
„ prières que vous ne ferez pas en état
„ de faire: élevez votre cœur à Dieu,
„ au moins tous les quarts d'heures.
„ Adieu, ma chère! au moins point de
„ tristesse & d'abattement: ce feroit le
„ moyen d'achever de ruïner votre san-

„ té, & de nuire à votre ame; l'Esprit „ de Dieu est paix & douceur."

Lady LOUISE.

Vous nous promîtes l'année passée une méthode pour nous préparer à la mort; je suis sûre que nous l'allons trouver dans vos lettres à notre chère amie & dans son exemple.

Lady SOPHIE.

Mon Dieu! ma Bonne, que cette leçon va être sérieuse! J'ai presque envie de me sauver; & si je reste, je suis sûre d'être mélancholique pendant un mois.

Madem. BONNE.

Ecoutez, ma chère: vous avez de l'esprit; servez-vous en une bonne fois: vous trouvez la mort terrible: vous évitez d'y penser; mais n'est-il pas sûr,

1) que vous mourrez?

2) que vous ne mourrez qu'une fois?

3) que l'éternité bienheureuse ou malheureuse dépend de la manière dont vous mourrez? Si on éloignoit la mort en n'y pensant jamais, vous auriez une sorte d'excuse; mais rien n'en peut retarder le moment: c'est la seule chose dont nous soyons sûres. Si on mourroit deux fois,

fois, on pourroit réparer une mauvaiſe mort par une bonne; mais il eſt arrêté que nous ne mourrons qu'une fois, & que de cette mort unique dépend notre ſort éternel. Cette mort ſi ſûre, le moment en eſt incertain: nous pouvons mourir à tous les inſtans; n'eſt-ce pas une vraye folie de ne pas faire ſouvent une préparation, que nous n'aurons peut-être pas le tems de faire? Allons, ma chère! faites-vous violence: demandez tous les jours à Dieu le détachement d'une vie qu'il vous faut ſurement quitter; demandez-lui le goût des choſes du ciel, pour vous détacher des choſes de la terre. Ecoutez, combien il a fait de graces à ce ſujet, à notre amie; voici la lettre qu'elle m'écrivit il y a cinq ſémaines.

Autre Lettre de Lady TEMPETE.

„ On commence à ne me plus traiter „ en malade imaginaire; je dépéris à „ vue d'œil: j'ai abſolument perdu le „ ſommeil & l'appétit; cependant, je „ n'ai pas de vives douleurs. Remerciez bien le bon Dieu, ma Bonne, „ des graces qu'il me fait; toutes mes „ craintes ont diſparu: je n'en ſens pas „ moins mon indignité; mais elle s'ab-

„ forbe & se perd dans l'océan immen-
„ se de la miséricorde divine. L'habi-
„ tude de penser à Dieu, s'est telle-
„ ment fortifiée dans mon ame, que je
„ le vois toujours présent. Je sens qu'il
„ me soutient, qu'il me console, qu'il
„ me fortifie, qu'il me réjouït; je suis
„ dans une paix, dans une tranquillité
„ qui est un avant-goût de celle du ciel.
„ Croiriez vous bien, ma Bonne, qu'u-
„ ne pauvre misérable, telle que je suis
„ aux yeux du Seigneur, souhaite avec
„ passion le moment de se réunir à lui?
„ Je sens que je l'aime plus que toutes
„ choses; il sera mon Dieu, mon père
„ pendant toute l'éternité. Des larmes
„ de joye coulent de mes yeux en pro-
„ nonçant ce mot qui me paroissoit si
„ terrible. Que ferai-je, mon Dieu,
„ pour vous marquer ma reconnoissan-
„ ce? Ah! recevez les actions de gra-
„ ce de mon Sauveur; j'y joins mes
„ foibles sentimens. Recevez les actes
„ de patience, de résignation que vous
„ me donnerez la force de pratiquer:
„ recevez le sacrifice de ma vie, l'a-
„ néantissement de ce corps de péché.
„ Je consens à sa destruction, qu'il
„ soit mangé des vers, que la poussiè-
„ re retourne à la poussière, & vous „
„ mon

„ mon Dieu, recevez mon ame.
„ On commence à m'assujettir à un „ grand nombre de remèdes. Je sens „ bien qu'ils seront inutiles ; mais la „ justice miséricordieuse de mon Dieu „ m'ordonne d'abandonner mon corps „ aux médecins : je lui obéïs de bon „ cœur."

Lady LUCIE.

Ah, mon Dieu! ma Bonne, voilà les sentimens d'une Sainte. Il me semble que j'en acheterois de pareils au dépends de tout mon sang. Je vous demande comme la plus grande grace de me permettre de copier cette lettre; ce sera, je pense, une bonne préparation à la mort de la relire tous les jours.

Lady SOPHIE.

Vous m'accorderez la même grace, ma Bonne: je suis vrayement touchée; mais pourtant tout ceci me paroit un songe. Est-il possible qu'on voye approcher la mort avec joye? Comment mon amie, a-t-elle pû arriver à des sentimens si peu naturels?

Madem. BONNE.

Ne soyez point surprise des graces que

Dieu a fait à Lady *Tempête*. Dieu seul fait les violences qu'elle a faites à son caractère. Elle n'étoit pas bonne naturellement, vous le savez: elle a fait profiter le talent que Dieu lui a donné; elle en a reçu pour récompense le centuple en cette vie, & la gloire éternelle en l'autre. Ecoutez ce que Mylady m'a écrit.

*Lettre de Mylady ***.*

„ Je ne puis trouver aucun soulage-
„ ment à ma perte, qu'en conservant
„ précieusement toute la douleur qu'el-
„ le me cause, & en l'augmentant, s'il
„ est possible, en m'en retraçant tou-
„ tes les circonstances. Ecoutez, ma
„ chère Mademoiselle *Bonne*, le récit
„ de la mort de notre chère enfant,
„ d'une Sainte, d'une prédestinée. On
„ croit qu'elle est morte d'un abcès qui
„ s'est formé lentement dans son corps;
„ elle n'a eu de fièvre que les trois der-
„ niers jours de sa vie, du moins de
„ fièvre violente, car je suis persuadée
„ qu'elle en a eue une interne depuis
„ plusieurs mois. Aussi-tôt qu'elle se
„ sentit plus mal, elle vous écrivit une
„ lettre que je vous envoye: elle dé-
„ fendit à sa femme de chambre de m'é-

„ veil-

„ veiller; mais celle-ci la voyant bru-
„ lante; me fit appeller à cinq heures
„ du matin. Je trouvai ma pauvre-
„ enfant assise sur son lit; elle étouf-
„ foit dans toute autre situation. Son
„ air étoit doux, tranquille; elle me
„ tendit la main, & me dit avec un
„ soûrire, si ma chère mère m'aime,
„ elle ne rendra pas mes derniers mo-
„ mens pénibles en s'affligeant avec ex-
„ cès. Je vais vous quitter; mais c'est
„ pour aller à mon Dieu. Elle fixa
„ quelques momens ses yeux au ciel,
„ puis baisant ma main, elle me dit:
„ nous nous reverrons bientôt. J'avois
„ fait appeller les médecins; ils dirent à
„ Mylord qu'il n'y avoit point de re-
„ mède, que l'abcès l'étoufferoit en
„ peu de tems. Il s'efforça de prendre
„ un air tranquille en se rapprochant
„ du lit: son courage ne pût se soute-
„ nir; il éclata aussi bien que moi en
„ pleurs & en sanglots. Grand Dieu!
„ s'écria notre sainte enfant, soyez leur
„ force & leur consolation. Soutenez-
„ moi vous-même dans cette peine plus
„ terrible que la mort. Oh! mon cher
„ père & ma chère mère, ayez pitié de
„ votre enfant! Ne déchirez pas mon
„ cœur en me montrant toute la sensi-

„ d'onction, qu'ils n'osoient pas même
„ respirer, crainte de perdre une de ses
„ syllabes. Après quoi, regardant le
„ ciel, elle dit: vous permettrez, Sei-
„ gneur, à votre servante de mourir en
„ paix. Elle passa quelques heures dans
„ le silence, après quoi elle s'endormit;
„ mais elle eut pû dire comme l'épouse
„ des cantiques: je dors & mon cœur
„ veille. Oui, Mademoiselle, nous la
„ vîmes plusieurs fois, pendant son som-
„ meil élever ses mains jointes vers le
„ ciel; ses lèvres prononçoient des ac-
„ tes de foi, d'espérance, d'amour. Sa
„ femme de chambre m'apprit alors
„ que depuis six semaines, elle prioit
„ perpétuellement, lui parloit de sa
„ mort avec certitude, & du désir de
„ voir son Dieu, avec transport. A son
„ réveil, elle me dit: je souffre beau-
„ coup; mais mon Sauveur a bien plus
„ souffert sur la croix. Il étoit suspen-
„ du sur des playes, & je suis couchée
„ bien mollement sur un bon lit. On
„ l'injurioit, & tout le monde me plaint;
„ on lui donna du fiel & du vinaigre, &
„ on me fait grace des remèdes pour ne
„ me donner que des choses agréables.
„ J'ai pourtant une conformité avec
„ mon Sauveur: je vois comme lui ma

„ ten-

„ les dernières paroles qu'elle a prononcées; mais elle a toujours conservé la connoissance, & nous serroit la main, pour prouver qu'elle entendoit ce que nous disions. Insensiblement sa respiration s'est affoiblie; mais une minute avant de rendre le dernier soupir, son visage s'est ranimé: elle a tendu les bras avec effort, & est expirée en les posant joints sur son lit. Mon prémier mouvement, le croiriez-vous? n'a point été de douleur, mais de respect, d'admiration. Je me suis jettée à genoux, les bras élevés comme pour suivre mon enfant. Mes yeux étoient secs, mon ame tranquille. Je la voyois, ce me semble, entrer dans le ciel, voler dans le sein de son Dieu, lui demander ma consolation. Heureux moment, que n'avez vous toujours duré! Revenue de cette espèce d'yvresse, je jette de grands cris; j'appelle ma fille: elle est déjà froide; mais les horreurs de la mort respectent ses traits: son visage me parut éblouissant. Je n'ose prendre la liberté de la baiser; j'arrose sa main de mes larmes. Enfin, on m'arracha d'auprès de son lit où je crus de laisser mon

„ ame

„ ame. On ne m'a pas permis de la re„ voir : depuis je possède encore les pré„ cieux restes de ma chère fille, j'espè„ re qu'il me sera permis de lui donner „ un dernier baiser, avant qu'on me la „ cache pour jamais. Pleurez sur moi, „ Mademoselle *Bonne*; ma perte est ir„ réparable."

Miss CHAMPETRE.

Ah, ma Bonne! voilà une mort qui dégoûte de la vie; mais pour mourir comme Lady *Tempête*, il faut avoir vécu comme elle.

Madem. BONNE.

Il me reste à vous lire les dernières lignes de cette chère enfant.

„ Quand vous recevrez ces lignes, „ ma chère amie, je n'existerai plus „ que dans le cœur de ceux qui m'au„ ront aimé. Je meurs pleine de con„ fiance en la miséricorde de Dieu & au „ mérite du Sauveur. Je vous remer„ cie, amie sincère, de m'avoir appris „ à le connoître & à l'aimer; c'est à la „ bonne éducation que vous m'avez „ donnée, que je crois devoir mon sa„ lut après Dieu. Dites à ma chère „ cousine, que le monde me paroît une

„ or-

„ ordure, & qu'on n'a de joye au mo-
„ ment où je me trouve, que de ce
„ qu'on a fait pour son créateur. Adieu,
„ adieu pour cette vie! Nous nous re-
„ joindrons dans le ciel."

Lady LOUISE.

Que le stile de ce billet est sec pour Lady *Sensée*, pas un régret de la quitter! Pas un mot de consolation, de tendresse!

Madem. BONNE.

Au moment où Lady *Tempête* l'a écrit, Madame, les liens de la chair & du sang étoient comme brisés; il ne restoit plus que ceux de la charité qui, je pense, subsisteront même dans le ciel. Or la charité cherche moins à attendrir qu'à être utile. Ses sentimens pour Lady *Sensée* se manifestent par l'utile leçon qu'elle lui donne: voilà la plus précieuse marque qu'elle pût lui donner de son affection; l'héritage le plus avantageux qu'elle pût lui laisser.

Lady SENSE'E.

Je le regarde comme tel, ma Bonne. Je connois que ma cousine m'aimoit véritablement, non pas mon habit, mon écorce, mais mon ame. Avec votre per-

permiſſion, j'écrirai ces mots en gros caractères au chévet de mon lit: *A la mort le monde paroît une ordure. On n'a de joye à ce moment que des choſes qu'on a faites pour Dieu.*

Miſs BELOTTE.

Ma Bonne, qu'eſt-ce que veut dire Lady *Senſée*, que ſa couſine n'aimoit pas ſon écorce?

Madem. BONNE.

Notre écorce, ma chère, les habits de nos ames, ſont nos corps. Actuellement, Lady *Tempête* s'eſt deshabillée de ſon corps mortel, juſqu'à ce qu'elle le reprenne au jour de la réſurrection; nous ferons toutes la même choſe dans quelques jours, quelques mois, ou tout au plus quelques années. Préparons-nous donc ſoigneuſement à ce paſſage: ſi nous ne prenons pas une demie-heure par jour pour nous occuper de l'éternité, prenons-en au moins une chaque ſemaine. Au reſte, Mesdames, cette pratique que je vous propoſe, n'eſt pas de moi. Lady *Spirituelle*, répetez à ces Dames la parabole des vierges ſages & des folles.

La-

Lady SPIRITUELLE.

Le royaume des cieux ſera ſemblable à dix vierges qui ayant pris leur lampes, s'en allèrent au devant de l'époux & de l'épouſe. Cinq d'entre elles étoient folles & cinq ſages. Les cinq folles ayant pris leurs lampes, ne prirent point d'huile; mais les ſages en firent proviſion. L'époux tardant à venir, elles s'endormirent toutes. Sur le minuit, on entendit crier: voici l'époux qui vient, allez au devant de lui! Auſſitôt ces vierges préparèrent leurs lampes. Les folles dirent aux ſages: donnez nous de votre huile, car nos lampes vont s'éteindre. Les ſages leur répondirent: de peur que nous n'en ayons pas aſſez pour nous & pour vous, allez en acheter chez ceux qui en vendent. Mais pendant qu'elles étoient allées en acheter, l'époux vint; celles qui étoient prêtes, entrèrent avec lui aux nôces, & la porte fut fermée. Enfin, les autres vierges vinrent auſſi & lui dirent: Seigneur, Seigneur, ouvrez-nous; mais il leur répondit: je vous dis en vérité que je ne vous connois pas. Veillez donc, parce que vous ne ſavez ni le jour ni l'heure que l'Epoux viendra.

Ma-

Madem. BONNE.

Je ne fais donc que vous répéter les paroles de Jésus-Christ, lorsque je vous dis de vous préparer à la mort, d'y penser souvent, de faire pendant votre vie ce que vous n'aurez peut-être pas le tems de faire à la mort. Ce n'est pas seulement dans cette parabole que Jésus nous annonce cette importante vérité : il dit qu'il viendra comme un larron à l'heure où on l'attendra le moins ; faisons donc nos efforts pour l'attendre & être prêtes à le recevoir dans tous les momens de notre vie.

J'ai fort envie, Mesdames, de passer tout de suite à l'histoire Romaine, & de ne rien dire aujourd'hui de Madame *du Plessis*, sans quoi on me reprocheroit à juste titre de ne vous parler que de dévotion.

Lady LOUISE.

Eh! que nous importe ce qu'on dira, ma Bonne. Il est bel & bon de savoir raisonner sur l'histoire Romaine; mais il est encore meilleur d'apprendre par l'exemple des bonnes âmes le chemin du ciel. Commencez donc, s'il vous plaît, par nous édifier; vous nous amuserez ensuite. Voyez-vous, ma

Bon-

Bonne, me voici ſur le champ de bataille, c'eſt-à-dire, dans le grand monde, chargée du ſoin de plaire à mon époux, de régler ma famille, & de me conduire irréprochablement devant Dieu & devant les hommes; j'ai grand beſoin d'inſtruction ſur des objets ſi importans.

Madem. BONNE.

Eh bien! Madame, je m'expoſe de bon cœur à la critique des mondains & des beaux eſprits pour vous ſatisfaire.

Nous avons laiſſé Madame *du Pleſſis* dans la prémière année de ſon mariage, tâchant d'accommoder ce qu'elle devoit à Dieu, avec ce que lui offroit le monde, avec les plaiſirs, fuyant le mal à la vérité, mais ne faiſant pas beaucoup de bien. Inſenſiblement, le goût du bien qu'elle négligeoit, diminuoit en elle; elle touchoit au moment de la tiédeur: une groſſeſſe la rappella à Dieu, du moins tout le tems qu'elle dura. Au moment qu'elle fut ſure de ſon état, elle ſe crut obligée à redoubler ſes exercices de piété pour elle & pour ſon enfant. Elle ne paſſa plus aucun jour ſans demander à Dieu le bâtême pour celui qui alloit la rendre mère, ſans le lui conſacrer. Sa groſſeſſe

fut

fut pénible : chaque douleur étoit un réveil qui l'avertiſſoit de tourner ſon cœur à Dieu pour lui offrir ſes peines. A méſure qu'elle étoit obligée de ſe ſouſtraire aux plaiſirs qui auroient pû déranger ſa ſanté, elle retrouvoit dans la retraite le gout de Dieu. Lorſqu'elle ſentit les prémières douleurs de l'enfantement, elle adora la juſtice de Dieu prononçant à *Eve* la ſentence terrible : tu enfanteras avec douleur. Elle lut avec attention la paſſion du Sauveur, & l'idée de ce qu'il avoit ſouffert pour elle, lui aida à ſupporter ſes peines avec patience. Lorſqu'on lui préſenta le fils dont elle accoucha, elle renouvella l'offrande qu'elle en avoit déjà faite à Dieu, le remercia de ſon heureuſe naiſſance, adora, aima en ſon nom ſon créateur. Elle n'a jamais manqué le reſte de ſa vie à renouveller cette offrande matin & ſoir. Le Seigneur lui accorda encore un fils & trois filles, & elle regarda l'éducation de cette famille comme le plus ſacré de tous ſes devoirs.

Cependant, le tems des vertus héroïques approchoit; ſa fidélité à remplir les devoirs de ſon état, lui attiroit de plus grandes graces. Elle plaiſoit toujours également au monde ; mais le mon-

monde ne lui plaiſoit plus tant. Il lui en avoit d'abord couté de retrancher un grand nombre de viſites pour ſe renfermer avec ſes enfans : elle prit tant de gout à les inſtruire, qu'elle avoit peine à ſe ſéparer d'eux, & ſouhaitoit passionnement de vivre à la campagne pour s'en occuper uniquement (*). La providence lui en fournit le moyen, & en même tems celui de ſe faire les plus grandes violences.

Mr. *du Pleſſis* avoit un frère extrêmement riche; une paſſion honteuſe l'avoit empêché de ſe marier, & ſon bien devoit retourner aux enfans de Madame *du Pleſſis*. Ce frère étoit amoureux depuis quinze ans d'une perſonne qui ſembloit l'avoir enſorcelé. Elle n'avoit ni eſprit, ni beauté, ni éducation, ni naiſſance; le monde auroit traité cet attachement de fragilité pardonnable ſi l'objet en eut valu la peine, & ne condamnoit que la baſſeſſe de ſon choix. Madame *du Pleſſis* ne faiſoit attention qu'à l'offenſe de Dieu & au danger de la damnation pour ſon beau-frère: elle ne per-

(*) En France on paſſe dix mois à la ville, & on ne la quitte qu'en Août.

perdoit aucune occasion de lui faire sentir l'horreur de son état; il lui promettoit d'en sortir, & n'avoit pas la force d'exécuter sa promesse. Madame *du Plessis* eut le courage de le solliciter de se marier, sans avoir égard à l'intérêt temporel de ses enfans: il lui avoua en rougissant, que toutes les femmes lui sembloient odieuses, & qu'il n'avoit d'autre moyen de faire son salut que celui d'épouser sa maîtresse. Tout frémit en Madame *du Plessis* à une telle proposition. Quelle honte pour sa famille qu'un tel mariage! L'infamie en retomberoit sur son mari, sur elle & sur ses enfans. Voilà ce que lui disoit l'orgueil, voici ce que lui dit la foi. Un tel mariage sera une folie; mais il ne sera pas un crime. Le monde en sera blessé; Dieu n'en sera point offensé. Mon frère s'attira le mépris des hommes; il rentrera dans la grace de Dieu en rendant l'honneur à une femme qu'il a deshonorée. Toutes ces réflexions se firent en un instant: la foi triompha, & elle dit à son frère qu'elle aimoit mieux le voir le mari de cette femme que son amant. Mr. *du Pléssis* transporté de joye, l'embrasse, fait appeller sa maîtresse, lui annonce qu'il est résolu

résolu de l'épouser, & que c'est sa belle-sœur qui l'y a déterminé. Combien la vertueuse Madame *du Plessis* souffrit-elle à la vuë de cette femme! Naturellement chaste, elle avoit une véritable horreur des femmes déréglées, horreur qui alloit jusqu'à se trouver mal. L'ardeur de sa charité lui fit surmonter sa répugnance; le moment étoit favorable pour tout obtenir: elle dit avec fermeté à ces deux pécheurs tout ce que son zèle contre le crime put lui inspirer de plus fort, & eut la consolation de voir couler leurs larmes. Ils se remîrent absolument entre ses mains, & promirent d'exécuter tout ce qu'elle leur préscriroit. La prémière chose qu'elle en exigea, fut une séparation absoluë jusqu'au tems du mariage: le tems de cette séparation fut employé à une retraite pour obtenir du Seigneur la grace de réparer par une vie toute chrétienne, le scandale de la vie passée. Tout fut exécuté comme elle l'avoit règlé, & elle employa cet intervalle à faire concevoir à son époux qu'il n'y avoit que le crime qui fut vraiement deshonorant; que la démarche que son frère alloit faire étant nécessaire à son salut, il falloit tout sa-

crifier pour lui aider à le faire; que c'étoit dans de telles occafions qu'il falloit apprendre à ne point rougir d'une action qui n'avoit rien de contraire à la loi de Dieu, & qu'elle étoit déterminée a s'attirer l'indignation de toute la famille, plutôt que d'abandonner fon frère après fon mariage.

A peine, le monde eut-il conçu quelque foupçon de la démarche que Mr. *du Pleffis* l'ainé étoit fur le point de faire, que tous fes parens révoltés coururent l'accabler de réproches. Il s'étoit retiré chez fon frère pour s'appuyer de l'autorité de fa belle fœur. Comme on favoit qu'il la refpectoit beaucoup, ce fut à elle qu'on s'adreffa pour exagérer la honte d'une telle alliance. On ne fe récrioit point fur la vie fcandaleufe de cette femme, ce n'étoit qu'une bagatelle; mais fa naiffance étoit baffe. Quel fcandale! un homme de qualité époufer la veuve d'un homme qui faifoit des gaines pour les couteaux? Madame *du Pleffis* répondit froidement, qu'à la vérité ce mariage étoit choquant; fur-tout parcequ'il avoit été précédé du crime: qu'elle avoit exhorté fon beau-frère à fe détacher de cette femme en lui faifant tout le bien qu'il pourroit;

mais

mais qu'il lui avoit déclaré formellement qu'il ne pouvoit vivre sans elle: qu'à soixante ans, il lui falloit quelqu'un auquel il fut accoutumé, qui connut ses gouts, qui sut se plier à son humeur; qu'en un mot, il falloit qu'elle fut sa maîtresse, ou qu'elle devint sa femme. Et qui trouvoit à redire qu'elle fut sa maîtresse? dit un homme que son caractère de Magistrat auroit dû rendre plus circonspect. Dieu! lui répondit avec fermeté, Madame *du Plessis*, & je crois que comme il n'y a personne ici qui ne soit chrétien, il n'y a non plus personne qui osa lui conseiller de préférer le sentiment du monde à celui de sa conscience & à l'observation des commandemens de son créateur. On n'osa rien répliquer; mais elle démeura chargée de l'indignation des parens de son mari, qui ne rougissoient pas de dire que c'étoient les scrupules qu'elle avoit jettés dans l'esprit de son beau-frère, qui avoient occasionné ce mariage deshonorant.

Lady LUCIE.

S'il étoit absolument impossible à cet homme de vivre sans maîtresse, ou si pour parler juste, il avoit déterminé de

ne la point quitter, il fit très bien, assurément, de l'épouser; mais je pense que Madame *du Plesfis* auroit tout aussi bien fait de ne se pas donner en spectacle au Public en y applaudissant: & même à la rigueur, je crois qu'elle n'étoit pas dans l'obligation d'encourager son frère à le conclure.

Madem. BONNE.

Expliquons nettement ce que vous ne dites qu'à demi. Que lui importoit-il que son frère fut damné? que Dieu fut offensé ou non? De quoi s'avisoit-elle de faire connoître en bonne compagnie qu'elle trouvoit plus de honte à commettre le crime qu'à en sortir par un mariage qui prouvoit qu'il n'avoit pas les sentimens fort nobles? N'est-ce pas là ce que vous avez voulu nous dire, ma chère Lady?

Lady LOUISE.

Je vous demande pardon, ma Bonne! Je vous jure que toute ma peine ne tomboit pas sur la bassesse de cette femme, mais sur ses mauvaises mœurs; je crois qu'il est très-honteux d'épouser une malhonnête personne.

Ma-

Madem. BONNE.

Et vous croyez juſte, ma chère: c'eſt le comble de l'infamie; mais quelque grande qu'elle ſoit, elle n'égale pas l'horrible malheur de vivre dans le crime: ce mal l'emporte ſur tous les autres: d'ailleurs, la charité nous ſuggère encore une réflexion. *Madelaine* ceſſa d'être méchante, & le Sauveur ne dédaigna pas de lui laiſſer baiſer ſes piés. Madame *du Pleſſis* eut donné la moitié de ſon bien, pour voir cette femme dans un couvent de femmes pénitentes; mais cela n'étoit pas à ſon choix. Entre deux maux, elle choiſit celui qui n'offenſoit pas Dieu, & ſacrifia l'honneur du monde au ſalut de ſon frère, qui depuis ce tems vécut avec ſon épouſe d'une manière très-chrétienne. Ce fut encore pour elle l'occaſion d'un ſacrifice héroïque: ces deux perſonnes qu'elle avoit arraché au péché, avoient beſoin d'être encouragées à réparer le paſſé par une ſincère pénitence; elle conſentit à être leur guide, & ſe confina pendant ſix mois à leur maiſon de campagne. Dieu ſeul ſait ce qu'elle eut à ſouffrir avec une femme dont la groſſiéreté étoit choquante pour tout le monde; qui n'avoit

pas la plus legère idée de ce qu'on appelle politeſſe, égard; nul agrément dans la converſation, nulle culture dans l'eſprit, nulle douceur dans les manières. Ce fut une épreuve dans laquelle la patience de Madame *du Plesſis* ſe fortifia extrêmement, & elle ſe crut payée de tous ſes ſoins par les progrès que ces ennuyeuſes perſonnes firent dans le bien.

Lady LOUISE.

Votre Madame *du Plesſis* étoit une Sainte; je la canoniſe ſur ce ſeul trait: je croirois mériter de l'être ſi j'en avois autant fait, car je regarde comme le chef-d'œuvre de la charité de ſupporter les ſots, les ſtupides, & ſur-tout les perſonnes groſſières.

Madem. BONNE *regardant Miſs* CHAMPETRE *ſans affectation.*

Vous avez raiſon, Madame; il y a pourtant un dégré d'héroïsme au-deſſus de celui-là, c'eſt de ſupporter les perſonnes déréglées, impertinentes, les demi-ſavans, les gens à préjugés, & mille autres de cette eſpèce. Quand la providence nous lie avec de telles gens, on peut avec quelque ſujet ſe réjouïr, en ſe regardant comme appellé à une vertu

u extraordinaire: celles qui dans ce cas e livrent courageusement à la pratique le la patience & de la charité, font des pas de géant dans la carrière de la vertu.

Vous avez vu Madame *du Plessis* exposée à l'indignation de tout ce qu'on appelle gens du bel air, par l'acquiescement qu'elle avoit donné au mariage de son beau-frère: le voyage ou plûtôt la retraite qu'elle fit avec lui pendant six mois, la reconcilia avec le Public. Un avare accoutumé à juger du cœur des autres par le sien, fit remarquer à quelques personnes, que Madame *du Plessis* ne méritoit pas d'être blâmée, pour avoir sacrifié une fumée à un avantage solide, car enfin, ajouta cet homme, une mésalliance n'est qu'un mal de préjugé, & la pauvreté est mal réel. Le vieillard amoureux pouvoit fort bien priver ses neveux de la meilleure partie de sa succession; il pouvoit en quittant sa vieille maîtresse, épouser une jeune femme qui lui auroit donné des enfans. Madame *du Plessis* pour enrichir les siens, a sacrifié le faux point d'honneur: peut-on lui faire un crime d'une action qui a un motif aussi louable? O corruption du cœur humain! Aussi-tôt qu'on crut que cette vertueuse femme avoit agi

par intérêt, & que Dieu n'avoit aucune part à sa conduite, on la lui pardonna, & lorsqu'elle revint de la campagne, elle retrouva le grand monde dans les dispositions favorables, où il avoit toujours été à son égard; mais s'il n'avoit point changé pour elle, elle n'étoit plus la même pour lui, comme nous le verrons la prémière fois. Présentement nous allons continuer à nous entretenir de l'histoire Romaine.

Lady SENSE'E.

Nous avons laissé *Apius Claudius* soutenant dans le Sénat, qu'il ne falloit faire aucune grace aux séditieux pour les rappeller: le parti contraire prévalut. On envoya vers le peuple les Sénateurs qui leur étoient le plus agréables, & on leur accorda l'abolition des dettes. La prédiction d'*Apius* commença dès-lors à se vérifier: la multitude fière de se voir recherchée, mît de nouvelles conditions à son retour. Deux hommes séditieux représentèrent au peuple qu'il devoit profiter de la crainte du Sénat, pour obtenir des Magistrats plébéiens; car vous vous souvenez sans doute, Mesdames, que les seuls Patriciens pouvoient parvenir aux charges. A cet-

demande, *Apius* recommence ses cris plûtôt ses prophéties ; il n'est point uté: les partisans du peuple l'emtent, & ceux qui avoient craint que ix Magistrats choisis parmi les plus nnêtes gens, n'abusassent de leur auité pour tyranniser les Romains, ne ignirent point de remettre le despone entre les mains de quelques Marats tirés d'entre une foule de sédix. On permit donc au peuple de se mmer des Tribuns, dont l'unique loi devoit être de le protéger conle Senat. Il ne leur étoit pas perd'entrer dans ce Parlement des Rons; ils devoient se tenir à la porte r annuller les jugemens qu'ils croint injustes.

Lady SPIRITUELLE.

ermettez-moi, ma chère, de vous remarquer que l'autorité de ces gistrats étoit bien peu de chose, & par conséquent vous vous êtes serl'une expression trop forte, en diqu'on remit le despotisme entre mains.

Madem. BONNE.

Lady *Spirituelle* eut voulu se don-

ſuppoſition ne viendra dans l'eſprit de perſonne: donc la conduite des Romains n'étoit pas raiſonnable. Ecoutez-moi, Meſdames, avec beaucoup d'attention, je vous prie.

Les Tribuns du peuple étoient ou pouvoient être de vrais Tyrans.

Il y avoit cent contre un à gager que les Tribuns ſeroient des Tyrans.

Voilà deux propoſitions qu'il faut vous prouver, Meſdames. Dites-moi, Lady *Violente*, qui a le plus de pouvoir, ou du Magiſtrat qui commande une choſe, ou de celui qui avec un ſeul mot peut caſſer ſa ſentence?

Lady VIOLENTE.

Aſſûrément c'eſt celui qui peut caſſer la ſentence qui a le plus grand pouvoir.

Madem. BONNE.

Eſt-il plus raiſonnable de penſer que deux ou trois hommes ayent plus de lumières, plus de probité, de bonne volonté, que le plus grand nombre des autres perſonnes du Parlement aſſemblé par exemple?

Lady VIOLENTE.

Je crois que cela ſeroit poſſible ſi on

choisissoit les deux ou trois personnes de la nation qui eussent le plus de sagesse, de science, & de vertu.

Madem. BONNE.

Mais si ces personnes devoient être choisies parmi le bas peuple, les cordonniers, les tailleurs & autres : que penseriez-vous de leur gouvernement, sur-tout s'il étoit assez absolu pour casser toutes les loix que donneroit le Parlement, sur-tout encore si on ne pouvoit punir ces personnes, quelque mauvais usage qu'elles fissent de leur autorité ?

Lady MARY.

Permettez-moi, ma Bonne, de vous demander, à quoi aboutiront toutes ces questions ? Un gouvernement tel que vous le supposez n'a jamais existé, & sans doute n'existera jamais, à moins que ce ne soit chez une nation stupide. Quoi! une demi-douzaine de personnes sans éducation, sans principes, sans lumières, auroient un pouvoir si absolu sur tout un peuple, quil faudroit leur obéïr sans pouvoir les chatier des fautes qu'elles commettroient? Cela ne peut pas tomber sous les sens.

Ma-

Madem. BONNE.

Tel fut pourtant la sorte de gouver-ment qu'on accorda au peuple Ro-ain pour lui faire abandonner le mont cré. On permit aux Plébéïens de nom-er des Tribuns qui avec le seul mot "*empêche* pouvoient annuller tous les rdres des Consuls, & toutes les déli-érations du Sénat. Ce n'est pas tout; personne de ces nauveaux Magistrats it déclarée sacrée, c'est-à-dire, qu'on e pouvoit les attaquer sans passer pour acrilége: or un homme déclaré tel n'é-oit plus en sureté; il étoit permis à out le monde de le tuer comme un chien enragé. Jugez par-là si les Tribuns du euple n'avoient pas la liberté d'être mpunément aussi méchans qu'ils le vou-oient; jugez par-là si ce n'étoit pas à un vrai despotisme, & osez dire que e menu Romain étoit libre, pendant que toute la noblesse étoit asservie à de tels Tyrans.

Miss CHAMPETRE.

Je suis absolument rendue, ma Bon-ne; les Romains n'ont pas joui de cet-te sorte de liberté qui est mon idole, & j'entrevois, comme vous nous l'avez dit, que la vraye liberté consiste à ê-

tre foumis à des Supérieurs légitimes qui foient abfolument les maîtres de faire obferver les loix reçues fans qu'on puiffe les forcer à y rien changer. Il me refte pourtant deux difficultés que je vous prie de lever; voici la prémière.

Les Tribuns pouvoient abufer d'une autorité qui n'avoit rien au-deffus d'elle, & dont ils ne devoient rendre compte à perfonne; mais le même inconvénient, n'arrive-t-il pas quand un peuple a un Roi abfolu? N'eft-il pas vrai que s'il n'abufe pas de fon autorité, au moins il eft poffible qu'il en abufe, furtout fi perfonne n'eft en droit de lui faire rendre compte de fes actions?

Voici ma feconde difficulté. La perfonne des Tribuns du peuple étoit facrée; mais c'étoit feulement pendant le tems qu'ils étoient en charge: ce tems expiré, n'étoit-il pas permis aux Confuls d'examiner leur conduire, & de les punir s'ils avoient mérité de l'être?

Madem. BONNE.

Je vais répondre par ordre à vos deux difficultés, quoique j'aye une idée de l'avoir déjà fait quelque part; mais je regarde ce point comme très-important, & je ne crois pas pouvoir trop in-

ıculquer cette leçon. C'eſt l'amour
'une liberté mal-entenduë qui cauſe
ous les déſordres des Etats & des fa-
ıilles: n'épargnons rien pour remettre
out dans l'ordre.

Il eſt certain que dans le miſérable é-
at ou le péché a réduit l'homme, ſes
aſſions le portent toujours à abuſer de
on pouvoir pour aſſujettir les autres
utant que cela dépend de lui : il ne
ıut donc pas s'attendre à trouver un
ouvernement exempt de défauts, ni
ans les royaumes, ni dans les famil-
es ; il faut ſe borner à ſouhaiter & à
rocurer celui dans lequel il y en a le
ıoins. Un Roi, un père de famille peut
tre un Tyran comme le furent autre-
ɔis les Tribuns de Rome : les Conſuls
uſſent pû auſſi tyranniſer le peuple ;
ais je ſoutiens pourtant que l'autorité
gitime d'un ſeul eſt moins ſujette à
nconvénient de la tyrannie que l'au-
ɔrité partagée comme elle fut chez les
omains, & comme elle l'eſt encore
ns quelques républiques. Prenons
xemple du père de famille.

Il eſt certain que quand il conſerve
ute l'autorité, ſes enfans & ſes do-
eſtiques ſont plus heureux que quand
a la foibleſſe de la partager avec quel-
ques-

ques-uns de ses enfans ou avec un domestique. Ce dernier fait pour obéïr, ne sait jamais, ou du moins presque jamais faire un bon usage de son pouvoir; il a des intérêts différens de ceux du maître; & pour avancer ses intérêts, il sacrifie volontiers ceux de toute une famille dans laquelle il est étranger, qu'il peut abandonner à chaque instant ou de gré ou de force. Son grand but (à moins que la réligion ou un excellent naturel ne changent le cours ordinaire des choses) son grand but, dis-je, est de se procurer un état heureux s'il vient à perdre sa place, & cet intérêt l'emporte toujours sur celui du maître; par conséquent, il chassera ou maltraitera les autres domestiques qui auront des vuës opposées aux siennes: il en changera jusqu'à ce qu'il en trouve de propres à seconder ses intentions, & s'il réussit dans sa recherche, il protégera ces derniers quelque mal qu'ils fassent leur devoir à l'égard du maître. Vous concevez qu'une telle maison gémira beaucoup plus sous le joug du domestique, qu'elle n'eut fait sous celui du maître, dont l'unique intérêt est d'être bien servi.

La même chose arrive dans des Etats héré-

héréditaires. Le bien, la fortune du Roi ou du Prince, eſt un grand nombre de ſujets aſſez riches pour lui payer les taxes & faire fleurir ſon Etat. S'il cherchoit à détruire ſes ſujets, à les ruiner, il ſeroit à peu près comme un homme qui arracheroit tous les arbres fruitiers dont il tireroit ſa ſubſiſtance; il ſe mettroit lui & ſes enfans dans la néceſſité de mourir de faim. Sur dix mille hommes, on auroit peine à en trouver quatre aſſez extravagans pour avoir une telle conduite, & ſur un grand nombre de Rois, on en trouvera peu qui veuillent en ruinant leurs peuples, détruire l'héritage de leurs enfans. J'ai donc raiſon de répondre à votre prémière difficulté, qu'on a moins à craindre de la part d'un Roi, que Rome n'avoit à craindre du côté de ſes Tribuns: le prémier a intérêt à conſerver le bon ordre; les ſeconds avoient intérêt à le détruire, parceque c'étoit le moyen d'augmenter leur pouvoir & leur crédit. Pour répondre à votre ſeconde difficulté, je vous ferai remarquer que les Tribuns qui entroient en charge, avoient intérêt à ſoutenir ceux qui en ſortoient. Si le Sénat avoit voulu les punir de leur mauvaiſe conduite, les nouveaux Tribuns en di-

ſant

faut *J'empêche*, auroient arrêté le procès.

Lady SPIRITUELLE.

Ce que vous venez de dire, ma Bonne, m'a fait faire une réflexion que je ne veux pas laiſſer échapper. J'ai connu de deux ſortes de perſonnes: les uns ſans aucun attachement pour de vieux domeſtiques, n'ont pas honte de les laiſſer ſur le pavé après de longs ſervices; les autres pouſſent ce me ſemble à l'excès leur reconnoiſſance. Je connois quantité de Dames qui ont fait de leur nourrice le Tyran de leur famille où bien une ancienne femme de chambre métamorphoſée en femme de charge, prétend à des reſpects beaucoup plus grands que n'en exige la maîtreſſe.

Madem. BONNE.

Il faut éviter ces deux écueils, Mesdames. Il eſt infame que des gens qui ont uſé la moitié de leur vie dans le ſervice d'une perſonne de qualite, ſoient obligées d'aller chercher du pain ailleurs; mais il eſt très dangereux de ſe laiſſer aſſervir par d'anciens domeſtiques. Nourriſſez-les, pourvoyez à leurs beſoins; mais ne ſouffrez point d'autre maîtreſſe que vous dans votre maiſon.

J'ai

J'ai vû plusieurs fois de très grands abus à cette occasion: une vieille femme de chambre parvient, non seulement à gouverner sa maîtresse, mais encore à lui faire partager toute la bassesse de ses sentimens. Ce défaut a sa source dans un autre; une femme absolument abandonnée au plaisir, manque de tems pour profiter de toutes les parties qu'on lui propose: elle ne rentre dans sa maison que pour manger, s'habiller & dormir. Ses domestiques lui sont étrangers; elle ne connoit pas même leur visage: la femme de charge les reçoit, les renvoye; elle est à son gré leur Tyran, & la maîtresse est responsable devant Dieu de toutes les injustices qu'on fait à ces pauvres gens, parce qu'on se repose absolument sur sa négligence. Adieu, Mesdames! Lady *Spirituelle*, venez me voir demain matin.



DIALOGUE XLIII.

Madem. BONNE. *Lady* SPIRITUELLE.

Lady SPIRITUELLE.

Je n'ai pas dormi de toute la nuit, ma Bonne; tant le rendez-vous que vous m'avez

m'avez donné, m'a inquiétée. Je ne ſaurois deviner ce que vous avez à me dire en particulier : j'ai pourtant des ſoupçons.

Madem. BONNE.

Des choſes très-importantes, ma chère amie, & dont vous auriez dû m'inſtruire vous-même. Je croyois avoir votre amitié ; je me flattois même que mon attachement pour vous devoit l'avoir méritée : je ne puis voir ſans douleur que je me ſuis trompée.

Lady SPIRITUELLE.

Vous m'avez condamnée trop legérement, ma Bonne : je ſais ce dont vous m'accuſez ; mais je ne ſuis point coupable.

Madem. BONNE.

J'ai peine à le croire, ma chère Lady. Votre complaiſance aveugle pour Miſs *Molly* l'a peut-être perdue : comment avez-vous pû lui garder le ſécret ſur un attachement qui ne pouvoit que la déshonorer & la ruiner ?

Lady SPIRITUELLE.

Je me ſuis trouvée dans de telles circonſtances qu'il ne m'étoit pas poſſible de lui manquer de fidélité. D'abord, je

je lui ai arraché ſon ſécret; elle ne me l'a confié qu'après avoir exigé de moi un ſerment ſacré de ne la pas trahir. Je ſais que je pouvois refuſer de faire ce ſerment; mais je prévoyois que mon amie avoit beſoin de conſeils, & je vous proteſte que je lui en ai donnés de tels que je ne pourrois m'en repentir ſi j'étois à l'article de la mort. Je n'ai même rien oublié pour l'engager à vous ouvrir ſon cœur; je l'ai ébranlée ſans avoir eu la force de la déterminer.

Madem. BONNE.

Vous avez violé votre ſerment, ma chère; vous aviez juré à Miſs *Molly* de ne la pas trahir, & le ſécret que vous lui avez gardé, étoit la plus dangéreuſe de toutes les trahiſons. Dites-moi, ma chère, ſi votre amie vous avoit confié ſous la foi du ſerment qu'elle a une maladie mortelle, dont elle ne veut pas être guérie, vous ſeriez-vous fait un ſcrupule de manquer à votre ſerment?

Lady SPIRITUELLE.

Je ne ſais, ma Bonne; du moins aurois-je été bien embarraſſée, car enfin, c'eſt un grand péché de violer ſon ſerment.

Madem.

Madem. BONNE.

A ce compte, *Hérode* fit fort bien de faire couper la tête à St. *Jean* Batiſte, car il avoit juré d'accorder à la fille d'*Hérodias* tout ce qu'elle demanderoit.

Lady SPIRITUELLE.

Cela eſt différent ce me ſemble; il n'eſt jamais permis de faire tuer un innocent.

Madem. BONNE.

S'il n'eſt jamais permis de tuer le corps d'un homme, il l'eſt bien moins de contribuer à la perte de ſon ame; vous aviez fait un ſerment indiſcret, un ſerment de faire une mauvaiſe choſe : vous étiez obligée de violer votre promeſſe.

Lady SPIRITUELLE.

Je comprends que j'ai fait une faute, ma Bonne; comment faire pour la réparer?

Madem. BONNE.

Il faut m'avouer ſans détour tout ce que vous ſavez de l'intrigue de Miſs *Molly*; vous devez être bien perſuadée, ma bonne amie, que je n'en ferai uſage que pour ſon bien. Juſqu'à préſent, ſon ſé-

ſécret eſt en ſureté, faiſons enforte que tout ceci finiſſe ſans que ſa réputation en ſouffre.

Lady SPIRITUELLE.

Je conſens à vous obéïr, ma Bonne; mais auparavant tirez-moi de peine en m'apprenant, comment vous avez pû être inſtruite de tout ceci?

Madem. BONNE.

Par Miſs *Molly* elle-même. Je reçu hier au commencement de la leçon un billet qu'elle me fit donner par Lady *Senſée:* elle me dit qu'elle étoit preſque perdue, qu'elle n'avoit pas le courage de m'avouer ſon état; mais que vous ſaviez toutes ſes affaires, & que vous pourriez m'en inſtruire.

Lady SPIRITUELLE.

Dieu ſoit beni, ma Bonne! puiſqu ma pauvre amie a le courage de vous découvrir ſon état, je la regarde comme ſauvée. Vous ſavez que Miſs *Molly* étoit à Bath un mois avant moi: elle y avoit fait connoiſſance d'un homme fait exprès pour la ſéduire; car on peut dire qu'il a tout ce qu'il faut du côté de la figure, des talens & de l'eſprit,

pour faire tourner la tête à une jeune personne; aussi notre amie l'aime-t-elle avec une passion qu'il n'est pas possible de concevoir. Vous savez qu'elle n'est rien moins que riche ; cependant, elle fait un très bon parti pour un avanturier qui n'a pas le sol: aussi cet homme n'a-t-il rien épargné pour l'engager à un mariage sécret, & j'ai craint plusieurs fois qu'elle ne succombât à la tentation. Cependant, elle a eu la force d'y résister jusqu'à présent ; mais combien lui en a-t-il couté ! Elle vous eut fait pitié, ma Bonne, si vous aviez vu le terrible état où elle s'est trouvée plusieurs fois. Sa situation a été une leçon efficace pour moi, & m'a empêchée de faire une sottise : j'ai eu ma tentation aussi, & quand vous m'avez demandé un entretien, j'avois la bouche ouverte pour vous le demander.

Madem. BONNE.

Je n'ai rien à apprendre sur cet article, ma chère ; je le sais à peu près, & suis très-contente de votre conduite: cependant, je ne serai pas fachée de savoir de vous tout le détail de cette affaire, que Madame votre mère m'a fait l'honneur de me confier en gros.

Lady

Lady SPIRITUELLE.

Je vous aurai bien-tôt tout dit, ma Bonne. Un homme fort aimable a, je crois, fait l'amour à ma fortune: j'ai été assez sotte pour croire qu'il n'en vouloit qu'à ma personne; je commençois à m'y attacher quand l'état affreux de mon amie m'a fait ouvrir les yeux sur les dangers d'une passion. J'ai pris tout de suite le parti d'ouvrir mon cœur à mon père & à ma mère. Mylord m'a répondu avec bonté qu'il ne cherchoit qu'à me rendre heureuse; que cet homme, quoique sans bien, étant d'une naissance convénable, j'avois assez de fortune pour lui & pour moi s'il eut eu d'ailleurs les qualités nécessaires au bonheur d'une femme, mais qu'il savoit que cet homme qui n'avoit aucun vice grossier, n'aimoit que lui, & étoit tellement infatué de son mérite qu'il ne seroit jamais en état d'être touché de celui d'une femme. Ce tendre père a eu la bonté d'ajouter qu'il me prioit de faire quelques réflexions sur ce qu'il venoit de me dire, & qu'ensuite il me laisseroit maitresse de ma destinée. La bonté de mon père a été comme un coup de tonnerre qui a tué dans un instant l'incli-

nation qui commençoit à s'emparer de mon cœur: je me suis jetté aux pieds de Mylord sans pouvoir parler, tant j'étois pénétrée, & je n'ai recouvert la parole que pour lui abandonner ma destinée, & lui promettre que je prendrois aveuglement un époux de sa main. Cette résolution s'est fortifiée dans mon ame, & je me trouve dans une paix & une joye inexprimable.

Madem. BONNE.

Voilà le prix infaillible des sacrifices que l'on fait au devoir: plut à Dieu que Miss *Molly* voulut l'éprouver! Je suis d'avis que nous allions chez elle; mais auparavant demandons bien le secours de Dieu. Hélas! tout ce que nous pourrions lui dire, ne frappera que ses oreilles si le Seigneur ne parle à son cœur.

Madem. BONNE. *Lady* SPIDITUELLE. *Miss* MOLLY *assiste la tête cachée dans ses mains.*

Miss MOLLY.

Si j'avois crû pouvoir me sauver sans donner des soupçons aux domestiques, vous ne me trouveriez pas ici, Mesdames; il faut que vous soyez bin cruelles

les d'y être venues. Eſt ce pour inſulter à mon état? Vous y perdrez votre peine; je ſais tout ce que vous voudrez me dire. Je connois mon mal; mais je l'aime: je n'en veux point guérir; je ne veux rien écouter des diſcours que vous avez préparés. J'étois folle quand j'ai écrit le billet d'hier; j'en ſuis au déſeſpoir: tout ce que je vous demande, c'eſt de me garder le ſecret, & de me laiſſer en repos.

Madem. BONNE.

Je vous jure, ma chère amie, que je vous laiſſerai en repos auſſi-tôt que vous y ſerez; mais vous êtes bien éloignée de cet heureux état. Vous avez des peines: ne ſera-t-il point permis à votre amie de les partager, de mêler ſes larmes avec les vôtres, de vous donner tout le ſecours qui dépendra d'elle? Au nom de Dieu, ma chère, au nom de la tendreſſe que j'ai toujours eue pour vous, embraſſez-moi. Ce n'eſt point comme un cenſeur que je viens à vous. Hélas! quelles que ſoient vos foibleſſes, je connois par une triſte expérience qu'en pareil cas, je ſerois peut-être plus foible que vous. Allons, ma chère! le

mal n'eſt pas ſi grand que vous vous le figurez : vous vous êtes effrayée mal à propos.

Miſs MOLLY.

Lady *Spirituelle* ne vous a donc pas inſtruite de tout ?

Madem. BONNE.

J'aurois bien eu la patience de la laiſſer entrer dans un grand détail : j'ai conçu confuſement qu'il y avoit de l'amour ſur le tapis, que ma chère *Molly* étoit dans la peine, & auſſi-tôt je ne ſuis plus capable que de voler à ſon ſecours. J'oublie ma difficulté à marcher; il eut été trop long d'attendre un carroſſe: je prends le bras de Lady *Spirituelle* ſans conſidérer que je l'aſſomme, & elle m'a portée ou plustôt traînée juſqu'ici.

Miſs MOLLY.

Vous êtes trop bonne, aſſurément ! & je ne mérite pas votre amitié.

Madem. BONNE.

Et par quelle raiſon, je vous prie? C'eſt comme ſi vous diſiez: parceque je ſuis très-malade, je ne mérite pas d'avoir un médecin. Et moi, je vous aſſure,

ſure, ma bonne amie, que vous méritez plus que jamais mon eſtime & ma tendreſſe, que je n'oublirai jamais la confiance que vous avez eue en moi, & que je ſuis fort édifiée du courage que vous avez eu de me faire connoître un amour que vous croyiez que je combattrois.

Miſs MOLLY.

Un amour ! dites pluſtôt une rage, une yvreſſe, une . . . Ah ! je ne ſais quels termes employér pour exprimer ce que je ſens. J'ai renoncé volontairement aux lumières de ma raiſon, & par un juſte châtiment de Dieu, cette raiſon ne m'éclaire plus que pour mon ſupplice. Je connois, je ſens toute la péſanteur de mes chaînes ; je les arroſe de mes larmes ſans avoir la force, je ne dirai pas de les briſer, mais même de le ſouhaiter. Ah ! ma Bonne, je ſuis une abominable créature ! Abandonnez-moi à la colère de Dieu ! Faites retirer Lady *Spirituelle* ; ſa vuë augmente ma peine. Otez-moi la vie par pitié ! Epargnez moi la peine & le crime d'y attenter moi-même ! Ah ! que je ſuis miſerable !

Madem. BONNE *faiſant ſigne à Lady* SPIRITUELLE *de ſortir.*

Nous voilà ſeule, ma chère, calmez ces mouvemens furieux. Je ſuis ſûre que votre état n'eſt pas auſſi pénible que vous le dites; mais quelqu'il ſoit, il n'eſt pas ſans remède. Ouvrez-moi votre cœur; (*Madem.* BONNE *ſe jette à ſes pieds*) je ne quitterai point vos pieds que vous n'ayez dechargé le noir poiſon qui vous ſuffoque.

Miſs MOLLY *ſe mettant auſſi à genoux.*

Ah, mon Dieu! ma Bonne, vous me faites mourir de honte; levez-vous, je vous en conjure.

Madem. BONNE.

Non, mon enfant! En vous mettant à genoux, votre cœur par un mouvement involontaire, s'eſt tourné vers Dieu. Vous l'avez appellé à votre ſecours: faites-le encore avec moi; dites du fond de votre âme: fils de *David* ayez pitié de moi!

Miſs MOLLY.

Je vous jure, ma Bonne, qu'il m'eſt impoſſible de prier; mon cœur ſe refuſe

ſe au ſentiment des paroles que ma bouche prononce.

Madem. BONNE.

Eh bien ! ma chère ; regardez-vous en la préſence de Dieu comme une pauvre morte qui n'a pas la faculté de lui demander ſa réſurrection : je vais la demander pour vous. Jéſus fût touché des pleurs de la veuve de Naïm : il lui rendit ſon fils ; il me rendra ma fille.

Madem. BONNE *prie quelques momens tout bas, puis elle dit :*

Lévons-nous, ma chère ; Dieu m'a exaucée, j'en ſuis ſûre. Parlez-moi avec confiance ; il me fournira les remèdes propres pour vous guérir.

Miſs MOLLY.

Vous le voulez, ma Bonne ; je vais vous ſatisfaire ; apprêtez-vous à frémir. Prémièrement, j'aime ou plus tôt j'adore un homme que je mépriſe ſouverainement, parceque je ſais qu'il n'eſt point honnête homme. Secondement, quoique mon eſprit ſoit convaincu que je ne puis être heureuſe avec une perſonne de ce caractère, mon cœur me dit qu'il faut qu'il ſoit briſé ſi je ne l'épouſe pas.

Il me semble que s'il devoit me haïr, me battre, me laisser manquer des choses les plus nécessaires, tous ces maux ne me seroient rien au prix du plaisir de le voir tous les jours. Enfin, ma passion est montée à un tel point, que j'ai pris hier l'affreuse résolution de me mettre dans la nécessité de l'épouser & de forcer mon père par un sentiment d'honneur à consentir à ce mariage. Mon indigne amant m'a fait promettre de me trouver demain dans une maison qu'il m'a indiquée, d'où il doit me conduire en Irlande. Quand je vous dis que j'ai pris cette résolution, je m'exprime mal; mon dessein ou plustôt le sien me fait tant d'horreur, que la mort me paroit préférable à une démarche si honteuse. Si j'étois moins persuadée de l'immortalité de mon âme, ah! certainement, je me donnerois cette mort que je désire; mais toutes les fois que cette pensée s'offre à mon esprit, elle est toujours accompagnée de celle d'une éternité de supplices. Dans ce cruel état, un mouvement presque involontaire me força hier à vous écrire: je m'en suis repentie mille fois depuis; car enfin, ma Bonne, vous allez vouloir m'arracher à ma passion, sachez

qu'il

qu'il vaudroit autant essayer de m'arracher le cœur. . . . . Ah, mon Dieu! que vais-je devenir?

Madem. BONNE.

Non, ma chère! je ne vous dirai point qu'il faut arracher votre passion de votre ame; je sens trop que cette entreprise est au-dessus de vos forces: je veux seulement la réduire à des bornes raisonnables. Si vous ne soupçonniez pas la probité de votre amant, je me ferois fort d'obtenir le consentement de vos parens pour l'épouser, car enfin, je ne regarde pas les richesses comme essentielles au bonheur, au lieu que l'on ne peut espérer aucune félicité avec un homme qui manque par l'honneur. Si vous n'aviez pas d'autres preuves de sa méchanceté que le projet de votre enlévement, on pourroit l'excuser sur l'excès de sa passion.

Miss MOLLY.

Mais comme vous le dites fort bien, ma Bonne, mes soupçons sur la droiture de son caractère ne m'ont été donnés que par Lady *Spirituelle.* S'ils étoient faux, quel seroit mon bonheur!

ſur-tout après la promeſſe que vous m'avez faite de vous intéreſſer auprès de mes parens. Quelles obligations ne vous aurois-je pas! Que ferai-je pour vous prouver ma reconnoiſſance?

Madem. BONNE.

Vous le pouvez, ma chère, en abandonnant toute cette affaire à ma conduite. D'abord, vous devez être perſuadée que je vous aime tendrement, & que dans toute cette affaire, je ne veux que votre bien. Vous êtes trop agitée pour pouvoir prendre les méſures convenables pour la faire réuſſir: fiez-vous-en à moi; vous n'aurez pas ſujet de vous en repentir.

Miſs MOLLY.

Eh bien! ma Bonne, vous n'avez qu'à commander; je vous promets une obéïſſance abſoluë.

Madem. BONNE.

Il faut donc que vous me donniez huit jours pour m'arranger, & comme dans cet intervalle votre étourdi d'amant pourroit troubler mes méſures, il faut que vous me promettiez de ne le pas voir durant tout ce tems.

Miſs

Miſs MOLLY.

Vous me demandez une choſe impoſſible, ma Bonne; il me voit tous les deux jours dans le cabinet de ma femme de chambre. Si je refuſois de le recevoir, ſur-tout après avoir manqué au rendez-vous de demain, il croiroit que je ſuis changée à ſon égard, il en mourroit de douleur.

Madem. BONNE.

Je trouverai du rémède à tout cela, ma chère. Je prierai Madame votre mère de vous permettre de venir paſſer huit jours avec Lady *Senſée*, ſous prétexte de vous faire voir quelques expériences de phyſique. Vous écrirez à votre amant que ce contre-tems vous a empêché de lui tenir parole. Si avant ces huit jours mes méſures réuſſiſſent, je vous laiſſerai la maîtreſſe de le voir dans ma chambre même. Suis-je aſſez complaiſante, ma chère?

Miſs MOLLY.

Ah! vous étes trop bonne; mais ne me trompez-vous pas? Cela ſeroit trop cruel, & vous auriez, je vous aſſure, ma mort à vous reprocher.

Madem. BONNE.

Je ſuis prête à vous écrire mes promeſſes, & à les ſigner de mon ſang. Permettez-moi de rappeller Lady *Spirituelle*, & de la prier de vous tenir compagnie, pendant que j'irai vous demander à Madame votre mère: vous pouvez auſſi écrire votre billet, & le remettre à votre femme de chambre; mais ne lui parlez pas de mon deſſein: la moindre imprudence de ſa part pourroit le faire échouër. Je vous permets ſeulement d'en faire part à Lady *Spirituelle*, car votre cœur eſt plein; il vous faut une confidente.

Madem. BONNE *en ſortant dit à Lady* SPIRITUELLE.

Allez retrouver votre amie; ne la quittez pas un inſtant, & ne me jugez pas ſans m'entendre. Donnez auparavant à votre laquais un mot de ma part à Lady *Senſée*, pour l'avertir de laiſſer comme par hazard ſur ſa table l'extrait qu'elle a fait des mémoires de Madame *de Gondes*.

Madem. BONNE. *Lady* SPIRITUELLE. *Lady* SENSÉE. *Miſs* MOLLY.

Madem. BONNE.

Je vous amene bonne compagnie, Lady

dy *Senfée*; j'ai obtenu Mifs *Molly* pour huit jours, & j'efpère que Lady *Spirituelle* obtiendra la même faveur de Madame fa mère. Mylady doit lui rendre une vifite ce matin: allez toutes deux avec elle pour folliciter cette grace; je tiendrai compagnie à Mifs *Molly* en attendant votre retour.

Nous voilà feule, ma chère amie, & nous pouvons parler librement de nos petites affaires. Mais ne ferions-nous pas bien de demander les lumières du St. Efprit? Si nous avons befoin de fon affiftance dans tous les momens de notre vie, ce befoin augmente fur-tout, quand il eft queftion de s'engager fans retour. (*Elles fe mettent toutes deux à genoux.*)

Madem. BONNE *après s'être relevée.*

Je n'ai pû, ma chère, m'empêcher de remercier Dieu pendant tout le chemin des grandes graces qu'il vous a faites. Que fériez vous devenne dans les violens accès de défefpoir où vous avez été livrée, fi la penfée falutaire d'une éternité malheureufe vous avoit abandonnée un feul inftant? Oh! que cette penfée eft falutaire! Que ne devez-vous pas faire pour marquer votre reconnois-

fan-

ſance au Dieu miſéricordieux qui vous l'a envoyée! Quel amour ne devez-vous pas à ce père tendre, qui a veillé ſur vous avec tant de ſoins, pendant que vous vous abandonniez vous-même! Ah! ma chère enfant, tournez vers lui ce fond immenſe de tendreſſe que vous ſentez pour la créature: il ne vous défend pas d'aimer ce qui eſt aimable; mais ſouvenez-vous qu'il eſt le centre de toute beauté, & que vous lui devez la préférence.

Miſs MOLLY.

Hélas! ma Bonne, j'avoue que je ſuis bien coupable à cet égard. Il eſt certain que j'ai aimé la créature plus que lui: je le dis en frémiſſant; mais c'eſt un aveu que le cri de ma conſcience m'arrache: comment pourrai-je réparer ce crime?

Madem. BONNE.

En vous déterminant fortement à régler vos ſentimens ſur ſa ſainte loi. Il me ſemble pourtant, ma chère amie, que vous vous jugez trop rigoureuſement: au milieu de l'emportement de la paſſion la plus violente, il me paroit que la balance a toujours panché du côté

té du devoir. Vous n'avez pas consenti absolument au projet de l'enlèvement : vous l'aviez en horreur ; vous avez eu le courage de m'écrire.

Miss MOLLY.

Ne cherchez pas à m'excuser, ma Bonne ; avec toute l'horreur que j'avois de cette action, je n'aurois pas eu la force de résister à mon amant, s'il avoit voulu absolument que je la fisse.

Madem. BONNE.

Quelle précaution ne dois-je pas prendre pour gagner les bonnes graces de cet homme s'il devient votre époux ! Si j'avois le malheur de lui déplaire, & qu'il vous commanda de m'empoisonner, vous auriez horreur de cette action, & pourtant vous n'auriez pas le courage de lui résister.

Miss MOLLY.

Pour le coup, ma Bonne, vous poussez les choses trop loin. Je pourrois donner ma vie pour plaire à mon amant ; mais jamais rien ne pourroit m'engager à attenter à celle du dernier des hommes, encore moins à celle de mon amie.

Ma-

Madem. BONNE.

Ce que vous me dites là, n'eſt ni raiſonnable, ni vraiſemblable. Prémièrement, vous devez vous aimer plus que moi, & certainement, vous faites à cet égard ce que vous devez. Secondement, vous n'avez pas plus de droit ſur votre vie que ſur la mienne. Enfin, vous avez été prête à devenir vraiement homicide pour lui obéïr; je n'en dis pas aſſez, ma chère: vous touchiez au parricide. Croyez-vous que votre père & votre mère euſſent ſurvécu au chagrin que leur auroit donné votre fuite, à la honte dont elle les auroit couvert, aux malheurs que cette mauvaiſe action auroit attiré ſur vous? Non, ma chère! vous auriez eu en peu de jours leur mort à vous reprocher. Ajoutez à ce malheur celui d'être deshonorée, car enfin, la réputation ne ſe récouvre pas. Celle d'une fille qui ſe laiſſe enléver, eſt perdue pour jamais; le mariage même ne peut la réhabiliter dans l'eſprit des honnêtes gens qui ne voyent en elle qu'une fille ſans pudeur, qui s'eſt livrée à la diſcrétion d'un homme, qui pouvoit la tromper comme cela eſt arrivé dix-mille fois. Je vous l'avoue,

ma

ma chère, j'aimerois mieux vous voir tomber morte en ce moment que de vous voir perſévérer dans un deſſein ſi lâche. Je ne ſais pourquoi je vous dis cela, car je ſuis perſuadée que vous y avez renoncé abſolument; parlons d'autre choſe. Pour que je puiſſe agir efficacement en votre faveur, j'ai beſoin d'être inſtruite de la fortune, de la naiſſance & du caractère de votre amant; ainſi, ma chère, j'eſpère que vous voudrez bien me dire tout ce que vous en ſavez.

Miſs MOLLY.

Le chapitre de ſa fortune ſera bientôt fini: il m'a avoué lui-même qu'il étoit un cadet qui n'avoit hérité de ſes pères, que d'un grand nom & d'une légitime très-mince; c'eſt ce qui l'a déterminé à paſſer en Angleterre, pour tâcher de ſe pouſſer dans le ſervice. Le pauvre garçon a été bien ſurpris d'apprendre, que ſa qualité d'étranger l'empêchoit de parvenir à rien: il étoit ſur le point de repaſſer en Allemagne, lorſque ſa curioſité le conduiſit à Bath. Je vous aſſure, ma Bonne, que ſa bonne mine & ſon eſprit l'ont fait conſidérer de tous les honnêtes gens. Je ne ſuis

pas

pas la ſeule à laquelle il ait plû: Mylady *R****, qui eſt belle, jeune, riche & veuve, n'a rien oublié pour me l'enléver. Il ne tenoit qu'à lui de l'épouſer: il me l'a ſacrifiée, & elle en a quitté Bath de dépit. Pour ſa naiſſance, elle eſt illuſtre; il eſt de la famille des *B****. Sa ſincérité à m'avouer ſa pauvreté, m'a convaincue qu'il ne m'en impoſoit pas ſur ſa naiſſance; d'ailleurs, ſon éducation eſt trop diſtinguée pour un homme du commun. Je vous ai dit que je le mépriſois: j'ai eu tort. Il a fait quelques actions que je ne puis approuver; mais il eſt dans des circonſtances, où le plus honnête-homme du monde ſuccomberoit à la tentation.

Madem. BONNE.

Et quelles ſont les tentations auxquelles les circonſtances malheureuſes l'ont fait ſuccomber?

Miſs MOLLY.

Je dois vous dire tout, ma Bonne; mais il m'en coûte infiniment. Il a eu beſoin d'argent, & il m'a priée de lui en trouver. Comme ce que j'en avois, n'étoit pas ſuffiſant, j'ai emprunté à toutes mes amies, & je dois environ trente

te guinées à différentes perſonnes: de plus, j'ai mis en gage mon collier de perles, mes bagues; & comme cela ne faiſoit pas la ſomme dont il avoit beſoin, il m'a dit que je pouvois fort bien diſpoſer de quelque choſe dans la maiſon, puisqu'il attendoit une lettre de change d'Allemagne, & qu'il me remettroit fidèlement tout ce que je lui aurois confié. C'eſt de là, que Lady *Spirituelle* a pris occaſion de me dire qu'il étoit un malhonnête homme; je l'ai cru trop légèrement, car enfin, ce n'eſt pas un crime d'emprunter quand on ſait qu'on pourra rendre. De plus, elle ſait qu'il a beaucoup gagné au jeu, & elle prétend qu'il devoit d'abord me payer: il le ſouhaitoit, & m'a offert de le faire; mais en même tems, il m'a avoué que cela le dérangeroit beaucoup, & que je lui ferois plaiſir d'attendre ſa lettre de change.

Madem. BONNE.

Pour ne pas juger trop légèrement, j'ai beſoin de prendre quelque tems pour réfléchir ſur ce que vous venez de me dire. En attendant, ma chère, adreſſez-vous à Dieu avec ardeur, pour le prier de faire réuſſir cette affaire ſelon

ſa

ſa ſainte volonté. Vous ſavez, mon enfant, que nous ne connoiſſons pas nous-mêmes, ce qui nous eſt convenable, & qu'un chrétien doit être dans la diſpoſition de tout ſacrifier pour lui obéïr; ſi vous ne ſentez pas en vous cette diſpoſition néceſſaire au ſalut, demandez-la lui avec ferveur. Pour l'exciter, rappellez-vous cette éternité malheureuſe qui vous a frappée ſi vivement. Un des plus grands périls du ſalut eſt de manquer l'état où la providence nous deſtine: demandez donc inſtamment la force d'accomplir la volonté divine, de quelque manière qu'elle ſe faſſe connoître. Voici nos Dames de retour. Eh bien! Lady *Spirituelle*, ſerez-vous des nôtres cette ſemaine?

Lady SPIRITUELLE.

Oui, ma Bonne; Mylady y a conſenti de bon cœur. Ah! que nous allons lire & dire de bonnes choſes! Mais la table de Lady *Senſée* eſt chargée d'écritures comme celle d'un Procureur. Peut-on ſans indiſcrétion, ma chère, vous demander ce que c'eſt que ce manuſcrit?

Lady SENSE'E.

C'eſt l'extrait des mémoires de Madame

dame *de Gondes*, que ma Bonne m'a permis de faire pour m'apprendre à bien m'exprimer par écrit: j'extrais tous les ouvrages qui m'amusent, & ensuite je les lis à ma Bonne.

Lady SPIRITUELLE.

Et ma Bonne, a-t-elle entendu lire cet extrait?

Lady SENSÉE.

Non, ma chère.

Lady SPIRITUELLE.

J'en suis bien aise, nous en profiterons. Ne le voulez-vous pas bien, ma Bonne?

Madem. BONNE.

Oh providence! que vous êtes admirable! Ce manuscrit qui s'est fait sans dessein, cette circonstance que je ne l'ai pas encore lû, cette curiosité de Lady *Spirituelle*; voilà des événemens qui semblent ne rien signifier, Mesdames, & cependant, ils étoient nécessaires pour faire réussir les desseins du Très-Haut: vous en serez convaincues un jour, mes enfans. Nous lirons ce manuscrit ce soir; l'heure du dîner approche. Lady *Sensée*, allez faire un tour dans

dans le jardin avec Miſs *Molly*; cela diſſipera ſon mal de tête. Vous avez les yeux rouges, ma chère; prenez l'air pour être en état de paroître à table. Lady *Spirituelle*, je voudrois vous dire un mot.

Lady SPIRITUELLE *quand les deux autres ſont ſorties.*

Vous m'avez dit de ne vous pas condamner ſans vous entendre. Je vous aſſure, ma Bonne, que cette précaution étoit néceſſaire. Ou la pauvre *Molly* eſt devenue folle, ou vous n'êtes pas trop raiſonnable; elle m'a dit que vous lui aviez promis d'engager ſes parens à conſentir à ſon mariage avec cet avanturier, que vous ne croyez pas auſſi méchant que j'ai voulu le lui perſuader. Savez-vous bien, ma Bonne, que je ſuis un peu piquée? Vous croyez le témoignage d'une pauvre fille abuſée par une paſſion violente, & vous ne me croyez pas; moi qui ſuis de ſang froid, & qui n'ai aucun intérêt de décrier cet homme. Je ne ſais, quel peut être votre deſſein; mais je ſoutiendrai toute ma vie qu'il eſt un coquin & lâche.

Ma-

Madem. BONNE.

Eſt-ce comme cela que vous me juſtifiez, ma chère? Ai-je plus de paſſion que vous dans cette affaire? Vous devez être perſuadée que la charité & l'amitié ſont les ſeuls motifs qui me font agir; vous devez croire que je trouve dans mon âge & dans mon expérience des lumières qui vous manquent: cependant, vous ne voyez rien de tout cela, pourquoi? c'eſt que votre amour propre eſt bleſſé. Vous avez décidé que le Baron, amant de votre amie, eſt un malhonnête homme; vous êtes piquée de ce que je parois revoquer en doute la ſagacité de votre jugement. Apprenez par cet exemple à être ſur vos gardes quand votre orgueil ſe croit lézé; apprenez encore à ne pas condamner la conduite de perſonne ſur des apparences équivoques.

J'ai trouvé la pauvre Miſs *Molly* au moment de devenir folle, & hors d'état de rien écouter de ce qui pouvoit la ramener à la raiſon. Pour calmer ſon eſprit, il falloit moins la contredire que flatter ſa manie: elle m'entend à préſent; je ſuis venue à bout de l'enléver à ſon amant, de gagner huit jours dans leſquels je pourrai trouver les moyens de

lui ouvrir les yeux. Elle ne se défie plus de mes conseils ; elle me croit dans les intérêts de sa passion, & cela sans que j'aye pris la peine de la tromper. Je lui ai promis de travailler à l'unir avec son amant, supposé qu'il fut honnête homme; vous voyez que je ne risque rien: dès l'instant que je pourrai lui prouver qu'il est un scélerat, ma parole est dégagée. Retenez bien, ma chère, qu'une personne qui veut faire entendre raison à une folle, est plus folle qu'elle. La passion est une folie momentanée; il faut savoir se plier à propos aux circonstances pour se rendre maître de cette passion, la calmer, & n'employer les raisonnemens qu'au moment où l'ame est assez calme pour les entendre. Je suis parfaitement au fait des artifices dont ce misérable s'est servi pour séduire Miss *Molly*. J'espère, avec le secours du ciel les tourner à sa honte, & m'en servir pour le détruire. Vous connoissez Mylady *R****, c'est une femme respectable & respectée: sa bonne conduite l'a mise au-dessus de la plus sevère critique. Ce misérable Baron a persuadé à Miss *Molly* que cette femme l'adoroit, & qu'il lui avoit sacrifié une fortune qu'elle lui offroit. Cette Dame me fait l'hon-

neur

neur d'être mon amie : je compte ſur ſon ſecours, peut-être la providence me fournira-t-elle quelqu'autre moyen ; mais laiſſez-moi digérer mes idées. La cloche du diner nous appelle. N'oubliez pas de demander la lecture du manuſcrit.

CONVERSATION DU SOIR.

Madem. BONNE. *Lady* SENSE'E. *Lady* SPIRITUELLE. *Miſs* MOLLY.

Lady SPIRITUELLE.

Avouez, ma Bonne, que je ſuis un drôle de corps : la compagnie étoit très bonne & fort amuſante ; cependant, je grillois d'impatience de la quitter pour lire ce manuſcrit de la façon de Lady *Senſée.*

Madem. BONNE.

Fort bien ! Vîte, vîte ! il faut tout quitter pour vous ſatisfaire, ſans penſer ſi cette lecture ſera du goût de Miſs *Molly.*

Miſs MOLLY.

Oh pour cela, ma Bonne ! elle m'a communiqué ſon impatience, & ne m'a

entretenue tout du long du diner que de cette lecture. Je n'en suis pas surprise: je connois Lady *Spirituelle*; ce qu'elle désire, elle le désire à la rage.

Madem. BONNE.

Et moi, je regarde cette curiosité dans la circonstance présente comme un mouvement du St. Esprit. Je ne veux pas vous tromper, ma chère; cette histoire semble arriver exprès pour vous, & si vous ne saviez qu'elle n'a pû être écrite en deux heures, vous seriez autorisée à croire que je l'ai fait extraire exprès. Vous en allez juger. Commencez à nous la lire, Lady *Sensée*.

Lady SENSÉE.

Le Comte *de Rancé*, homme respectable, resta veuf avec un fils & une fille. Le fils marchant sur les traces de son père, prit le parti des armes; il se nommoit *de Rancé*. La fille fut élevée par une sage gouvernante, qui profita habilement du plus heureux naturel. Comme Mademoiselle *de Rancé* étoit belle & riche, elle eut bientôt un grand nombre d'adorateurs. Le Marquis *D**** qui étoit l'admiration de toute la cour, lui adressa ses vœux. Mademoiselle *de Ran-*

Rancé qui ne comptoit pour rien les graces de l'extérieur & les agrémens de l'esprit, eut bientôt démêlé que son amant manquoit par les qualités du cœur qu'elle estimoit uniquement. Son père qui n'avoit pas eu assez bonne opinion du jugement de sa fille, n'avoit pas imaginé qu'elle fut sans goût pour un homme, qui faisoit tourner la tête à toutes les femmes, & s'étoit arrangé en conséquence. Il entrevît la répugnance que sa fille avoit pour le Marquis, & comme il étoit bon père, il ne voulut pas forcer son goût; mais il craignit mortellement, qu'elle ne se fut engagée mal à propos avec quelqu'un indigne d'elle, puisqu'elle n'osoit lui confier le sécret de son cœur. Mr. *de Rancé* avoit un ami intime, avec lequel il étoit lié dès sa jeunesse; c'étoit le Comte *de Gondes*. Cet homme qui touchoit à soixante ans, étoit d'un commerce si aimable, que les jeunes gens même avoient beaucoup d'empressement pour lui. Il venoit souvent chez Mr. *de Rancé*, & sa fille le regardoit, pour ainsi dire, comme un second père. Ce fut cet ami que Mr. *de Rancé* chargea de sonder le cœur de sa fille, sur les motifs de sa répugnance pour le Marquis. Ma-

demoiselle *de Rancé* en les lui avouant, remplit le Comte d'admiration: il fut retrouver son ami, le félicita sur le bonheur qu'il avoit d'avoir une fille si parfaite, & gémit d'être venu au monde trente ans trop-tôt, puisque son âge ne lui permettoit pas d'aspirer au bonheur de devenir l'époux de Mademoiselle *de Rancé*. Son ami étoit trop sincère pour se flatter de sacrifier sa fille à une alliance si disproportionnée; mais le Comte étant sorti, il dit en riant à Mademoiselle *de Rancé*, qu'il avoit à se plaindre d'elle puisqu'elle avoit sans le vouloir, troublé la paix du cœur dont le Comte *de Gondes* avoit joui jusqu'alors. Quelle fut sa surprise lorsque sa fille lui dit, de l'air le plus dégagé, qu'elle ne lui auroit montré aucune répugnance pour le mariage, s'il lui avoit proposé le Comte au lieu du Marquis, & qu'elle estimoit assez ce respectable ami, pour le choisir comme son guide dans le monde! Mr. *de Rancé* transporte de joye, embrassa sa fille, & courut annoncer à Mr. *de Gondes* ce qu'il venoit de faire en sa faveur. Je passe sous silence le ravissement du Comte. Le mariage se fit, & ne fut suivi d'aucun répentir.

Madame *de Gondes* avoit une amie, veu-

veuve depuis trois ans, & dont ſon frère étoit fort amoureux; elle ſe nommoit *d'Eſtainville*, & n'avoit qu'un frère qui cherchoit dans l'ordre de Malthe des reſſources contre la mauvaiſe fortune. Il étoit prêt à prononcer ſes vœux lorsque la mort de ſon père le rappella à Paris. Voir Madame *de Gondes*, en devenir paſſionné, fut l'ouvrage d'un moment. Comme il n'en étoit pas à ſon apprentiſſage ſur l'amour, il conçut que ſon ſort dependoit de ſa retenue, & qu'avec une femme de la vertu de Madame *de Gondes*; la moindre imprudence le perdroit. Il joua donc le reſpect, l'amitié, & ſe conforma tellement à ſes goûts, qu'elle l'aima longtems elle-même, ſans s'appercevoir de ce qui ſe paſſoit dans ſon cœur. Chez une femme ordinaire, l'amour eſt presque toujours un vice; chez celle qui eſt ſolidement vertueuſe, il n'eſt qu'un malheur, & devient l'occaſion des plus grands ſacrifices. Madame *de Gondes* frémit en découvrant, que ſon cœur s'étoit donné malgré elle, & pour ſe punir de s'être laiſſé ſurprendre, elle montra une grande paſſion d'aller voir les terres de ſon mari, qui étoient en Bretagne. Le voyage fut réſolu; quelques affaires le diffé-

rèrent, & Madame *de Gondes* s'imposa la loi de ne plus voir le Chevalier *de Fâtime*: c'étoit le nom de son amant. Elle ne prévoyoit pas que la précaution qu'elle prenoit, pour empêcher le Chevalier de connoître l'impression qu'il avoit fait sur son cœur, étoit le plus sûr moyen de l'en instruire. Il savoit que la Comtesse ignoroit ce que c'étoit que le caprice: il étoit sûr de ne l'avoir point offensée; cependant, elle le fuyoit, donc elle le craignoit parce qu'elle l'aimoit. Il se confirma dans cette pensée la prémière fois que le hazard la lui fit rencontrer. Sa rougeur, son embarras, tout lui apprit qu'il étoit aimé. Cette connoissance l'enhardit; il osa écrire ses sentimens: la Comtesse rejetta ses prémières lettres, ne pût continuer longtems dans cette rigueur, en lût une, la trouva si pleine de respect qu'elle eut peine à en faire un crime à celui qui l'avoit écrite; elle donna quelques larmes à son malheur, & dans ce moment d'attendrissement, le Chevalier s'offroit à ses yeux. Sa vue rendit à Madame *de Gondes* toute sa fermeté; mais en lui ordonnant impérieusement de se retirer, ses larmes la trahirent, & elle lui laissa comprendre, que sa vertu

seule

ſeule avoit dicté l'arrêt de ſon banniſſement. Rendue à elle-même, Madame *de Gondes* ſe fit tous les reproches qu'elle méritoit, & pour ſe punir de ſa foibleſſe, elle garda le lit pluſieurs jours, & dit à ſon époux que l'air de Paris lui étoit devenu mortel, & qu'elle le conjuroit de tout ſacrifier pour hâter un départ néceſſaire au rétabliſſement de ſa ſanté. Elle partit trois jours après, le cœur déchiré & l'ame tranquille; il lui ſembloit à meſure qu'elle s'éloignoit du Chevalier, qu'on lui ôtoit un poids énorme dont elle étoit ſuffoquée. Mr. *de Gondes* avoit un arrière-neveu, nommé *Diſanteuil*, qu'il avoit toujours regardé comme ſon héritier; il méritoit toute ſa tendreſſe, & l'intérêt de ce cher neveu auroit été capable de lui faire ſacrifier ſa paſſion, ſi *Diſanteuil* ne s'étoit jetté à ſes piés pour le conjurer de ne le point rendre un obſtacle à ſon bonheur. La beauté de ſon procedé avoit augmenté la tendreſſe de ſon oncle qui avoit pris de bonnes meſures pour aſſurer le bonheur de *Diſanteuil*; il s'apperçut avec chagrin, que ce jeune homme n'avoit pas de diſpoſition à ſeconder ſes intentions. L'âge & les infirmités de Mr *de Gondes* l'avertiſſoient

que sa fin étoit proche: sa femme & sa fortune étoient la récompense, qu'il destinoit à la génereuse amitié de son neveu; mais ce parent chéri montroit la plus grande indifférence pour un engagement irrévocable. S'il eut pû pressentir les desseins de son oncle, sa joye eut appris à Mr. *de Gondes*, que sa répugnance pour le mariage venoit de la passion violente que lui avoit inspiré la Comtesse. Cette passion n'étoit point combattue par ce qu'il devoit à son oncle: elle étoit si pure qu'il n'eut pas craint de lui faire lire dans les plus sécrets replis de son cœur. Enfin, Mr. *de Gondes* mourut, & laissa Mr. *de Rancé* exécuteur de ses dernières volontés. Il laissoit son bien par égale partie à son épouse & à *Disanteuil*, & souhaitoit qu'il fut réüni par l'union des deux personnes, qui lui avoient été les plus chères. Mr. *de Rancé* qui n'avoit aucun soupçon de l'amour, que sa fille avoit conçu pour le Chevalier *de Fâtime*, se persuada qu'elle se soumettroit avec joye aux dernières volontés de son époux; ainsi il donna sa parole d'honneur à *Disanteuil*, & apprit à Madame *de Gondes* qu'il s'étoit engagé pour elle. Quel coup de foudre pour cette fille, qui ne sentoit

pas moins le respect & l'obéïssance qu'elle devoit à son père, que l'empire d'une passion d'autant plus violente, qu'elle avoit été plus longtems contrainte! Quoiqu'elle eut pris une ferme résolution de n'être jamais qu'au Chevalier, elle n'eut pas la force de déclarer à son père le dessein qu'elle avoit formé, & se contenta de lui dire, que la mort recente de son époux ne lui permettoit pas de s'occuper des projets d'un second mariage, & qu'elle étoit déterminée de laisser passer tout le tems de son deuil, avant de réfléchir sur ce qu'elle feroit à cet égard. Cette excuse étoit plausible. Mr. *de Rancé* s'en contenta, & en fit part à *Disanteuil*. Ce tendre & respectueux amant le laissa dans son erreur, crainte de compromettre Madame *de Gondes*. Il est pourtant certain qu'il avoit prévu cette réponse; un amant a des yeux d'*Argus*. *Disanteuil* avoit connu la passion de *Fatime*, & le retour que Madame *de Gondes* lui avoit accordé malgré elle; il prévit qu'elle ne pouvoit sans être malheureuse, remplir les engagemens que son père avoit pris pour elle, & dès-lors il prit l'héroïque résolution de sacrifier tout son bonheur à celui de celle qu'il aimoit.

ſortoit d'auprès de Madame *de Gondes*, il fut attaqué par trois hommes, qui le bleſſèrent dangereuſement, & qui l'auroient tué ſi *Dijanteuil*, qui ſe trouva proche du lieu du combat, ne fut accouru au bruit, & n'eut ſauvé la vie à ſon rival au péril de la ſienne. Madame *de Gondes* manqua mourir de douleur en apprenant le danger du Chevalier, & ſous prétexte de conſoler Madame *d'Eſtainville*, elle courut chez elle. Les médecins ne pûrent lui rien dire de déciſif; la bleſſure étoit grande, & l'on n'eſpéroit que ſur la jeuneſſe du Chevalier. Elle n'oſa le voir le prémier jour dans la crainte de lui donner trop d'émotion; mais lorsque le malade fut hors de danger, elle n'eut pas le courage de lui refuſer ſes viſites. Un jour qu'elle le ſurprit, elle fut fort étonnée de lui trouver ſon portrait entre les mains. *Fâtime* lui avoua qu'il l'avoit eu avant ſon départ pour la Bretagne, par le moyen d'un peintre de ſes amis, auquel Mr. *de Gondes* avoit donné un de ſes portraits à retoucher. Madame *de Gondes* ſe plaignît d'abord de cette libérté, s'appaiſa enſuite, & finit par lui permettre de garder ce portrait.

Quelque violente que fût la passion de Madame *de Gondes*, elle ne pouvoit lui fermer les yeux sur l'injustice qu'elle faisoit à *Disanteuil :* elle savoit qu'il étoit instruit de son amour pour son rival, & sentoit toute la générosité qui l'engageoit à ne pas découvrir cet amour à Mr. *de Rancé.* De plus, *Disanteuil* avoit sauvé la vie à un rival qui étoit le seul obstacle à son bonheur; comment auroit-elle pû se déguiser la noblesse de ce procédé ? Ajoûtez-y ce qu'elle devoit aux dernières volontés de son époux, aux ordres de son père, & vous comprendrez qu'elle ne jouïssoit pas avec tranquillité de ses sentimens pour *Fatime.* Elle attendoit en frémissant l'instant du dénouëment, & n'avoit encore rien déterminé sur la conduite qu'elle devoit tenir, lorsque la trahison de son amie la força d'avancer l'aveu de ses sentimens.

Madame *d'Estainville* aimée depuis plusieurs années du frère de Madame *de Gondes*, l'amusoit de vaines promesses sans avoir pû se déterminer à renoncer à la liberté du veuvage. Elle étoit alors plus éloignée que jamais de répondre à ses sentimens ; une nouvelle passion l'occupoit toute entière, & *Di-*

san-

ſanteuil en étoit l'objet : elle ſe flata qu'il pourroit l'aimer à ſon tour ſi elle réuſſiſſoit à lui ôter toute eſpérance de toucher le cœur de Madame *de Gondes*. Que ne peut point un amour violent ſur une âme ſans principes ? Tout ce qu'elle devoit à ſon amie, tout ce qu'elle ſe devoit à elle-même, ne pût l'arrêter : elle fait prier *Diſanteuil* de ſe rendre chez elle, & après avoir exagéré l'injuſtice de Madame *de Gondes* à ſon égard, lui offre de le conſoler de ſes dédains.

Diſanteuil plein de mépris pour une femme ſi emportée, eut beſoin de toute la douceur de ſon caractère pour ne lui pas faire ſentir combien il dédaignoit une conquête qui venoit s'offrir à lui : mais quand à cette prémière hardieſſe, elle eut ajouté celle de ſoutenir que Madame *de Gondes* avoit aimé *Fâtime* du vivant même de ſon époux, & que dès ce tems elle lui avoit donné ſon portrait, il ne put retenir ſon indignation. Rendez grace à votre ſexe, lui dit-il, qui vous dérobe à mon juſte reſſentiment. Je connois trop la vertu de Madame *de Gondes* pour ajouter foi à l'horrible calomnie dont vous oſez la noircir ; je ne lui connois qu'un défaut, c'eſt d'avoir pû aimer une femme

d'u

d'un caractère auſſi mépriſable que le vôtre.

Diſanteuil tourna le dos à la *d'Eſtainville* après lui avoir dit ces paroles, & la laiſſa dans des tranſports de rage & de confuſion qu'il n'eſt pas poſſible d'exprimer; toutefois, la honte dont elle s'étoit couverte, ne fût pas capable de la diſtraire de l'affreux projet qu'elle avoit conçû. Elle fit prier Mr. *de Rancé* de paſſer chez elle, lui répéta les calomnies qu'elle avoit avancées contre Madame *de Gondes*, & pour ne lui laiſſer aucun doute ſur le crime de ſa fille, elle lui montra le portrait qui étoit dans une boëte que Mr. *de Rancé* avoit donnée à ſa fille avant ſon mariage: la perfide *d'Eſtainville* avoit beaucoup loué l'ouvrage de cette boëte, ce qui avoit engagé Madame *de Gondes* à la lui offrir. Mr. *de Rancé* retourna chez lui le cœur percé de douleur, & s'étant enfermé dans ſon cabinet, il commanda qu'on n'y laiſſât entrer que *Diſanteuil*. Ah, mon cher ami! s'écria-t-il en lui tendant les bras, à qui pourra-t-on ſe fier déſormais, puiſque Madame *de Gondes* ſous le maſque d'une auſtére vertu cache le cœur le plus faux & le plus corrompu? Arrêtez, Monſieur! s'é-

s'écria *Difanteuil*; gardez-vous de foupçonner votre vertueufe fille fur le rapport de la plus méprifable de toutes les femmes ! & fans donner à Mr. *de Rancé* le tems de lui répondre, il lui redit ce qui s'étoit paffé le matin entre lui & la *d'Eftainville*, & pour lui prouver la fauffeté de cette femme, il lui apprit qu'il favoit de la femme de chambre de Madame *de Gondes*, qu'il n'y avoit pas plus d'un mois qu'elle s'étoit défaite de fa boëte de portrait à la prière de la *d'Eftainville*.

Mais, Monfieur, repliqua Mr. *de Rancé*, s'il eft faux que ma fille ait aimé Mr. *de Fatime* du vivant de fon époux, n'eft-il pas vrai qu'elle l'ajme à préfent, quoiqu'elle aît fû de ma bouche les engagemens que j'ai pris avec vous, & qu'elle a confirmés par fon filence?

Commande-t-on à fon cœur ? repliqua le généreux *Difanteuil*. Au refte, Monfieur, je fuis l'amant de Madame votre fille ; mais je ne ferai jamais fon tyran: je vous rends la parole que vous avez eu la bonté de me donner. Cependant, comme vous pourriez croire que les calomnies dont on a effayé de la noircir dans mon efprit, auroient quelque part à la réfolution que je prends

prends, j'attefte le ciel qu'elle eft toujours à mes yeux la plus refpectable de toutes les femmes ; que je l'adorerai jufqu'à mon dernier foupir, & que fi par un miracle que je ne puis efpérer, elle pouvoit fe réfoudre à récompenfer ma tendreffe, je preférois le don de fa main à celui d'une couronne. En finiffant ces mots, *Difanteuil* fit une profonde révérence & fortit.

Lady SPIRITUELLE.

Ma Bonne, je fuis vraiement amoureux de *Difanteuil*; & fi Madame *de Gondes* après cela ne l'époufe pas, je dirai qu'elle ne méritoit pas d'être aimée d'un auffi honnête homme.

Mifs MOLLY.

Et que vous a fait le pauvre Chevalier *de Fatime*? Parceque fa fœur étoit une malhonnête femme, falloit-il qu'il devint malheureux, auffi bien que la pauvre Madame *de Condes*? Elle eftimoit *Difanteuil* fans doute, mais elle aimoit le Chevalier, & eut été miférable fans lui.

Madem. BONNE.

Elle le penfa comme vous, ma chère. Continuez, Lady *Senfée*.

Lady

Lady SENSÉE.

Mr. *de Rancé* laissa sortir *Disanteuil* sans pouvoir lui dire un seul mot: il étoit pénétré d'admiration pour lui, de colère contre la *d'Estainville*, & de douleur pour Madame *de Gondes* qui perdoit par sa faute un époux si estimable. Il eut donné la moitié de son sang pour changer le cœur de sa fille; il se détermina pourtant à ne la pas contraindre absolument: il resta quelque tems seul pour se remettre du trouble où deux scènes si diverses venoient de le jetter, & lorsqu'il se crût maître de ses mouvemens, il entra chez la Comtesse & lui dit:

Vous étiez il n'y a qu'un moment, la plus méprisable de toutes les femmes à mes yeux: vous êtes justifiée du crime qu'on vous imputoit: mais je ne sais pourtant encore si je dois vous rendre toute mon estime. Decidez vous-même, ma fille, si vous la méritez. Etés-vous déterminée à tenir la parole que j'ai donnée pour vous à *Disanteuil*?

Madame *de Gondes* tombe aux piés de son père, arrose ses mains de ses larmes, & lui dit: je suis sans doute coupable

pable envers le meilleur de tous les pères : mais mon silence jusqu'à ce jour n'a eu sa source que dans la crainte de lui déplaire. Il est vrai que mon cœur s'est laissé surprendre ; j'espère pourtant que mon choix n'a rien dont j'aye à rougir à vos yeux : le Chevalier *de Fàtime* ne céde point à *Disanteuil*, ni du côté des qualités personelles, ni du côté de la naissance. Il est vrai qu'il n'a pas de bien ; mais, Monsieur, vous étes trop généreux pour lui faire un crime de celui de la fortune, & c'est pour moi le plus doux de tous les plaisirs d'être en état de réparer les injustices du sort à son égard.

Mr. *de Rancé* ordonna d'un ton grave à la Comtesse de se relever. Il lui apprit tout ce qui s'étoit passé entre lui, la *d'Estainville* & *Disanteuil*. Je ne veux pas, ajoûta-t-il, rendre le Chevalier responsable de la méchanceté de sa sœur, ni vous faire valoir la générosité de *Disanteuil* : cependant, si vous étes encore capable de quelque obéïssance à mon égard, j'exige que vous me suiviez à la campagne ; que vous y passiez une année entière sans voir le Chevalier *de Fàtime* ; & si pendant cet intervalle vous n'ouvrez point les yeux

sur

ſur ce que vous devez au plus reſpectable de tous les hommes; je vous donne ma parole d'honneur de ne me point oppoſer à votre union avec votre amant.

Mr. *de Rancé* ſe retira ſans attendre la réponſe de ſa fille, & la laiſſa accablée de la douleur la plus vive. Je paſſe ſous ſilence tout ce qu'elle ſe dit à elle-même: vous pouvez vous l'imaginer en réfléchiſſant ſur ſa ſituation. Enfin, après bien des combats, elle ſe détermina à ſuivre les ordres de ſon père, perſuadée qu'un ſiècle, ſi l'on peut s'exprimer ainſi, ne pourroit cauſer aucune altération, ni dans ſes ſentimens, ni dans ceux du Chevalier. Elle déteſtoit trop ſa perfide ſœur, pour ſe réſoudre à remettre les piés chez elle; ainſi elle fit dire au Chevalier de ſe trouver le lendemain matin dans les Thuilleries. Il s'y rendit fort inquiet, ne ſachant à quoi attribuer une viſite ou plutôt un rendéz-vous ſi contraire à la conduite de Madame *de Gondes*. Rien ne peut être comparé à ſon indignation & à ſon déséſpoir lorsqu'il fut inſtruit de la conduite affreuſe de ſa ſœur, & des ſuites funeſtes qu'elles alloient avoir pour ſon amour. La Comteſſe pour le raſſurer, lui jura que rien n'étoit capable d'affoiblir

re amie; je ſuis bien contente de *Fâtime* parceque je gagerois qu'il n'épouſera jamais Madame *de Gondes:* il étoit un malhonnête homme, & ne méritoit pas une telle épouſe.

Miſs MOLLY.

Et ſur quoi, je vous prie, jugez-vous qu'il étoit un malhonnête homme?

Lady SPIRITUELLE.

Parcequ'il conſeille à Madame *de Gondes* de ſe ſervir du pouvoir des loix pour déſobéïr à ſon père. Voyez-vous, ma chère, ſi un homme faiſoit des miracles de vertu à mes yeux, & qu'en même tems il m'excita à violer les devoirs de la nature, je le tiendrois pour un hypocrite & ſcélerat. Ne me grondez pas, ma bonne amie; mais promettez-moi, que ſi par haſard *Fâtime* n'étoit point honnête homme, vous ſerez du parti de *Diſanteuil*, & que vous conſentirez qu'il épouſe Madame *de Gondes*.

Miſs MOLLY.

Vous êtes bien drôle avec votre conſentement; cependant, ſi Madame *de Gondes* avoit demandé mon conſeil, je lui aurois dit: ſi *Fâtime* eſt un méchant hom-

homme, tachez de l'arracher de votre cœur, ſuppoſé que cela ſoit poſſible; mais gardez-vous d'en épouſer un autre par dépit, ce ſeroit vous expoſer aux plus grands maux.

Madem. BONNE.

Ah! pour le coup, je ſuis de l'avis de Miſs *Molly*; on ne doit jamais ſe marier par dépit, & je vous avertis, Lady *Spirituelle*, que je ne conſentirois pas à un tel mariage. Voyons ce que la Comteſſe fit ſans notre avis.

Lady SENSÉE.

Mr. *de Rancé* n'avoit pas défendu à ſa fille d'écrire au Chevalier *de Fâtime*; ainſi elle adoucit la rigeur de l'abſence par un commerce régulier. *Diſanteuil* n'étoit pas avec elle: j'ai oublié de vous dire qu'il avoit pouſſé la délicateſſe jusqu'à s'exiler en Bretagne par égard pour Madame *de Gondes*. Elle ſentoit tout le prix de cette conduite, & gémiſſoit de la néceſſité où elle ſe trouvoit de faire le malheur d'un homme qui méritoit ſon eſtime & ſon amitié; mais ces ſentimens étoient bientôt abſorbés par celui qui dominoit chez elle, & c'étoit ſon amour pour le Chevalier. Elle n'o-
ſoit

ſoit prononcer ſon nom devant ſon père, & ſe dédommageoit de cette contrainte en recherchant la ſolitude. Elle ne put pourtant ſe refuſer à la ſociété d'une Dame dont le chateau étoit voiſin de celui de Mr. *de Rancé*. C'étoit une Marquiſe jeune, veuve, riche, belle, enjouée, & dont la converſation, quoique très-ſuperficielle, avoit des charmes, par la façon plaiſante dont elle débitoit les choſes les plus communes.

Vraiement, ma belle voiſine, dit-elle un jour à Madame *de Gondes*, il vous ſied bien à vingt-trois ans de vouloir vivre en hermite: quittez cet air compoſé & grave qui vous va pourtant fort bien, & amuſons-nous. A quoi? lui demanda Madame *de Gondes*; à médire, ma belle Comteſſe. Je ſoupçonne que ce plaiſir aura pour vous la grace de la nouveauté: rions de tout le genre humain, & en révanche conſentons à le voir rire de nous avec tranquillité.

En finiſſant ces mots, l'enjouée Marquiſe fait le portrait de vingt femmes, ſaiſit avec habileté leurs ridicules, en fait rire la Comteſſe, car ſa critique n'attaquoit que l'extérieur, & reſpectoit la réputation. La Marquiſe eut parlé long-tems ſans être interrompue; mais

le nom de la *d'Estainville* étant venu dans la converfation, Madame *de Gondes* lui demanda avec une forte d'émotion, fi elle étoit fort liée avec elle? Je la connois peu, reprit la Marquife; mais j'ai long-tems compté fon frère au nombre de mes amis.

Ces paroles firent rougir & palir la Comteffe; & fi la Marquife eut fait quelque attention aux changemens de fon vifage, elle eut pénétré le vif intérêt que Madame *de Gondes* prenoit au Chevalier. Mais la curiofité força la Comteffe à fe remettre promptement, & elle dit à la Marquife: c'eft avoir affez médit des femmes, parlons un peu des hommes; & puisque le Chevalier *de Fâtime* eft venu là fort à propos, commencez votre fatyre par lui.

En vérité, répondit la Marquife, j'ai fait une indifcrétion; les vices ne font point fous le diftrict de ma plaifanterie; cependant, comme le Chevalier tout coupable qu'il eft à mes yeux, n'a commis qu'une de ces fautes, que nos agréables mettent au rang de leur mérite, j'aime mieux vous dire tout naturellement de quoi il eft queftion, que de vous faire foupçonner par une réferve déplacée plus de mal qu'il n'y en a.

J'a-

J'avois une amie que j'aimois beaucoup. *Fâtime* la vît chez moi, l'aima, trouva le moyen de s'en faire aimer, la brouilla avec son mari, & l'abandonna pour la petite *de Jarnac*, qui n'est pas à beaucoup près aussi aimable qu'elle.

La Comtesse mourante eut pourtant encore la force d'affecter un air dégagé. Vous êtes une historienne vraiement laconique, dit-elle à la Marquise; mais vous ne vous piquez pas de chronologie: je suppose pourtant que votre histoire est récente, car il n'y a pas plus d'un an que Mr. *de Jarnac* est marié.

Distinguons, dit la Marquise: l'amour du Chevalier pour mon amie a trois ans de date; celui de Madame *de Jarnac* n'a que six mois, supposé que le Chevalier l'aime encore, car on prétend que la vuë du péril l'a refroidi, & qu'il n'ignore pas que ce fut la jalousie de l'époux, qui lui a suscité des assassins qui le blessèrent dangereusement, il n'y a pas long-tems.

Le courage de Madame *de Gondes* ne put résister à une si rude attaque; la Marquise la vît tomber à ses piés sans sentiment, & sans pénétrer la cause de cet accident, courut appeller du secours. On porta la Comtesse sur son lit, &

lorsqu'elle fut revenue à elle, elle assura son père alarmé que sa foiblesse devoit n'être qu'accidentelle, & qu'un peu de repos la rétabliroit. Mais, qu'elle étoit éloignée d'en pouvoir goûter! A peine se vit-elle seule, qu'elle livra son cœur à tout ce que la douleur a de plus vif. Si son amant n'eut été que volage, elle eut pû lui pardonner; il étoit faux, le mal étoit sans remède. Le tems où il avoit aimé l'amie de la Marquise, étoit précisément celui où il avoit eu la hardiesse de lui déclarer son amour; d'ailleurs, sa passion pour Madame *de Jarnac* dans le tems, où elle lui donnoit toutes les preuves de sa tendresse, qui étoient compatibles avec sa vertu, annonçoit un cœur corrompu sans retour. Une réflexion subite rappella une sorte de tranquillité dans son ame: de qui avoit-elle reçu ces funestes lumières? d'une femme qu'elle connoissoit trop peu pour lui donner sa confiance; d'une femme qui avoit pû forger ce roman, par complaisance pour Mr. *de Rancé*. Dans cet instant de crise, elle reçut une lettre du Chevalier; l'amour lui-même n'auroit pû en écrire une plus tendre, & la Comtesse après l'avoir lue, se reprocha mille fois ses injustes soup-

çons

çons. Cependant, ces ſoupçons ne pûrent être ſi bien effacés, qu'elle pût ſe trouver auſſi tranquille qu'elle l'avoit été juſqu'alors. Pour finir les inquiétudes dont elle étoit agitée, elle chargea un homme dont elle étoit ſûr, d'examiner le Chevalier de ſi près, qu'aucunes de ſes démarches ne pûrent lui échapper. Elle eut pû s'épargner cette peine: le Chevalier fut démaſqué par une avanture ſi publique, qu'elle ne pouvoit manquer de parvenir juſqu'à elle.

L'intrigue de ce perfide avec Madame *de Jarnac*, fut enfin découverte par l'époux de cette Dame; il ſut que cette femme ſans pudeur devoit le recevoir dans ſa chambre, & qu'il devoit paſſer par le jardin. Mr. *de Jarnac* s'y mit en embuſcade avec quelques domeſtiques: certainement, le Chevalier couroit risque de ſa vie, ſi Madame *de Jarnac* ne fut venue ſe jetter au milieu des combattans, & n'eut par cette action donné le tems à *Fâtime* de ſortir par où il étoit entré. Le lendemain Mr. *de Jarnac* conduiſit ſa femme dans un couvent, & fut le prémier à publier ſon avanture. Cette nouvelle, qui fut apportée à la Comteſſe de tous les côtés, la réduiſit bientôt à l'extrémité. Le tendre *Di-*

fanteuil n'eut pas plûtôt appris le danger où elle se trouvoit, qu'il revint, & s'enferma dans son apartement avec Mr. *de Rancé.* Elle fut défespérée des médecins plusieurs fois : elle guérit enfin & de sa fièvre maligne & de sa passion pour *Fâtime.* Ce lâche suborneur essaya vingt fois de lui parler lorsqu'elle fut de retour à Paris, où elle resta plus de trois mois dans un état de santé fort languissante: enfin, le retour entier de sa raison & de sa santé, fut l'effet d'une avanture fort singulière.

Un jour qu'elle étoit seule, on lui annonça Mr. *de Jarnac*, & voici ce qu'il lui dit: Madame, j'ai trouvé parmi les bijoux de Madame *de Jarnac* un portrait, qu'on ne peut méconnoître quand on a eu l'honneur de vous voir; il étoit avec la lettre qui vous fera connoître de qui elle tenoit ce portrait. En finissant ces paroles, il fit une profonde révérence, & sortit.

Madame *de Gondes* resta immobile sans avoir la force d'ouvrir cette lettre; elle la lût enfin, & voici ce qu'elle contenoit:

„ Si je n'étois sûr de votre tendresse, je me plaindrois de votre bizarrerie. Quel acharnement de vou- „ loir

„ loir que je vous remette un portrait
„ qu'on ne m'a pas donné, mais que je
„ garde de l'aveu de la perſonne pein-
„ te, & que je ne garde que dans des
„ vues éloignées que vous ne déſap-
„ prouvez pas! Vous ne ſauriez douter
„ de la vérité de ma paſſion pour vous.
„ J'ai cru qu'en vous parlant confidem-
„ ment d'une affaire que je ménage de-
„ puis longtems, je vous donnois une
„ preuve de mon attachement qui de-
„ voit vous être d'autant plus ſenſible,
„ qu'elle marque une entière confiance
„ de ma part. Après ce préambule,
„ vous croyez que je vous refuſe ce
„ diable de portrait qui vous met mar-
„ tel en tête; non, le voilà, bien cer-
„ tain que vous me le rendrez dans le
„ tems où il devra être dans mes mains.
„ Cette rèſtitution ne vous coutera
„ guère: vous verrez ſans peine que je
„ ſonge à ma fortune, tandis qu'à tous
„ les inſtans de ma vie, vous ne me ver-
„ rez occupé que de vous. J'ai juſqu'à
„ préſent badiné avec l'amour; vous
„ ſeule m'avez forcé à lui donner ſé-
„ rieuſement de l'encens. Je ne m'en
„ répentirai jamais, ſi vous m'êtes auſſi
„ fidèle que je vous le ferai."

Cette lettre étoit, ſans doute, un re-

mède violent; il fut efficace. Madame *de Gondes* eut pû peut-être pardonner une infidélité à *Fatime*; mais un cœur bienfait ne pardonne ni une perfidie ni une baſſeſſe, & le Chévalier étoit coupable de tous ces crimes. Il eut pourtant la hardieſſe de l'aborder dans une promenade publique, & profita d'un inſtant où elle étoit un peu éloignée de ſon père. Je ne puis, Madame, lui dit-il, laiſſer échapper une occaſion de me plaindre, de la rigueur avec laquelle vous me traitez depuis longtems: non, Madame; je n'ai jamais été aſſez criminel pour mériter une auſſi longue punition. Je vous demande excuſe, lui dit la Comteſſe, de ne pas répondre à un diſcours que je ne comprends pas: j'ai eu une longue maladie qui m'a ôté la mémoire de tout ce qui m'eſt arrivé avant ce tems. Le Chevalier outré de cette ironie, lui répliqua: vous n'avez pas, ſans doute oublié, Madame, que *Diſanteuil* vous aime? Non, lui répondit-elle, c'eſt la ſeule choſe dont je me ſouviens, & dont je me veuille ſouvenir. Au reſte, Monſieur, vous avez un moyen de me rendre la mémoire; faites-moi voir mon portrait, & je vous écoute. *Fatime* reſta interdit à ces paro-

roles, & la Comteſſe ajouta: puisque vous ne voulez pas me le montrer, je veux être plus complaiſante que vous; le voici, dit-elle, en le tirant de ſa poche avec la lettre qu'il avoit écrite en le ſacrifiant. Je le tiens de Mr. *de Jarnac*; que me conſeillez-vous en ce moment? Le Chevalier comme frappé de la foudre, reſta immobile quelques inſtans; puis s'éloigna ſans dire un ſeul mot. Depuis ce tems, la Comteſſe en fut délivrée pour jamais, & devenue capable d'écouter ſa raiſon: elle ouvrit les yeux au mérite de *Dffanteuil*, & lui donna ſon cœur & ſa main.

Miſs MOLLY *ſe jettant dans les bras de Madem.* BONNE.

Ah, ma Bonne! Lady *Senſée* avoit elle deviné ma ſituation lorſqu'elle a extrait cette hiſtoire? Eſt-ce pour moi qu'elle a mis ces paroles: *un cœur bienfait ne peut pardonner une lâcheté?*

Lady SENSE'E.

Je vous jure, ma chère, que je ne comprends rien à tout ce que je vois; que je ne penſois pas à vous quand j'ai fait cet extrait, & que je ſuis ſtupefaite de voir l'effet qu'il produit ſur vous.

Mais peut-être avez-vous quelque chose de particulier à dire à ma Bonne; nous vous laiſſons en liberté.

Miſs MOLLY.

Prouvez-moi que le Baron a le cœur lâche & perfide, & je vous prouverai à mon tour que j'ai le cœur bienfait en le déteſtant. Hâtez-vous, ma Bonne! je vous en conjure, de me procurer les lumières néceſſaires pour connoître à fond s'il reſſemble au Chevalier *de Fâtime*.

Madem. BONNE.

Mes preuves ſont prêtes, ma chère amie; je ſuis convaincue que le Chevalier *de Fâtime* étoit un fort honnête-homme, comparé à votre Baron. Y a-t-il une lâcheté plus grande que celle de vous avoir incitée à vous endetter, à mettre vos bijoux en gage, à voler votre père & votre mère? Il faut dire le mot, ma chère; pallier les choſes, ſeroit vous trahir. Que deviendriez-vous ſi vous aviez le malheur d'être liée avec un tel homme? N'en doutez pas, ma chère: il périra d'une mort infame; il ne peut ſortir d'un ſang noble; & certainement, Mylady *R**** n'a pu offrir ſa main à un tel avanturier. Ouvrez

les

les yeux, ma pauvre enfant! vous êtes ſur le bord de l'abîme: la bonté divine vous en retire comme par un miracle; elle vous donnera la force d'arracher de votre cœur une paſſion deshonorante. Votre jeuneſſe a été ſurpriſe par des artifices, contre leſquels il ne vous étoit pas poſſible d'être en garde; heureuſement, les principes de votre éducation ont prévalu.

Miſs MOLLY.

Pourquoi cherchez-vous à m'excuſer, ma Bonne? N'avois-je pas donné mon conſentement aux projets du Baron? . . . Mais non! vous avez raiſon; ma bouche ſeule avoit prononcé ce conſentement affreux: la mort me paroiſſoit moins affreuſe que l'exécution de cet infame deſſein. C'en eſt fait; je renonce au Baron: je ne veux plus le voir. Mais, ma Bonne, c'eſt tout ce qui eſt en mon pouvoir: ne me demandez pas de ne le plus aimer; cela paſſe mes forces. Quel dommage, que ſon cœur ſoit ſi différent de ſon eſprit & de ſa figure! Où trouverai-je ce que je perds aujourd'hui?

Madem. BONNE.

Fiez-vous à moi, ma chère! Vous êtes dans un moment de crise; votre cœur est déchiré, & vous vous persuadez que vous restez seule dans l'univers en renonçant à votre amant. Bientôt, avec le secours de Dieu, cet état pénible disparoitra; je vous le promets sur ce qu'il y a de plus sacré. Je ne vous dis pas qu'il faille à ce moment faire de violens efforts pour oublier le Baron; non, ma chère: ce seroit vous tourmenter à pure perte. Vous avez fait tout ce qu'on doit exiger d'une fille raisonnable en prenant la ferme résolution de ne le plus voir. Je n'exige à présent de vous qu'une chose fort facile. C'est de ne point rester seule; de vous amuser avec vos amies, & toutes les fois que l'idée du Baron se présentera à votre esprit, d'élever votre cœur à Dieu en disant: mon Dieu, remplissez le vuide de mon cœur.

Miss MOLLY.

Que vous avez peu d'idées de mon état, ma Bonne, lorsque vous me dites d'élever mon cœur à Dieu toutes les fois que l'idée du Baron se présentera à mon esprit! Ah! cette image chérie l'occupe

cupe sans interruption! Il faudroit pour vous obéïr que je priasse sans relache.

Madem. BONNE.

C'est bien là mon intention, ma chère; priez sans relache, & à chaque moment vous vous trouverez de nouvelles forces. Je suis obligée de vous quitter pour une heure : je vais vous laisser avec nos deux amies ; je me flatte de vous retrouver toute autre à mon retour.



DERNIERE CONVERSATION

de Madem. BONNE & *de Miss* MOLLY.

Miss MOLLY.

Ah! ma Bonne, vous m'avez abandonné bien long-tems; vous ne deviez être qu'une heure, & vous en avez passé plus de quatre.

Madem. BONNE.

Aussi ai-je bien fait de l'ouvrage depuis que je ne vous ai vue. Mais, avant toute chose, dites moi, ma chère: avez-vous été fidèle à ce que j'avois exigé de vous? Comment va le courage?

Miss MOLLY.

Je vous l'avouerai, ma Bonne ; Dieu me fait bien des graces. Mon cœur est toujours déchiré ; cependant, j'entrevois qu'il pourra devenir plus tranquille. A mésure que je prie Dieu de remplir mon cœur, il me semble qu'il m'exauce. Par exemple, j'aime toujours le Baron ; mais le mépris qu'il m'inspire, prend de tels accroissemens dans mon esprit, qu'il faudra nécessairement que ce mépris tue mon amour.

Madem. BONNE.

N'en doutez pas, ma chère amie; les nouvelles preuves que je vous apporte de la bassesse de son ame, vont hater votre guérison.

Miss MOLLY.

Ah de grace, ma Bonne! ne me dites rien ; mon cœur accablé ne pourroit en supporter d'avantage ... Cependant ... mais comment avez-vous pû avoir des nouvelles du Baron? En vérité, je ne sais ce que je veux. Dites-moi tout, ma Bonne : je ne puis être après tout plus malheureuse que je ne le suis à présent ; je n'ai rien à risquer.

Madem. BONNE.

Je vous apporte une lettre du Baron, ma chère; elle vous en dira plus que je ne pourrois le faire.

Miss MOLLY.

Juste ciel! une lettre du Baron . . . n'importe, il faut la lire . . . Mes yeux sont aveuglés par mes larmes; ayez la charité de lire tout haut, ma Bonne.

Madem. BONNE *lit*.

Mademoiselle.

,, C'est avec confusion que je vous
,, fais l'aveu de mes crimes. Vous avez
,, crû voir en moi un homme de quali-
,, té; je vous trompois: je suis un mi-
,, sérable avanturier, sans honneur &
,, sans nom, qui à l'aide du jeu ai trou-
,, vé le moyen de me faufiler dans le
,, monde. Je cours de royaume en roy-
,, aume pour trouver des dupes, & j'ai
,, déjà perdu plusieurs filles de qualité
,, qui ont quitté la maison de leurs pa-
,, rens pour me suivre, & que j'ai bien-
,, tôt abandonnées à la plus affreuse mi-
,, sère dans des païs étrangers. Je quit-
,, te à ce moment l'Angleterre, & j'y
,, laisse une jeune Hollandoise qui a eu
,, la foiblesse de croire mes sermens, &

don-

„ dont je voulois que la beauté me ser-
„ vit de ressource: elle a conçue pour
„ moi la plus juste horreur, & est actu-
„ ellement réduite par ma faute à une
„ extrême misère, comme vous pouvez
„ vous en assurer par vous-même. Au
„ reste, il n'est pas vrai que la Dame
„ dont je vous ai parlé, m'ait offert sa
„ main, & c'est une calomnie de ma part
„ d'avoir voulu vous le persuader."

Miss MOLLY.

Ah! ma Bonne, je me meurs! Montrez-moi cette fatale lettre... Hélas!.. c'est son écriture.... Cependant ... je vous demande pardon, ma Bonne, il n'est pas naturel qu'il m'ait écrit ceci. . . . On l'a forcé; on le force de sortir du royaume: il y a là-dessous un mystère que je ne conçois pas . . . Je ne vous soupçonne pas d'un mauvais procédé; cependant, ma Bonne, j'ai besoin de savoir ce que tout cela signifie: je ne suis pas aussi dupe qu'on pourroit se l'imaginer; non, assurément! Je veux voir le Baron; je veux savoir ce qui l'a porté à m'écrire une si étrange lettre. A l'égard de la jeune Hollandoise, qu'elle reste où elle est, il n'est pas difficile de stiler une jeune créature à dire tout ce

qu'on

qu'on voudra : elle ne m'en imposera pas.

Madem. BONNE.

A quoi vous emporte votre passion, ma chère amie ? Plutôt que de soupçonner la probité d'un homme qui s'est fait connoitre par les actions les plus basses, vous osez m'accuser d'une fausseté, d'un complót. Qu'avez-vous pu trouver dans ma conduite passée qui puisse autoriser de pareils soupçons ? Est-ce là le fruit amer que je devois recueillir de mon zèle & des soins que je vous ai donnés ? Eh bien, ingrate ! livrez-vous à une passion deshonorante ! Augmentez le nombre des victimes de la perfidie du monstre dont vous êtes comme ensorcelée : la plus horrible infamie en sera le fruit. Mais je l'ignorerai ; votre ingratitude me donne le coup de la mort. Adieu, Madame ! vous pouvez suivre votre amant ; je vous laisse en liberté d'obéïr à votre penchant. Mes mains seront nettes au jour du jugement de la perte de votre ame.

Miss MOLLY *arrêtant Madem.* BONNE *qui veut sortir.*

Ah ! n'ayez pas la cruauté de m'abandonner ! Je suis coupable à votre égard, je

je l'avoue : cependant, mon cœur eſt innocent ; il déſavoue mes injuſtes ſoupçons. Suis-je à moi-même en ce moment terrible..... C'en eſt fait, ma chère amie : je m'abandonne à votre conduite ; je ne veux plus rien ſavoir, je ne veux plus entendre prononcer le nom de ce monſtre. Me voilà guérie ! oui, je ſuis actuellement guérie : le voile eſt tombé ; je le verrois actuellement à mes piés ſans en être émue, malgré toutes les graces de ſa figure, malgré tout le ſéduiſant de ſon eſprit, malgré ce charme inexprimable repandu dans toute ſa perſonne.

Madem. BONNE.

Vous ne voulez rien ſavoir, ma chère, & moi, je veux vous inſtruire ; je veux lever juſqu'à l'ombre des ſoupçons que vous avez conçus.

Avant de me rendre chez vous ce matin, j'ai chargé un ami dont je ſuis ſure, de prendre les obſervations les plus exactes ſur cet avanturier, & enſuite de parcourir les maiſons où l'on prête ſur gage, pour découvrir votre collier. Mon ami a bientôt ſû que ce prétendu Baron étoit venu de Hollande avec une fort jolie femme qu'il nommoit

moit son épouse, & qui l'avoit quitté depuis quelques mois. On lui a indiqué le grénier où cette infortunée s'étoit retirée, & il l'a trouvée dans l'état le plus déplorable. Elle gagne quatre sols par jour à faire de la blonde de soye noire, & depuis deux mois elle vit de son travail: elle est presque nuë, son séducteur ayant vendu ses habits pièce à pièce. Elle est fille unique d'un riche marchand, & elle a emporté de grosses sommes en quittant la maison paternelle. Le faux Baron ayant tout dissipé, n'a pas craint de la vendre à un Lord pour deux cent guinées; & lui a offert de l'épouser si elle vouloit tenir cet infame marché; mais la jeune Hollandoise instruite par cette dernière action du caractère odieux de son indigne amánt, a refusé avec une égale horreur & sa proposition & sa main: elle l'a quitté sur le champ, & a préféré la pauvreté la plus grande à la honte de continuer à vivre avec lui.

Voilà, ma chère, les découvertes que mon ami m'a communiquées lorsque je suis sortie: il avoit aussi trouvé vos bijoux qui n'ont pas été mis en gage, mais qui ont été vendus. Je vous avoue, ma bonne amie, que tout mon sang s'est

gla

glacé dans mes veines en apprenant de tels crimes : je me ſuis repréſentée ma chère *Molly* dans un païs étranger, réduite à devenir la plus infame de toutes les créatures, ou à vivre dans un grénier comme la pauvre jeune Hollandoiſe. Mon ami en me conduiſant chez elle, a fait monter mon horreur pour le perfide à ſon dernier période. J'ai cru que tout m'étoit permis pour vous arracher au malheur dont vous étiez ménacée, & dans cette vue, mon ami a porté une plainte contre le faux Baron, à raiſon du vol qu'il vous a fait en vendant vos bijoux. Nous avons été le trouver munis de cette pièce qui nous donnoit droit de l'arrêter. A peine, lui avons-nous déclaré le ſujet de notre viſite, qu'il eſt tombé à nos piés; & ſa conſcience lui reprochant des crimes ſans nombre, il nous a conjuré de ne le pas perdre, & s'eſt offert à faire tout ce que nous exigerions. Comme vous n'étiez pas nommée dans l'ordre de l'arrêter, comme vous pouvez bien le penſer, & que nos habits ſimples & notre carroſſe de place, ne lui ont fourni aucune idée de perſonnes de qualité, il a cru que nous agiſſions pour la fille d'un marchand de la cité, dont il a tiré de groſ-

groffes fommes, & qui devoit être compagne de votre fuite fous le nom de la fœur de ce perfide. Nous l'avons laiffé s'accufer lui-même de toutes ces perfidies. Après quoi, mon ami lui a dit qu'il n'avoit qu'un moyen d'échapper à la juftice; c'étoit d'écrire & de figner la confeffion qu'il venoit de faire, de vous écrire auffi le billet que je vous ai apporté, d'en faire un femblable pour la jeune citifaine: moyennant quoi il lui a donné vingt quatre heures pour fortir de Londres, & trois jours pour s'embarquer; lui jurant qu'après ce terme il le feroit arrêter fans miféricorde. Cet homme étoit fi effrayé, que nous avons lieu de le croire plus coupable encore que nous ne le penfions d'abord. Il nous a juré de partir fur le champ, & nous l'avons laiffé pour revenir ici; mais lorfque j'étois prête à rentrer, une infpiration foudaine m'a forcé à retourner chez la jeune Hollandoife. Cette fille m'avoit touchée par les fentimens de pénitence que j'avois remarqués en elle, & je craignois que fon féducteur n'effayât de la féduire une feconde fois pour l'engager à le fuivre. Je fuis donc retournée chez cette infortunée avec mon ami, & en approchant de la porte

de

de son grénier, j'ai connu combien ma précaution avoit été sage. Le faux Baron étoit à ses piés, & tachoit de lui exprimer son repentir dans les termes les plus persuasifs; il avoit alternativement le ton de l'amour, du regret & du désespoir. Quelle a été ma joye, de trouver cette jeune héroïne également insensible aux différens rôles que jouoit cet habile comédien! Elle l'a ménacé de la colère du ciel, avec un ton si pénétré, qu'il doit être absolument abandonné de Dieu puisqu'il n'y a pas été sensible. Le fourbe sentant l'inutilité de ses artifices, est entré dans une sorte de fureur, & je ne sais, si la vie de cette jeune personne n'eut pas été en danger, si nous eussions différé plus long-tems à frapper à la porte. Notre aspect l'a confondu, sans pourtant lui ôter le sang froid; il m'a poussé avec une telle violence qu'il m'a jetté par terre, & pendant que mon ami accouroit à mon secours, il s'est précipité dans l'escalier & s'est sauvé. Je n'étois point blessée, & j'ai ri de son artifice. La jeune Hollandoise à mes genoux m'a nommé sa libératrice, & m'a conjuré de ne la point laisser dans un lieu où elle avoit sujet de craindre une violen-

ce.

ce. Je l'ai prise dans notre carrosse où je l'ai laissée jusqu'à ce que j'eusse obtenu de Mylady la permission de disposer de mon cabinet pour cette nuit. Je me suis hatée de la faire coucher, pour vous venir rendre compte de ma conduite.

Miss MOLLY.

Comment, ma Bonne, cette pauvre malheureuse est ici ? Ah! je brule du désir de la voir!

Madem. BONNE.

Ce seroit une imprudence, ma chère amie. Il n'est pas à propos qu'elle connoisse votre situation, & vous étes trop agitée, pour lui cacher l'intérêt que vous prenez à son perfide amant.

Miss MOLLY.

Vous me faites une injustice, ma Bonne; mais j'ai perdu le droit de m'en plaindre: mon indigne attachement doit me faire soupçonner capable des plus grands excès. Il en est un pourtant que je n'aurai plus à me reprocher; c'est celui de prendre aucun intérêt à l'abominable homme que vous venez de me dévoiler. Que de graces n'ai-je point à rendre à mon créateur! Que de mira-

cles il a faits pour m'arracher le funeste bandeau que j'avois mis moi-même sur mes yeux ! Oui, ma Bonne, c'étoit en résistant aux lumières les plus vives, aux remords les plus cuisans, que j'étois tombée dans l'abîme dont sa main toute puissante vient, de m'enléver comme malgré moi. Que ne vous dois-je pas, à vous dont il s'est servi pour me sauver ? a ma chère Lady *Spirituelle* qui m'a toujours soutenue par ses bons conseils ? Que serois-je devenue, si les principes d'une bonne éducation ne m'avoient retenue comme malgré moi ? Que serois-je devenue, si j'avois donné ma confiance à une amie moins vertueuse ? Ah ! ma Bonne, conduisez moi aux piés de Lady *Spirituelle*. Vous étes excédée de fatigue, je le vois ; mais il faut achever votre ouvrage : je ne puis trop-tôt accorder à mon amie la satisfaction de me voir revenue dans mon bon sens.

Madem. BONNE.

J'y consens de bon cœur, ma chère, après quoi nous irons prendre un peu de repos. J'ai cédé le lit que vous deviez occuper, à notre pauvre Hollandoise ; ainsi, ma chère, vous partagerez

gerez le mien pour cette nuit. Demain matin j'aurai ſoin de la mettre dans un lieu de ſureté, & je prendrai de bonne méſure pour la réconcilier avec ſes parens.

DIALOGUE XLIV.

Madem. BONNE.

Il y a bien long-tems, Mesdames, que nous n'avons rien répété du Saint Evangile; nous commencerons par-là la leçon d'aujourd'hui.

Lady VIOLENTE.

Jéſus voyant une multitude de peuples monta ſur une montagne où il s'aſſit; & ſes diſciples s'étant approchés de lui, il ouvrit la bouche, & les enſeignoit en diſant, Bienheureux les pauvres d'eſprit, parceque le royaume du ciel eſt à eux. Bienheureux ceux qui ſont doux, parcequ'ils poſſéderont la terre. Bienheureux ceux qui pleurent, parcequ'ils ſeront conſolés. Bienheureux ceux qui ſont altérés & affamés de la juſtice, parcequ'ils ſeront rasſaſiés. Bienheureux ceux qui ſont miſéricordieux, parcequ'ils obtiendront

eux-mêmes miséricorde. Bienheureux ceux qui ont le cœur pur, parcequ'ils verront Dieu. Bienheureux les pacifiques, parce qu'ils seront appellés les enfans de Dieu. Bienheureux ceux qui souffrent persécution pour la justice, parceque le royaume du ciel est à eux. Vous serez bienheureux lorsque les hommes vous haïront, lorsqu'ils vous persécuteront, lorsqu'ils vous traiteront ignominieusement à cause du fils de l'homme. Soyez ravis de joye en ce jour-là, parcequ'une grande récompense vous attend dans le ciel.

Mais malheur à vous riches, parceque vous avez votre consolation dans ce monde.

Malheur à vous qui êtes rassasiés, parceque vous aurez faim.

Malheur à vous qui riez maintenant, parceque vous serez réduits aux pleurs & aux larmes.

Malheur à vous lorsque les hommes diront du bien de vous, car c'est ce que leurs pères faisoient à l'égard des faux prophètes.

Madem. BONNE.

Je vous le répéterai encore une fois, mille fois même; pour être chrétienne, il

il faut croire tout ce que vous venez d'entendre. Sondons notre cœur, Mesdames, & voyons avec douleur & confusion combien nous sommes éloignées de l'esprit du christianisme.

Lady VIOLENTE.

Et comment pouvoir nous flatter d'y parvenir, ma Bonne? Vous offrez, ou plutôt Jésus nous offre comme des biens, des choses pour lesquelles nous avons & nous aurons toujours horreur. Il est contre notre nature d'aimer la pauvreté, la souffrance & le mépris. Il est dans notre nature d'aimer les commodités de la vie que les richesses procurent, d'aimer à être honoré, d'abhorrer les peines autant que nous recherchons les plaisirs. Voyez-vous, ma Bonne: je suis d'un tel caractère, que je puis me flatter de n'avoir qu'une idole; c'est mon orgueil. Je me soucie de la bonne chère, des beaux habits, & de tout ce que les personnes de mon âge aiment, comme de la paille; cependant, je n'aimerois pas le contraire de ces choses dont je ne me soucie point. Il en est de la pauvreté & des autres biens Evangéliques comme d'une médecine: son seul nom révolte; &

je crois que si vous me donniez des noix confites que j'aime beaucoup, en qualité de purgatif, je ferois mille grimaces avant de les avaler.

Madem. BONNE.

C'est ici le triomphe de Jésus-Christ, Mesdames, & l'opprobre de la philosophie. Cette dernière nous découvre le néant des plaisirs, des richesses & des honneurs; mais en éclairant notre esprit, elle n'échauffe pas notre cœur. Elle nous laisse dans toute notre foiblesse & notre impuissance. La grace de Jésus-Christ au contraire, nous élève au dessus de la nature: elle fait un miracle plus grand selon moi que ne seroit la résurrection d'un mort. Je l'ai vû ce miracle. Madame *du Plessis* aimoit tous ces biens de l'Evangile avec une passion incroyable. Elle étoit affamée d'humiliation & de souffrances, comme un avare l'est de l'or.

Lady LOUISE.

Pardon, ma Bonne, si je vous fais une objection. Souffrir le mépris, la pauvreté & les peines lorsque Dieu nous les envoye, c'est sans doute une vertu; mais les aimer, les souhaiter, les

les rechercher, comme vous dites que le faisoit cette Dame, c'eſt un excès, & je vous aſſûre qu'on ſe mocqueroit d'elle & de vous parmi les gens ſenſés, parmi ceux-mêmes qui ont de la piété, de la religion, mais qui ſe tenant dans de juſtes bornes, croyent qu'il eſt dangéreux en toutes choſes de donner dans les excès.

Madem. BONNE.

Ces gens ſenſés, ces perſonnes qui ont de la piété & de la religion, doivent avant de ſe mocquer de moi & de Madame *du Pleſſis*, ſe mocquer de Jéſus-Chriſt. C'eſt lui, Meſdames, qui nous a donné le mauvais exemple des excès qu'on nous reproche. C'eſt lui qui n'a pas ſû ſe contenir dans de juſtes bornes; & pour répondre à ces perſonnes de bon ſens, je vais vous rapporter un paſſage de l'Évangile.

Jéſus Chriſt étant ſeul avec *Pierre*, *Jacques* & *Jean*, leur parla de ſa mort & des humiliations qui devoient la précéder. *Pierre* qui étoit un de ces hommes ſenſés qui n'aiment pas les excès, tira Jéſus à l'écart, & *le reprit* de ce qu'il tenoit de pareils diſcours. Alors, ce Jéſus qui étoit la douceur même, en-

tre en une fainte colère, & dit à cet apôtre: *retire-toi, Satan! tu me fcandalifes.* Jéfus qui n'a jamais reproché à *Pierre* le crime qu'il a commis en le reniant trois fois; Jéfus qui a fouffert avec tant de patience les défauts, la groffièreté des autres apôtres, ne peut fouffrir l'horreur que St. *Pierre* montre pour la folie de la croix, comme difoient les Payens. Il l'appelle diable, & le chaffe comme un tentateur. Voilà ce que j'ai à répondre aux fages du monde: *retire-toi, Satan! tu me fcandalifes.*

Lady LOUISE.

C'eft à moi que ces paroles s'adreffent, & je ne m'en offenfe pas. Cependant, il faut que j'en revienne à mon objection: cette matière eft d'une telle importance, que je ne veux rien négliger pour favoir à quoi m'en tenir. Je fuis convenue que c'étoit un devoir de fe foumettre aux maux que Dieu nous envoye. Jéfus ne pouvoit manquer à ce devoir. Son père l'avoit deftiné à fouffrir la mort de la croix: il fe foumet à ce décret de fon père. Ceci eft dans la propofition que j'ai avancée. Mais Jéfus-Chrift fe foumettoit aux fouffrances, & ne les défiroit pas;

il

il ne les cherchoit pas même, & se contentoit de les attendre patiemment. D'ailleurs, le prix qui étoit attaché à ses souffrances, pouvoit fort bien les lui rendre chères. Il connoissoit l'horreur du péché qui est un crime de lèze majesté divine: il pouvoit bruler du désir de réparer la gloire de son père, que le péché s'étoit efforcé dé détruire quoiqu'il l'eut tenté en vain. Que de motifs pour Jésus qui nous manquent, à nous viles créatures, dont toutes les souffrances sont comme un néant aux yeux de l'Etre immense!

Madem. BONNE.

Comme l'amour propre se deguise sous le voile de l'humilité! Il faut répondre à toutes vos objections, Madame. Jésus-Christ n'a pas été forcé à souffrir; c'est volontairement qu'il s'est livré à la mort de la croix. Jésus-Christ étant Dieu, donnoit un mérite infini à chacune de ses actions & souffrances: il pouvoit nous racheter à moins de fraix. La justice de Dieu eut été satisfaite par une seule des satisfactions de Jésus, car tout ce qui est infini, satisfait d'une satisfaction infinie; mais son amour pour nous, son zèle pour la gloire de son père, lui a

fait choisir la satisfaction la plus parfaite, la plus complette. Il vouloit que nous connussions par l'excès de ses souffrances, l'excès de l'énormité du péché. Non seulement, il s'étoit soumis volontairement à ses souffrances; mais il souhaitoit avec ardeur de les voir accomplir en lui. *J'ai désiré ardemment de manger cette Pâque avec vous,* dit-il à ses apôtres en parlant de celle qui devoit précéder sa mort. Vous me dites, Lady *Louise*, que le fruit de sa mort & passion étoit un grand encouragement à souhaiter les souffrances, & vous avez raison; mais vous avez tort quand vous ajoutez que ce motif vous manque. Ecoutez ce que disoit à cet égard cette sainte Dame dont je vous raconte l'histoire. Elle fit une retraite pendant la semaine sainte, & une personne à qui elle confioit ses plus sécrettes pensées, la pria de les écrire, sous prétexte de n'avoir pas le tems de l'entendre. Voici ce qu'on a trouvé dans cet écrit après sa mort.

„ Je me suis proposée pour fin de „ cette retraite, de demander à Dieu „ l'horreur du péché. Pour m'y exciter, j'ai médité sur la passion & les „ souffrances de mon adorable Sauveur.

„ Tout

„ Tout d'un coup il m'eſt venu une
„ vive penſée, que c'étoient moins les
„ Juifs qui avoient crucifié Jéſus que
„ moi-même. C'eſt pour réparer mes
„ crimes que Jéſus a été flagellé, cou-
„ ronné d'épines, attaché à la croix.
„ A l'inſtant, je me ſuis trouvée ſaiſie
„ d'horreur pour moi-même. Oui, c'eſt
„ moi qui ſuis l'auteur des maux que
„ mon Sauveur endure: je ſuis une par-
„ ricide, une déïcide. Alors, je ne
„ ſavois où me cacher devant la face
„ de mon Dieu; & ſi le ſein de la ter-
„ re eut été un aſyle inacceſſible à ſa
„ vue, je crois que je m'y ſerois pré-
„ cipitée, ſi cela eut été en mon pou-
„ voir. J'étois dans la chapelle, un
„ mouvement machinal m'a fait ſortir
„ de ma place pour me mettre à la por-
„ te. Il me ſembloit que j'étois in-
„ digne d'occuper une place parmi les
„ créatures. Je ſentois vivement, que
„ ſi elles ſavoient combien j'avois of-
„ fenſé leur créateur, elles ſe ſoulè-
„ veroient contre moi. J'ai repaſſé dans
„ mon eſprit toutes les occaſions dans
„ leſquelles les créatures m'ont rendu
„ juſtice en me mépriſant; & j'ai vû
„ avec douleur qu'au lieu de me la ren-
„ dre à moi-même, & d'avouer qu'en

„ qualité d'ennemie de Dieu & de meur-
„ trière de Jésus-Christ j'en mérite d'a-
„ vantage, je me révolte contre l'hu-
„ miliation & la souffrance. J'ai de-
„ mandé instemment à Dieu, par les
„ mérites de Jésus, la force de me
„ rendre justice. Il me semble qu'il me
„ l'a accordée: je ne vois plus en moi
„ qu'une péchéresse digne des plus
„ grands mépris & des plus grandes souf-
„ frances. Je sens qu'il est juste que le
„ péché soit puni dans ce corps de pé-
„ ché; je l'abandonne à la justice de
„ mon Dieu: s'il a la bonté de le pu-
„ nir en ce monde, je me rejouirai
„ dans la pensée qu'il veut me faire
„ miséricorde dans l'autre. Je me di-
„ rai à moi-même, comme le bon la-
„ ron le disoit à son compagnon: nous
„ sommes des méchans qui souffrent
„ justement des peines que nous avons
„ méritées; mais celui-ci est inno-
„ cent. Oh, mon Dieu! si vous pu-
„ nissez ainsi le péché dans celui qui
„ est vôtre fils unique; si vous traitez
„ ainsi le bois verd, que sera-ce de
„ moi qui suis le bois sec? Frappez,
„ Seigneur! ne m'épargnez pas en cet-
„ te vie: faites moi la grace d'en em-
„ ployer tous les instans à me haïr

„ com-

„ comme pécheresse, à me mépriser
„ comme pécheresse, à me punir com-
„ me pécheresse. Ce titre honteux me
„ rendra supportable tous les autres ti-
„ tres. Que les hommes me traitent
„ de méchante ; ils ont raison : je n'ai
„ pas sujet de m'en plaindre, puisque
„ je le suis en effet beaucoup plus qu'ils
„ ne peuvent le croire. S'ils disent que
„ je suis folle, ils ont bien raison,
„ puisque j'ai été assez insensée pour
„ préférer leurs applaudissemens & leurs
„ maximes à celles que Jésus-Christ
„ m'avoit données dans l'Evangile. S'ils
„ me maltraitent, je les regarderai
„ comme des instrumens de la bonté
„ de Dieu à mon égard, & je prierai
„ pour eux, en considération des moyens
„ qu'ils me fournissent de faire justice
„ à Dieu d'une créature de péché."

Je demande à Lady *Louise* : 1) S'il n'est pas vrai que nous sommes criminelles aux yeux de Dieu, comme cette Dame le reconnoissoit? 2) Si nous ne sommes pas persuadées que Dieu haït le crime, & le punit tôt ou tard? 3) Si la raison ainsi que la foi ne nous apprend pas qu'il est plus avantageux d'être punie de nos fautes dans le tems que dans l'éternité? 4) Si l'esprit de justice &

d'amour de Dieu en nous montrant en nous une créature rébelle à Dieu, ne nous porte pas à nous mépriser & à nous haïr, comme Jésus-Christ nous l'ordonne ?

Lady LOUISE.

Je tombe des nuës ; j'avois regardé jusqu'à présent ces pensées que j'avois trouvé dans quelques livres, comme des idées de Méthodistes ; ou tout au plus comme des idées de perfection qui ne regardoient pas le commun des chrétiens. Je vois cependant, qu'elles font l'essence du christianisme, & font essentielles à l'esprit de pénitence. Quand je dis que je le vois, c'est mon esprit, mon cœur n'en est pas moins revolté. Ah ça, ma Bonne ! parlez-nous en conscience. Vous avez vécu avec Madame *du Plessis* : ces belles pensées qu'elle avoit dans sa retraite, les conservoit-elle dans l'usage journalier ? & s'il est vrai que ses actions étoient conséquentes à ces sentimens, comment étoit-elle parvenuë à un état que je ne suis pas capable de comprendre, loin de pouvoir y aspirer ?

Madem. BONNE.

Petit à petit, Mesdames ! par la fidélité à remplir les devoirs de son état, par

par une soumission sans bornes aux peines qu'il plut à Dieu de lui envoyer; par une méditation journalière des grandes maximes de l'Evangile; par des prières ferventes pour demander l'amour de ces maximes.

Lady SOPHIE.

Assurément, ces dispositions sont admirables pour l'autre vie; mais qu'elles doivent rendre celle-ci ennuyeuse & triste!

Madem. BONNE.

Quelle erreur! Jamais je n'ai rien vû de si gai & de si égal que cette sainte Dame. Au milieu de ce que la nature redoute le plus, son ame étoit dans une paix, dans une joye qui se répandoit sur son visage baigné de pleurs. Vous le comprendrez par le récit du reste de sa vie.

Madame *du Plessis* absolument dégoutée du monde par l'esprit de la foi, y tenoit encore par le vieil homme dont parle St. *Paul.* Elle étoit d'autant plus à plaindre que le reste du gout que l'amour propre lui inspiroit pour le monde dont elle étoit admirée, s'offroit à ses yeux sous la forme du devoir. Son mari souhaitoit qu'elle fut dans les assemblées où il voyoit tout le monde

envier ſon bonheur & applaudir à ſon choix. Madame *du Pleſſis* ſentoit bien qu'elle eut pû le dégager de cette foibleſſe, comme elle l'avoit corrigé de mille autres défauts; mais ſa vanité l'empêchoit de ſe ſervir à cet égard des moyens efficaces. Honteuſe de ſa foibleſſe, elle s'adreſſe à Dieu, & le conjure de briſer lui-même des liens qu'elle chériſſoit encore; elle fut exaucée, & à trente ans elle devint ſourde, ſans qu'on put trouver aucun remède à une maladie étrangère à ſa famille, & qui n'avoit été annoncée par aucun des ſymptomes qui lui ſont ordinaires. Elle ſe prêta de bonne grace à tous les remèdes que ſon époux la pria d'eſſayer, courut toutes les eaux avec lui, & revint chez elle plus ſourde que jamais. Il ne fut plus queſtion alors de compagnie: elle en eut été le fléau; & ſon époux conſentit enfin qu'elle ſe donnat toute entière à l'éducation de ſes enfans. Le plus jeune fut attaqué d'une maladie mortelle: ſa mère ſe fit ſa garde; non en le regardant comme un enfant qui lui appartenoit, mais comme un ange que Dieu lui avoit donné en dépot, qu'il lui redemandoit pour le placer dans la gloire. Ce fut ſous ce

point

point de vue qu'elle le servit, qu'elle le vit expirer, & que les larmes qu'elle répandit à sa mort, furent autant de larmes de joye qu'elle donnoit au bonheur de ce fils, que de douleur pour la peine qu'elle avoit d'en être séparée. La mort de son époux suivit de près celle de son fils. Madame *du Plessis* étoit parvenue à lui inspirer une piété sincère; & surmontant courageusement sa propre foiblesse, elle ne lui dissimula point le danger de son état. Il reçut avec reconnoissance cette preuve qu'elle lui donnoit de son attachement pour lui, & la conjura de lui aider à se préparer à rendre compte à Dieu de ses actions: elle ne l'abandonna pas un moment pendant une longue maladie, & reçut ses derniers soupirs. Deux jours avant sa mort, il lui témoigna la peine où il étoit de ne pouvoir reconnoître l'affection qu'elle lui avoit portée; parceque la coutume de Normandie ne permet pas aux personnes mariées de tester en faveur l'une de l'autre; mais comme il avoit dans son bureau une somme considérable dont il étoit le maître, il lui donna ses clefs pour qu'elle la mit à l'écart, voulant lui donner cette légère preuve de sa reconnoissance. Madame

du Plessis refusa ce don, & le pria de laisser le quart de cette somme aux pauvres, & le reste à ses enfans.

Je ne vous ai point parlé de la douleur que causa à Madame *du Plessis* la mort de son fils & de son époux. En réfléchissant sur le courage qu'elle eut de leur fermer les yeux après les avoir préparés à la mort, vous la regarderez peut-être comme une de ces personnes qui font consister la piété dans une indifférence qui approche de la dureté. Elle étoit bien éloignée d'une pareille erreur. Rien de plus tendre que cette sainte Dame. A l'amour naturel que la nature lui inspiroit pour son époux & pour ses enfans, se joignoit un attachement produit par des motifs surnaturels ; & les sentimens qui ont pour principe le devoir joint à l'inclination & à la nature, ont une force qu'il n'est pas possible de définir. Elle disoit elle-même qu'elle avoit conçu en voyant expirer son époux, quelle espèce de douleur l'ame doit ressentir en se séparant de son corps. Il me sembloit, dit-elle, qu'on m'arrachoit les entrailles avec violence. La seule soumission à la volonté de Dieu modera sa douleur, sans diminuer sa sensibilité. Mais ce

n'é-

n'étoit là que le prélude de ce qui lui reſtoit à ſouffrir. Dieu qui la vouloit abſolument à lui, lui ôtat tout ce qui pouvoit l'attacher à la terre.

Le fils unique de Madame *du Pleſſis* étoit d'une beauté bien propre à flatter l'amour propre d'une mère. La petite vérole le défigura abſolument, lui fit perdre un œil, & le laiſſa une année entière en danger d'être aveugle. Il fallut pour lui éviter ce malheur que Madame *du Pleſſis* ſe priva de la compagnie de ce cher fils. Les médecins l'avoient abandonné : elle le confia à une Dame qui avoit une grande connoiſſance des maladies des yeux, & qui lui conſerva l'œil qui lui reſta.

C'eſt un ancien uſage en France de faire élever les Demoiſelles de qualité dans les couvents. Madame *du Pleſſis* pour s'y conformer, confia ſes trois filles à la tante qui l'avoit élévée elle-même. Libre alors par l'abſence de ſes enfans, & par la retraite que lui impoſoit ſon veuvage, elle ſe donna toute entière à la prière & à la méditation de l'Ecriture Sainte, qu'elle n'interrompoit que pour recevoir les viſites de quelques perſonnes pieuſes. Une de celles-là qui n'avoit ni naiſſance, ni éduca-

ducation, apperçut sur le lit de Madame *du Plessis* un habit de damas. Eh, mon Dieu! Madame, lui dit cette imprudente personne, seroit-il possible que cet habit fut pour vous? Je ne l'aurois jamais imaginé. Un domestique qui entra, ne permit pas à Madame *du Plessis* de répondre; mais aussi-tôt qu'elle fut seule, elle réfléchit sur ce qu'elle venoit d'entendre. Au lieu de penser comme nous le ferions en pareil cas, que cette personne en lui parlant si librement, lui avoit manqué de respect, elle crut que Dieu lui avoit mis dans le bouche les paroles qu'elle lui avoit dites, pour la faire souvenir de celles de St. *Paul* qui semblent interdire la parure aux veuves chrétiennes. Dans l'instant, l'habit fut enfermé, & depuis ce tems elle n'en a jamais porté que de simples; encore ne se permit-elle pas cette recherche, que les dévotes n'ont que trop souvent dans la simplicité qu'elles affectent. Elle ne se fixa point aux couleurs brunes: elle ne quitta point les dentelles; mais ingénieuse à se punir dans l'endroit où elle avoit le plus péché, elle sacrifia le discernement qu'elle avoit pour tout assortir: les couleurs les plus maussades, les choses qui n'é-

n'étoient plus de mode, furent toujours préférées ; enforte, que ceux qui ne l'avoient pas connue dans fa jeuneffe, la citoient comme le modèle du mauvais gout.

Lady LUCIE.

Voilà ce me femble une action héroïque pour une femme. Il en coute peu pour facrifier la magnificence; mais que n'en coute-t-il pas pour facrifier le gout! Une robe de toile bien choifie me paroit préférable à un tiffu d'or, dont le deffein feroit mal concu ou mal exécuté.

Madem. BONNE.

Vous avez raifon, ma chère; l'amour de l'ajuftement eft le péché originel des femmes, & celui auquel elles renoncent le plus tard. En France, nos devotes de profeffion ne portent que de la laine & du linge unis; mais cette laine eft fi fine, ce linge uni fi clair, fi bien repaffé, fi bien arrangé, que la vanité y gagne, & telle femme qui feroit ridiculement ajuftée, paroit encore aimable dans cette fimplicité qui femble lui rendre fa fraicheur. Madame *du Pleffis* fut ce garantir de cet écueil, & ne voulut jamais rien afficher pas même l'habit des devo-

tes ;

tes ; enforte, qu'on parvint à croire qu'elle ignoroit l'art de fe bien mettre, fans foupçonner qu'il lui en couta rien pour être mauffade.

Lady LOUISE.

Eft-ce donc qu'il faut être habillée mauffadement pour être picufe?

Madem. BONNE.

Non, Madame. Je vous gronderois bien fort fi vous négligiez votre ajuftement, fur-tout quand vous êtes feule avec votre époux : vous devez chercher à lui plaire ; c'eft un devoir auquel Madame *du Plesfis* fût infidèle pendant la vie de fon mari. Cependant, comme elle avoit eu fouvent envie de plaire en général, ce fût pour elle un motif raifonnable de chercher à détruire ce défaut lorfqu'elle fe vit dans un état qui la devoit féparer du grand monde. Nous verrons dans la prémière leçon, comment elle employa ce tems qu'elle ôta à la fociété, ou plutôt quelle fociété elle fubftitua à celle qu'elle avoit eûe jusqu'alos. Lady *Senfée*, dites-nous quelque chofe de l'hiftoire Romaine.

Lady SENSÉE.

Les Romains ne fûrent pas long-tems fans

ſans reconnoitre la ſageſſe des conſeils d'*Apius*. La multitude fière de la victoire qu'elle avoit remportée ſur le Sénat, ſûre de trouver dans la ſuite l'impunité ſous la protection de ſes Tribuns ; la multitude, dis-je, commença à faire voir ce qu'on devoit attendre de gens qui avoient ſécoué le joug de l'autorité légitime. C'étoit dans le tems où l'on devoit enſemencer les terres, que les Romains s'étoient retirés ſur le mont ſacré : les campagnes par conſéquent démeurèrent en friche, & Rome fut affligée d'une famine qui étoit le juſte chatiment de la ſédition. Cependant, les ſénateurs n'en eurent pas moins d'empreſſement à faire venir des bleds qui n'arrivant pas aſſez tôt, donnèrent occaſion aux Tribuns du peuple d'accuſer les Patriciens du retardement de ce ſecours. Les Volſques profitant de la malheureuſe circonſtance où Rome ſe trouvoit alors, lui déclarèrent la guerre, & la république ſe trouva réduite à la dernière extrèmité. Mais, Meſdames, avant de vous raconter ce qui arriva alors, je dois vous faire conoitre *Coriolan* qui va jouer un grand rôle dans notre hiſtoire.

Marcius qui fut depuis nomme *Coriolan*

lan, étoit fils de *Véturie*. Cette Dame étant reſtée veuve peu de tems après ſon mariage, prit la réſolution de ſe conſacrer toute entière à l'éducation de ſon fils: heureuſe, ſi ſes talens pour cet important emploi euſſent répondu à ſa bonne volonté . . . Ah! ma Bonne, je m'oublie: tout le monde a regardé juſqu'ici *Véturie* comme une Dame parfaite; moi-même, j'ai beaucoup de reſpect pour elle. Cependant, j'ai la hardieſſe de l'accuſer d'avoir manqué de talens néceſſaires pour bien éléver ſon fils. Je l'ai dit parceque je le ſens; mais je ſens encore mieux qu'il ne me ſeroit pas poſſible de juſtifier mon ſentiment.

Miſs CHAMPETRE.

Effectivement, Madame, il ſeroit difficile de me perſuader que *Véturie* ait manqué de talens néceſſaires pour l'éducation de ſon fils. Ne lui inſpira-t-elle pas une valeur qui a immortaliſé ſon nom? *Marcius*, n'avoit-il pas l'ame la plus noble & la plus déſintéresſée? Vit-on jamais un jeune homme pouſſer plus loin la haïne du vice & l'amour de la vertu?

Madem.

Madem. BONNE.

Vous me regardez, Lady *Senſée* ; vous ſemblez me demander du ſecours contre une adverſaire auſſi redoutable : je vai tacher de parer les coups qu'elle nous porte. Je dis nous, Miſs *Champêtre*, car je ſuis de l'avis de Lady *Senſée*.

L'éducation, Meſdames, renferme deux points très-importans : la culture des bonnes diſpoſitions des enfans ; la deſtruction de leurs défauts. Remarquez, s'il vous plait, que ce dernier point eſt le plus difficile. Il eſt aiſé de faire pratiquer aux jeunes gens les vertus pour leſquelles ils ont du penchant ; mais qu'il eſt difficile de les arracher à leur paſſion dominante ! Il faut pour cela s'attacher à la bien connoitre, enſuite répéter cent fois par jour & de cent manières différentes, les inconvéniens de cette paſſion, & faire enſorte que ces inconveniens leur cauſent toujours quelque chagrin. Il faut une vigilance perpétuelle pour découvrir tous les artifices que les enfans employent pour la ſatisfaire, & une fermeté à toute épreuve pour la combattre ſans ceſſe. Je vais vous rendre ceci ſenſible par un exemple, en ſuppoſant que j'aye un enfant du caractère de *Marcius*.

Son

Son cœur étoit droit; mais son esprit étoit inflexible. Il aimoit sincèrement la justice, & n'eut pas voulu s'en écarter par aucune considération. Cette disposition est, sans doute, une vertu; cependant, si elle n'est pas accompagnée d'un discernement bien juste, elle peut produire les plus grands maux. Un homme d'un pareil caractère se fait des idées de justice souvent très-fausses, & soutient avec une opiniatreté insupportable tout ce qu'il regarde comme tel: il croiroit devenir criminel en pliant, en cédant quelque chose aux autres. La flatterie lui paroit une bassesse; donc il devient dur, & pousse la sincerité jusqu'à l'imprudence. Il sait que nous ne devons pas nous proposer l'estime des hommes pour l'unique fin de nos actions, qu'il faut s'exposer à en être blamé en bien d'occasions pour mériter de n'être pas blamable: donc il s'éléve au dessus de l'opinion des hommes, traite de bassesse les ménagemens dont on use à leur égard, brave leur censure. Que ferois-je avec un *Marcius* s'il tomboit sous ma main?

Je le mettrois en société avec des enfans de son age, & je le forcerois à leur céder à propos & hors de propos.

Lady

Lady SENSÉE.

Comment, ma Bonne ! vous voudriez obliger un enfant à céder lors même que ceux avec lesquels il disputeroit, auroient tort ? & que deviendroit sa raison ? Vous parviendriez selon moi à en faire un automate. Qu'il cède quand il a tort, à la bonne heure ; mais n'exigez rien de plus : la raison s'y oppose.

Madem. BONNE.

Vous confondez ce que j'ai l'honneur de vous dire, Madame. S'efforcer de persuader à un enfant qu'il a tort quand il a raison, c'est vouloir éteindre ses lumières naturelles, & comme vous l'avez fort bien remarqué, en faire un automate ; mais convaincre un enfant de son penchant à l'opiniatreté, lui faire sentir que ce défaut troublera tout le bonheur de sa vie, & qu'en conséquence, le plus grand bien qui puisse lui arriver, est de plier son caractère altier : c'est ce que j'exige, & ce que je conseillerai toujours à un enfant. Je lui dirai : cédez lorsque vous avez tort, parceque cela est juste ; cédez lorsque vous avez raison, parceque cela seul est capable de corriger votre opiniatreté, parcequ'il pourra arriver mille fois que

vous croirez avoir raiſon, & que cependant vous aurez tort. Pour perſuader à cet enfant la vérité de ce que je lui dirai, je lui tendrois ſouvent des piéges en lui propoſant des choſes qui auroient une raiſon apparente, & qui cependant ſeroient mauvaiſes ou ridicules en les examinant à fond, & après qu'il auroit été la dupe de ſes lumières, j'en prendrois droit de lui faire comprendre combien peu il doit s'y fier. Enfin, pour dernière reſſource, ſi je ne pouvois parvenir à l'engager de bonne grace à détruire ſon opiniatreté, je la detruirois malgré lui en le contrediſant en tout, en le forçant de céder à tout le monde.

Lady SOPHIE.

J'en demande bien pardon à ma Bonne: mais je penſe que cette dernière méthode ne ſeroit bonne qu'à le jetter dans le déſeſpoir, & à le rendre bien méchant: du moins ſais-je bien que cela auroit produit cet effet ſur moi.

Madem. BONNE.

Dites-moi, ma chère, ſi vous aviez un enfant qui montrat une inclination décidée pour le vol, qui prit tout ce qui ſe pourroit trouver ſous ſa main chez vous

vous & hors de chez vous ; ſi vous aviez inutilement employé la douceur, la raiſon & les motifs de religion pour le corriger ; n'en viendriez-vous pas aux moyens violens, & négligeriez-vous de fouëtter votre enfant jusqu'au ſang à chaque vol qu'il feroit ?

Lady SOPHIE.

Non, aſſurément ! ma Bonne ; la rigueur eſt néceſſaire en pareil cas pour déraciner par la crainte une habitude honteuſe, & empêcher un malheureux enfant de déshonorer une famille.

Madem. BONNE.

C'eſt-à-dire, que vous feriez par la crainte du deshonneur, ce que vous ne voudriez pas faire par la crainte de voir damné votre enfant. Croyez-moi, Mesdames, un enfant ſur lequel la raiſon eſt impuiſſante, a beſoin d'être forcé : l'habitude a un grand pouvoir ſur nous, & quand une fois elle eſt formée, la raiſon ſe prête volontiers à une choſe qui ne lui coûte guère. La raiſon au contraire eſt ſouvent impuiſſante contre un défaut enraciné par des actes réïterés. Je vous aſſure que je connois actuellement une Dame qui ſe fait aimer de tout

le monde par sa douceur. Elle m'a avoué qu'elle étoit née très-violente ; mais la providence l'avoit fait naître d'une mère bizarre, capricieuse, emportée, qui la querelloit à propos de tout, & qui s'en prenoit à elle lorsqu'il faisoit de la pluye, & qu'elle souhaitoit du beau tems. Elle a vécu avec cette agréable mère jusqu'à l'âge de trente ans, & ses passions en ont été tellement mattées qu'elle ne les sent plus, & n'a nulle difficulté à se prêter aux volontés des autres. J'avoue qu'il est bien triste d'être forcé à employer la rigueur avec les enfans ; mais les caractères qui en ont besoin, sont bien rares, & je n'en ai jamais trouvé qu'une dans ma vie sur laquelle la raison n'ait pas été suffisante. Je suis persuadée que *Coriolan* n'eut pas eu besoin de rigueur pour être corrigé. Il avoit trop d'esprit pour ne pas sentir tous les maux dans lesquels la violence de son caractère pouvoit l'entrainer : il ne le corrigea pas. Lady *Sensée* peut donc penser que *Véturie*, mère de ce grand homme, négligea de le plier de bonne heure, & que par conséquent, elle ne savoit pas que la bonne éducation consiste à détruire dès l'enfance les dé-

défauts dominans. Continuez l'hiſtoire de *Coriolan*, ma chère.

Lady SENSÉE.

Les Romains aſſiégeant la ville de Corіole, les Volſques à qui cette ville appartenoit, demandèrent du ſecours à un peuple voiſin. A l'approche de ce ſecours, le Conſul qui avoit la direction du ſiége, prit une partie des troupes pour aller au devant de l'ennemi, & laiſſa le reſte devant la ville. Les habitans fiers du petit nombre des ennemis qui leur reſtoit & du ſecours qui approchoit, ouvrent leurs portes, ſe jettent ſur les Romains, & les mettent en déroute. Le jeune *Marcius* reſte ſeul intrepide au milieu de ce danger; il fait tête à l'ennemi, rappelle les fuyards, les rallie autour de lui, fait paſſer ſon courage jusques dans leurs cœurs, & ayant repouſſé les ennemis, les Romains entrent pêle & mêle dans la ville avec les aſſiégés, & s'en rendent les maîtres. *Marcius* victorieux ne ſe repoſa point ſur ſes lauriers: après avoir pourvu à la ſureté de ſa conquête, il marcha au ſecours du Conſul *Poſthumius*, & lui procura la victoire au péril de ſa vie.

Marcius sembloit avoir obscurci la gloire de son Général.....

Madem. BONNE.

Que vous en semble, Lady *Violente*? Restoit-il quelque moyen à *Posthumius* d'avoir part à l'honneur de cette journée?

Lady VIOLENTE.

Ah, ma Bonne! vous allez devenir aisée à tromper; vous perdez la mémoire: je ne veux pourtant pas abuser de votre perte pour vous rien voler. Vous m'avez dit en me racontant ce trait quand j'étois fort jeune, que *Posthumius* en dépit de la fortune, s'immortalisa dans cette journée.

Miss BELOTTE.

Comment cela se peut-il faire? C'est *Marcius* qui fit tout.

Lady VIOLENTE.

Marcius se rendit maître de la ville de Coriole, & vainquit les alliés Volsques. *Posthumius* se rendit maître de lui-même, & vainquit sa jalousie en rendant publiquement justice à la valeur de *Marcius*, & en cherchant à relever

son

son mérite. Il le prit par la main, le montra à toute l'armée, & après lui avoir donné toutes les louanges que méritoit sa valeur, lui offrit un cheval de bataille orné comme celui d'un Général, la dixième partie du butin, & dix prisonniers à son choix.

Madem. BONNE.

Vous n'avez pas voulû me tromper, ma chère; il est juste aussi que je n'abuse pas de votre erreur. J'avoue que ma memoire est bien diminuée; mais il m'en restoit assés pour me souvenir que je vous avois faite cette leçon autrefois. Je voulois voir si vous ne l'aviez pas oubliée; peut-être aussi voulois-je tâter votre amour propre, & savoir si vous auriez la bonne foi de *Posthumius* qui rendit à *Marcius* ce qu'il crut lui devoir. Oui, Mesdames, à mes yeux & à ceux de tous ceux qui ont étudié le cœur humain, l'action du Consul l'emporte de beaucoup sur celle de *Marcius*. Il est plus aisé de gagner une bataille que de se vaincre soi-même; & la bonne grace avec laquelle *Posthumius* rendit justice à son inférieur, indique l'âme la plus noble & la plus gégéreuse, une âme au dessus des louan-

ges & de toutes les petiteſſes que la vanité n'inſpire que trop ſouvent à ceux qui ſont en place. Lady *Spirituelle*, dites nous, comment ſe comporta *Marcius* après la victoire.

Lady SPIRITUELLE.

Je crois qu'il agit avec une prudence & un déſintéreſſement qui lui fit autant d'honneur que ſon courage. Il y auroit eû de la groſſiéreté & de l'orgueil à refuſer tous les préſens de ſon Général; ainſi il accepta le cheval de bataille & un des priſonniers qui avoit été ſon hôte & ſon ami. Il refuſa modeſtement le reſte de la récompenſe, & charma tellement les ſoldats par cette généroſité, qu'ils voulurent immortaliſer ſa gloire en le nommant *Coriolan*, nom qu'il a toujours porté depuis.

Lady SOPHIE.

Eſt-ce que *Coriolan* auroit mal fait de refuſer tous les préſens de ſon Général? On dit qu'il montra de la généroſité en réfuſant une partie: la généroſité eſt une vertu; peut-on trop pratiquer la vertu? & ne vaudroit-il pas mieux la pratiquer abſolument qu'en partie?

Ma-

Madem. BONNE.

Voilà juſtement ce que je diſois il n'y a qu'un moment. Il eſt aiſé de faire appercevoir aux jeunes perſonnes combien elles doivent ſe défier de leurs lumières, & combien il leur eſt aiſé de ſe tromper. La vertu conſiſte dans un juſte milieu qu'on ne peut abandonner ſans en faire trop ou trop peu. Lady *Sophie* fait un raiſonnement ſpécieux, & dit: ſi la généroſité eſt une vertu, il faut la pratiquer auſſi pleinement qu'il eſt poſſible de le faire; & ce qu'elle dit de la généroſité, on peut l'appliquer à toutes les autres vertus. Mais il faut faire une reflexion; c'eſt que les vertus ont leurs bornes au-delà deſquelles elles ne ſont plus vertus parcequ'elles changent de nature auſſi-tôt qu'elles ont paſſé ce point. Expliquons ceci par des exemples.

La généroſité, dites-vous, eſt une vertu; donc on ne peut être trop généreux. Eh bien! Lady *Louiſe*, vous êtes actuellement votre maîtreſſe: hatez-vous de nous faire à toutes des préſens; faites en à toutes vos amies. Quand vous aurez dépenſé tout votre argent à cela, donnez-nous vos bijoux, vos ha-

bits; tourmentez votre mari pour en arracher chaque jour de nouvelles sommes, afin d'être de jour en jour plus généreuse. Si votre Roi, votre père, une Princesse vouloit vous faire un présent, gardez-vous de le recevoir, car il est plus généreux de donner que de prendre. Etes-vous disposée, Madame, à suivre mes conseils?

Lady LOUISE.

Non, assurément! ma Bonne: si je donnois au delà de mes forces, je serois prodigue; je si refusois d'une personne supérieure, je serois impertinente, & je lui manquerois de respect.

Madem. BONNE.

Concevez-vous, Lady *Sophie*, que la générosité a des bornes, & qu'on ne peut les passer sans devenir prodigue; que le désintéressement poussé jusqu'à l'excès, devient orgueil; que refuser d'une personne supérieure, c'est lui dire qu'on se croit au-dessus de ses dons? Donner est un acte ou de supériorité, ou d'amitié, ou de compassion. Le supérieur qui fait un présent à son inférieur, lui donne une preuve de son estime qu'il seroit insolent de refuser. J'avoue

voue qu'on eſt humilié de recevoir; mais cette humiliation qui nait de l'amour propre plûtôt que de la grandeur d'âme, eſt un hommage que l'on rend aux grands, & on ne peut le leur refuſer ſans les bleſſer. *Coriolan* n'eût garde de vouloir s'égaler à ſon Général en réfuſant tous ſes bienfaits; il lui montra ſon reſpect en acceptant la plus petite partie de ce qu'il lui offroit, & mit enſuite en pratique le déſintéreſſement, en refuſant le reſte comme trop au-deſſus de ce qu'il avoit fait. Miſs *Belotte*, ne-ſe ſouvient-elle pas d'un trait d'hiſtoire propre à nous faire comprendre qu'un orgueilleux ne veut rien recevoir de perſonne?

Miſs BELOTTE.

Ne ſeroit-ce point l'hiſtoire de *Diogènes*? Je vais la raconter à ces Dames.

Diogènes étoit un vilain, craſſeux philoſophe, qui vouloit à quelque prix que ce fût l'emporter ſur tous les hommes. Ne pouvant y parvenir par ſes vertus, il entreprit de ſe diſtinguer en parlant & en agiſſant d'une manière particulière. Sa maiſon étoit un tonneau, car il diſoit que la vie de l'homme étoit trop courte pour ſe donner la peine d'édifier une autre démeure. *Alexandre*

voulût voir cet animal extraordinaire, & il fût le trouver accompagné de toute sa cour. *Diogènes* étoit assis contre terre, & se chauffoit au soleil; car vous sentez bien, Mesdames, que dans son tonneau il n'avoit ni chaise ni chéminée. Vous croyez peut être que cet original se léva pour saluer *Alexandre;* point du tout: il ne daigna pas même le regarder. *Alexandre* après l'avoir considéré quelque tems, lui dit: *Diogènes*, demandez-moi une grace, & je vous l'accorderai. Otez-vous de devant mon soleil! lui répondit cet impertinent. Vous ne pouvez me le donner; ne m'en privez pas. *Alexandre* qui se connoissoit en orgueil, dit à ses courtisans, si je n'étois pas *Alexandre*, je voudrois être *Diogènes*.

Miss CHAMPETRE.

Il faut que je vous fasse un aveu, ma Bonne. J'ai toujours admiré cette réponse de *Diogènes;* il me sembloit qu'elle étoit d'une grande âme.

Madem. BONNE.

Nouvelle occasion de vous prouver combien aisément on peut apprendre aux jeunes personnes à se défier de leurs lu-

mières en leur en montrant la fausseté. *Alexandre* n'étoit point bienfaisant en offrant une grace à *Diogènes*, & celui-ci ne fût pas désintéressé en la refusant. Le Roi de Macédoine piqué au vif de l'impudence du prétendu philosophe, n'avoit qu'un moyen honnête de lui faire sentir la supériorité qu'il avoit sur lui. Il s'en servit en rappellant à *Diogènes* qu'il étoit en état de lui donner quelque chose qui lui manquoit; mais l'orgueil d'*Alexandre* étoit trop foible pour lutter contre celui de *Diogènes* qui vouloit lui dire par sa réponse: tu ès bien présomptueux de croire pouvoir m'abaisser à reconnoître que j'aye besoin de toi. Ce prétendu désintéressement n'étoit donc qu'un orgueil insupportable. *Socrate* lui eut dit: Ah! Seigneur, quel mal vous ai-je fait pour vouloir faire souvenir à ma cupidité qu'elle est en droit de former des désirs? ou si l'offre d'*Alexandre* fût venu dans un certain tems, il lui auroit demandé un manteau, & n'auroit pas rougi de l'accepter. Ma chère Miss *Belotte*, ce n'étoit pas là le trait d'histoire que je vous demandois: je pensois à *Fabricius*; mais celui que vous nous avez rapporté, est venu fort à propos, & l'autre viendra en son lieu.

Lady *Senſée*, continuez l'hiſtoire de *Coriolan*.

Lady SENSÉE.

Vous vous ſouvenez, Meſdames, que la retraite du peuple ſur le mont ſacré avoit occaſionné une grande famine; que le Sénat n'avoit rien épargné pour diminuer la diſette en faiſant venir des bleds, & que cependant les Tribuns furent aſſez injuſtes pour accuſer les riches & les Patriciens, non ſeulement de ce retardement, mais encore de cacher les bleds pour faire périr le peuple. Dans cette extrêmité, le Sénat propoſa de mener une armée contre les ennemis, parceque les ſoldats vivroient de pillage, & déchargeroient d'autant la ville. Les Tribuns dégoûtèrent encore le peuple de cette expédition; & comme on ne voulût pas uſer d'autorité, il n'y eût qu'un petit nombre d'hommes qui prirent les armes. *Coriolan* s'étant mis à leur tête, ils trouvèrent des vivres en abondance, & revinrent chargés de butin, ce qui mortifia beaucoup ceux qui avoient crû les Tribuns. L'abondance que *Coriolan* avoit procuré à ceux qui l'avoient ſuivi, fut un crime que les Tribuns ne lui pardonnèrent pas, & ils trou-

vè-

vèrent bientôt l'occaſion de s'en venger.

La naiſſance de *Coriolan*, ſes vertus, les ſervices qu'il avoit rendus à la république, ſembloient lui donner un droit inconteſtable au Conſulat, & effectivement, le peuple diſoit hautement qu'on ne pouvoit le lui refuſer ſans injuſtice. Il ſe mit donc au nombre des candidats, & ſe préſenta à l'aſſemblée accompagné d'une foule de Patriciens & de Cliens diſpoſés à lui donner leur voix. Les Tribuns firent remarquer ce cortége au peuple; & par leurs diſcours captieux, ils réuſſirent à faire changer les diſpoſitions de la multitude: l'envie prit la place de l'eſtime, & ce fût elle qui exclût du Conſulat un homme qui n'avoit d'autre défaut que d'en être digne. Ici, Meſdames, la vertu de *Coriolan* commença à ſe démentir: au lieu d'être ſupérieur à cette injuſtice, il en prit droit de vouer une haine éternelle au Tribunat, & de l'attaquer juſqu'à ce qu'il l'eût aboli.

Lady LUCIE.

Vous en parlez bien à votre aiſe, ma chère Lady *Senſée*; je dois être neutre dans cette diſpute: je vous jure pourtant, que ſi je tenois les Tribuns du peuple,

ple, je leur donnerois de bon cœur vingt soufflets. J'en demande pardon à Miss *Champêtre*; mais je cherche par-tout cette liberté qu'elle nous avoit promis de nous faire voir chez les Romains, & je ne trouve par-tout qu'un affreux esclavage. Ces Tribuns, ou plûtôt ces demons, ne se soucioient non plus du bien de la république que je ne m'embarrasse de la prospérité du grand Mogol; ils vouloient abaisser les Patriciens pour s'éléver sur leur ruine: voilà tout, & je décide que s'il y avoit une liberté à Rome, c'étoit celle de s'éléver contre les loix, le bon sens & la justice.

Madem. BONNE.

Tranquillisez-vous, ma chère, & réservez votre indignation pour ce qui va suivre. Ces attentats des Tribuns ne sont que leurs essais; vous en verrez bien d'autres.

Miss CHAMPETRE.

Il ne faut pas que la sotte vanité de me dédire, me retienne. Je vous assûre, Lady *Lucie*, que vous pourriez souffletter les Tribuns en ma présence sans que je les défendisse; je connois à présent tout l'odieux de leur conduite.

Ma-

Madem. BONNE.

Il faut, ma chère, que nos erreurs passées servent à nous empêcher d'être par la suite les victimes du préjugé. Dites-moi, si vous le pouvez ce qui vous avoit empêchée de voir jusqu'à présent ce que vous appercevez aujourd'hui.

Miss CHAMPETRE.

Je ne sais, si je pourrai bien rendre ce que je sens; je ferai pourtant tout ce qui dépendra de moi pour l'expliquer. Je m'apperçois depuis quelque tems que j'ai la mauvaise coûtume de ne pas regarder un objet de tous les côtés, avant d'en porter un jugement: je l'envisage par un coin, pour ainsi dire. Je vais rendre ceci sensible par une comparaison.

Voici une tapisserie dans cette chambre, & cette tapisserie est couverte de plusieurs tableaux. Au-dessous de ce grand tableau qui est dans le milieu, je vois une jambe entiére & le bout d'un bras: je dis, l'ouvrier qui a fait cette tapisserie, est un âne. A-t-on jamais peint une jambe & un bras qui ne tiennent pas à un corps? cela est ridicule.

Miss.

Miss FRANCISQUE.

Madame, j'ai vû la tapisserie avant que les tableaux fussent placés, & je vous assûre qu'il y a sous ce grand tableau un corps à qui cette jambe & ce bras appartiennent; c'est parceque vous ne voyez pas la tapisserie toute entière, que vous trouvez l'ouvrier ridicule.

Miss CHAMPETRE.

Je vous remercie, ma chère miss *Francisque*; je vois bien que j'avois tort de juger d'une tapisserie que je ne voyois pas toute entiére. Eh bien! ma Bonne, ce que j'ai supposé par rapport à cette tapisserie, m'arrive tous les jours. J'ai été frappée en lisant l'histoire Romaine de la cruauté des riches Patriciens à l'égard des pauvres Plébéïens. Cette cruauté a fixé mes vûës, & a fait naître chez moi de l'horreur pour les grands, de la pitié pour le peuple. Tout ce que j'ai lû par la suite, je l'ai rapporté à ces deux sentimens. Je n'ai point examiné si ce que demandoient ou faisoient les Patriciens, étoit juste ou injuste, mais seulement si le refus de ces choses humilioit des hommes durs & cruels que je voulois voir punis: il ne m'est pas

pas même venu dans l'esprit que ces Plébéïens, mes favoris, pûssent jamais abuser de leur autorité; je n'ai point refléchi que les abus de l'autorité lorsqu'elle est entre les mains du peuple, doivent être plus dangéreux que ceux de l'autorité entre les mains des riches, à qui communement la naissance & l'éducation donnent des lumières qui manquent aux autres.

Madem. BONNE.

Ce défaut que vous avez fort bien défini, Madame, est beaucoup plus commun que vous ne le pensez, sur-tout dans votre païs. La prévention, ou si vous voulez le préjugé, est le péché originel des Anglois. Tout ce qu'ils ont de lumières, de talens & de vertus, sont gâtés par cet endroit. J'ai vû des personnes de mérite déraisonner jusqu'à me faire suër à grosses gouttes sans pouvoir espérer de leur ouvrir les yeux sur les extravagances qu'elles soûtenoient. Elles ne voyoient les choses dont il étoit question que par un coin, & les jugeoient en conséquence, sans qu'il fut possible de détourner leur attention du point où elle s'étoit fixée. Pour éviter ce défaut, Mesdames, soyons lentes

tes

tes à juger, & encore plus à examiner, afin de pouvoir porter dès jugemens sûrs. Adieu, Mesdames! je serai deux sémaines sans vous voir: c'est me priver d'un des plus sensibles plaisirs de ma vie; mais il faut préférer ses devoirs à ses plaisirs.

XLV. DIALOGUE.

CONVERSATION PARTICULIÈRE.

Madem. BONNE. *Lady* SPIRITUELLE. *Miss* MOLLY.

Madem. BONNE.

Point d'abatement, ma chère Miss *Molly!* Les regrets que le St. Esprit nous inspire de nos fautes, sont amers; mais ils sont paisibles: le trouble est toujours l'enfant de l'orgueil. Vous me voyez toute joyeuse. Je viens de recevoir une lettre du père de notre pauvre Hollandoise: cet honnête homme est dans la situation du père de l'enfant prodigue; il pardonne à sa fille, & lui rend dans son cœur une place qu'es-

qu'elle n'avoit que trop mérité de perdre. Il me conjure de continuer à la consoler; jusqu'à ce qu'il vienne lui-même la reprendre, & consulter avec moi sur les moyens les plus convénables de continuer à cacher ses égaremens.

Lady SPIRITUELLE.

Je vous avoue, ma Bonne, que j'ai le plus violent désir de connoître cette fille. Elle a été bien criminelle à la vérité; mais son repentir & son courage me pénétrent de respect pour elle.

Madem. BONNE.

Je suis bien aise, ma chère, de vous voir éloignée de ce zéle pharisaïque qui confond le pécheur avec le péché. Mais la charité doit s'accorder avec la prudence; il ne vous convient pas de connoître une personne, dont les mœurs ont été déréglées: d'ailleurs, à quel títre paroîtroit-elle devant vous? N'y auroit-il pas de la cruauté à l'exposer à votre curiosité? Croyez-vous qu'elle ne démêleroit pas dans vos regards attentifs, jusqu'à quel point vous êtes instruite de ses malheurs? Ménageons cette infortunée, & gardons-nous d'augmenter ses peines en l'exposant à

rou-

France & même un couvent, où elle avoit été élévée, par une inspiration du St. Esprit, qui lui avoit fait connoître la fausseté de la religion de ses pères. Elle avoit fait abjuration en arrivant en Hollande, & depuis trois mois qu'elle y étoit, son hôte, & le ministre qui l'avoit instruite, assuroient qu'elle étoit de bonnes mœurs. C'étoit plus qu'il n'en falloit pour les parens d'*Henriette*. Mademoiselle *Benoit* (c'étoit le nom de cette gouvernante,) fut reçue avec confiance. On lui recommanda d'élèver son élève en fille de qualité, & sur-tout de ne la point contraindre. L'amitié d'*Henriette*, si elle pouvoit l'acquerir, feroit l'assurance d'une bonne pension pour le reste de sa vie.

Mademoiselle *Benoit* souscrivit aveuglement à cette dernière condition. En cherchant une place, elle s'étoit proposée de s'assurer du pain: les progrès de son élève dans la morale n'avoient pas été comptés parmi les choses dont on devoit lui tenir compte; aussi n'en fut-il jamais question. *Henriette* étoit naturellement bonne: elle joignoit à beaucoup d'esprit une grande vivacité & un cœur extrêmement tendre. Il ne faut donc pas s'étonner si elle s'attacha prodi-

digieusement à une femme, dont l'unique application étoit d'étudier ses goûts pour la satisfaire. La gouvernante aimoit beaucoup les romans. *Henriette* ne tarda pas à les dévorer. Les conversations rouloient ordinairement sur ce que l'on avoit lu; tout conspiroit donc à nourrir chez cette fille infortunée, le désir d'aimer & d'être aimée: elle attendoit avec impatience le moment heureux où elle devoit rencontrer le mortel destiné à lui plaire. Les spectacles, les promenades, les bals, les assemblées sont les lieux où se nouent ordinairement les intrigues; & comme Mademoiselle *Benoit*, quoiqu'elle eut passé trente ans, se croyoit encore en état d'inspirer de l'amour, elle y conduisoit son élève le plus souvent qu'il lui étoit possible. Vous remarquerez, s'il vous plaît, Mesdames, que cette gouvernante étoit sage, selon l'idée qu'on attache dans le monde à ce terme: elle eut été au désespoir de voir faire à *Henriette* quelque chose de contraire à la vertu, ou pour parler plus juste, à ce qu'elle croyoit la vertu; malheureusement, ses idées à cet égard étoient fausses. Elle croyoit qu'on pouvoit sans blesser son devoir, s'occuper

de

de ses charmes, ne rien oublier pour les relever par la parure, chercher à plaire, aimer même pourvu qu'on s'en tînt aux seuls sentimens du cœur, à un amour platonique. Une telle personne est mille fois plus pernicieuse auprès d'une jeune fille qu'une femme déréglée, dont les maximes revolteroient un cœur innocent.

Cependant, les parens d'*Henriette* regardoient leur gouvernante comme la huitième merveille du monde: elle n'ouvroit la bouche en leur présence que pour faire l'éloge de leur fille: c'étoit une personne toute parfaite, chez laquelle la nature avoit fait tout ce qu'on pouvoit attendre de l'éducation. Cette conduite la leur faisoit regarder comme une femme qui avoit le discernement exquis, & leur confiance en elle étoit sans bornes.

Cependant, le moment fatal approchoit où *Henriette* alloit apprendre qu'une vertu de tempérament, & qui n'est pas fondée sur la religion, est un verre fragile; elle alloit être convaincue que celles qui n'ont pas soin de mettre une garde sûre à leur cœur, ne peuvent compter sur leur sagesse. Elle avoit été priée d'un bal, où sa Mère qui ne pou-

voit veiller, l'envoya avec Mademoiselle *Benoit*. *Henriette* y vit le faux Baron & se crut frappée à sa vuë de ce trait inévitable lancé par la sympathie. Le Baron qui étoit instruit de ses grands biens, de son caractère & de celui de sa gouvernante, joua l'éblouissement à sa prémière vuë. Il repéta mot à mot les scènes dont les Romans modernes offrent des modèles, pendant qu'un homme de son espèce & qui lui étoit dévoué, s'efforçoit de persuader à la *Benoit* la passion la plus vive. La nuit parut courte à nos deux pauvres dupes: elles se retirèrent toute occupées de leur avanture; & comme elles avoient comme par hazard appris aux deux étrangers le lieu où elles se promenoient tous les jours, elles ne doutèrent pas de les y trouver le lendemain. Elles ne furent pas trompées dans leur attente: on se promena, & la *Benoit* qui ne vouloit rien perdre des discours tendres de son nouvel amant, permit à son élève de marcher quelques pas devant elle avec le Baron. Les rendez-vous furent multipliés; enfin, dans le dernier le Baron joua le rôle d'amant timide, n'osa parler que des yeux, & laissa échapper parmi les regards de tendresse, des soupirs

pirs qui paroissoient plus les enfans du chagrin que de l'amour. *Henriette* fut mille fois tentée de lui demander le sujet de sa tristesse; mais la crainte d'une déclaration trop prompte, pour être dans la règle du bon Roman, la retint.

Cependant, l'ami du Baron qui se faisoit appeller Comte, n'avoit pas été si circonspect avec la *Benoit*. Il lui avoit avoué qu'il l'adoroit, qu'il étoit resolu de mettre à ses piés une fortune considérable; mais qu'il se voyoit forcé de différer à un autre tems l'accomplissement d'un dessein qui pouvoit seul le rendre heureux: l'amitié, lui dit-il avec un désespoir feint, me force à m'arracher à l'amour. Un pareil discours ne pouvoit qu'alarmer la *Benoit* & exciter sa curiosité: elle pressa le Comte de lui ouvrir son cœur, & ce fourbe feignant de ne pouvoir lui rien refuser, lui fit cette fausse confidence.

Le Baron & moi, lui dit-il, sommes liés dès l'enfance de l'amitié la plus étroite, & je sens que la mort seule peut en rompre les nœuds. Sorti du sang le plus illustre, la fortune de mon ami ne répond point à sa naissance, & ses parens dès sa jeunesse lui ont ménagé une ressource, en le faisant entrer dans l'or-

dre Teutonique. La raison seule a fait souscrire mon ami aux engagemens que sa famille a pris pour lui; il se proposoit de repasser incessamment en Allemagne pour s'engager irrévocablement: la vuë de la belle *Henriette* a renversé toutes ses résolutions. Vainement lui ai-je remontré l'inutilité de sa passion. Les parens de celle qu'il adore, ne consentiront jamais à l'unir à un homme sans fortune; il ne peut donc qu'être malheureux s'il s'abandonne au penchant de son cœur. Il ne me reste qu'une ressource pour lui, c'est de l'arracher de ses yeux, de le forcer à me suivre en Allemagne, & de ne l'abandonner qu'au moment où des vœux le forceront à renoncer à toute espérance. Vous voyez, Mademoiselle, ajouta le faux Comte, que l'honneur ne me permet pas d'abandonner mon ami dans une occasion si dangereuse. Il faut que je vous quitte, & ce qui met le comble à mon désespoir, c'est que je ne puis me promettre de vous revoir avant six mois qui me paroîtront six siècles; mais si vous daignez partager mon amour, je jure de revenir aussi-tôt que mon ami se sera fixé, & de vous faire dans ma patrie un sort digne de vous.

La

La *Benoit* frémit en apprenant la résolution du Comte. Mille accidens pouvoient déranger un établiſſement dont elle étoit éblouie. Quelque bonne opinion qu'elle eut de ſes charmes, elle craignoit tout d'une ſi longue abſence: un nouvel objet, un retour ſur ce qu'il devoit à la nobleſſe de ſon ſang, pouvoient lui faire perdre le Comte. Elle reſta quelque tems réveuſe, puis reprenant la parole, elle dit à ſon amant: j'avoue que les parens d'*Henriette* ont l'ame intéreſſée; cependant, la haute naiſſance du Baron pourroit les éblouir. J'ai quelque pouvoir ſur leur eſprit, & ſi vous conſentez. . . .

Ah! gardez-vous de leur laiſſer pénétrer nos ſentimens, dit le Comte en l'interrompant; quand même la différence des réligions ne feroit pas un obſtacle invincible à leur conſentement, je ne pourrois me flatter d'obtenir l'aveu du père du Baron: fier de ſa nobleſſe, tout l'or du Pérou ne pourroit l'engager à une méſaliance. Je vous le répéte, la fuite eſt le ſeul remède que je doive tenter pour ſauver mon ami. Je vais employer tout le pouvoir que j'ai ſur ſon eſprit pour l'engager à partir dans deux jours; & ſi vous voulez vous

trouver demain à l'opéra, je vous y dirai un adieu qui fera bien cruel pour moi, mais qu'il ne m'eſt pas poſſible de retarder plus longtems.

La *Benoit* auroit peut-être dès cet inſtant propoſé le honteux projet d'un enlévement ; mais quelques perſonnes de ſa connoiſſance ayant paru à la promenade, elle fut forcée de quitter les deux avanturiers qui ne doutèrent plus du ſuccès de leurs artifices.

A peine *Henriette* & ſa gouvernante ſe dirent-elles un mot pendant le chemin. Si la *Benoit* étoit occupée de la crainte de perdre ſon amant, *Henriette* ne l'étoit pas moins de la triſteſſe qu'elle avoit cru démêler ſur le viſage du Baron. La *Benoit* en lui répétant la converſation qu'elle avoit eue avec le Comte, la pénétra de douleur, & lui expliqua la cauſe de la triſteſſe de ſon amant. Elle paſſa les prémiers momens à accuſer la fortune qui lui avoit refuſé un ſang avec lequel le Baron put s'allier ſans honte; enſuite, elle ſe diſoit à elle-même que ſon amant l'aimeroit bien peu, s'il cédoit aux inſtances de ſon ami. Quelques momens après, elle ſe rappelloit l'extrémité où il ſeroit réduit, ſi l'amour l'emportoit ſur la rai-

raiſon. La *Benoit* la laiſſa long-tems livrée à elle-même, & lorſqu'elle la vit épuiſée par les mouvemens contraires qui l'avoient agitée tour-à-tour, elle lui dit qu'elle ne voyoit qu'un remède à ſes maux, mais qu'il falloit du courage pour le mettre en pratique. *Henriette* l'ayant preſſée de parler, elle lui dit.

Il eſt certain, Mademoiſelle, que le Baron vous adore; le Comte m'a fait entendre qu'il cherchoit depuis trois mois l'occaſion de vous déclarer ſes ſentimens. Son amour auquel il eſt déterminé à ſacrifier ſa fortune, n'a point été ſoutenu par l'eſpoir. L'orgueil de ſes parens, l'avarice des vôtres ſont des obſtacles invincibles à ſon union avec vous, ſi vous êtes réſolue à ne vous donner que de leur conſentement; il faut donc vous réſoudre à le laiſſer partir & à l'oublier, ou à vous donner à lui ſans attendre un aveu, dont après tout vous pouvez vous paſſer l'un & l'autre.

Quelque paſſionnée que fut *Henriette*, elle frémit à cette propoſition; mais ſa foible vertu ne put la ſoutenir contre le danger de perdre ſon amant, & encouragée par ſon indigne gouvernante, elle la laiſſa maitreſſe de ſa conduite.

La *Benoit* annonça le soir au Comte que son élève étoit prête à faire tout ce qu'il croiroit le plus propre à sauver son ami; que cette jeune personne lui avoit avoué qu'elle aimoit passionnement le Baron, & qu'elle seroit malheureuse avec tout autre époux, fut-il un Prince. Je n'ai pas eu le courage, ajouta la *Benoit*, de la jetter dans le désespoir en combattant inutilement une passion insurmontable; & pourvu que votre ami lui donne sa foi en ma présence & en la vôtre, elle le suivra partout en qualité d'épouse. Pour vous, mon cher Comte, qui ne dépendez que de vous-même, je ne crois pas que vous remettiez à un autre tems ce que vous avez dessein de faire en ma faveur: nous pouvons nous unir ici, & suivre ensuite nos jeunes époux. Le faux Comte parut transporté de joye à cette proposition: il n'entretint la *Benoit* que de la vie heureuse qu'il se promettoit de passer avec elle, des agrémens qu'il se proposoit de lui procurer; mais après s'être livré sans mesure à ces transports, il parut tout à coup comme frappé d'une réflexion subite, & dit à la *Benoit*: Hélas! ma Reine, je n'ai d'abord été occupé que de la ravissante pensée d'être à vous; l'excès

cès de ma joye sembloit avoir anéantis tous les obstacles qui pouvoient retarder ma félicité. Momens heureux! faut-il que la cruelle raison vienne vous troubler?

Que signifie ce discous? reprit la *Benoit* toute troublée; au moment où ma tendresse pour vous écarte les obstacles qui paroissoient insurmontables, vous avez de nouvelles difficultés à m'opposer?

Ecoutez, ma chère; ma sincérité à votre égard va vous prouver la réalité de mon attachement. Je vous ai dit que j'étois riche, & que je pouvois vous faire un établissement avantageux, & certainement, je ne vous ai pas trompé: cependant, vous le pouvez être si vous concevez qu'un homme riche en Allemagne le soit en Hollande. En vivant dans mon païs, je puis y entretenir un équipage, un nombreux domestique avec mon revenu, qui suffiroit à peine pour me faire vivre ici en simple gentilhomme. Je ne vous cacherai pas même que mes voyages m'ont un peu dérangé, que je ferai forcé de passer deux ou trois ans sur mes terres pour me mettre en état de paroitre à la cour de mon Prince sur le

même pied où j'y étois autrefois. Vous concevez par cette confeſſion ſincère que je ſuis hors d'état de mettre mon ami en ſituation de profiter de vos bontés & de celles d'*Henriette*; car je ne puis vous diſſimuler que cette jeune perſonne ne ſeroit pas en ſureté ſur mes terres. La famille du Baron eſt puiſſante: on traiteroit d'illuſion ſon mariage avec *Henriette*, du moins ſe croiroit-on autoriſé à le faire caſſer, parceque mon ami n'a pas l'age fixé par les loix pour ſe marier ſans le conſentement de ſes parens. Il faudroit donc qu'il pût ſe ſoutenir juſqu'à cet âge avec honneur dans un païs étranger. J'employerois ce tems à faire revenir ſes parens de leur ridicule entêtement; je peindrois les vertus, la beauté, les grands biens d'*Henriette*: peut-être triompherois-je d'un vain phantôme; je ferois valoir ſur-tout l'indiſſolubilité du mariage de mon ami lorſqu'il l'auroit réhabilité dans un âge convenable; que s'il ne m'étoit pas poſſible de le reconcilier avec ſes parens, je pourrois me flatter d'apaiſer ceux d'*Henriette* qui voyant ce qu'ils appelleroient un mal ſans reméde, feroient forcés de s'y prêter. Mais encore une fois,

tous

tous ces projets tombent & s'évanouïssent, faute de pouvoir donner au Baron le moyen de subsister honnêtement en Angleterre, où il auroit dessein de conduire *Henriette*, si la fortune ennemie n'y mettoit un obstacle, qu'il n'est pas en notre pouvoir de détruire.

Pendant ce long discours, la *Benoit* s'extasioit sur la probité d'un amant si honnête homme: à la vérité, elle avoit compté sur une fortune brillante, & il falloit rabattre de ses idées à cet égard; mais cette fortune toute médiocre qu'elle eut paru en Hollande, étoit considérable en Allemagne: elle étoit préférable à la pension que sa fidélité pour les parens d'*Henriette* pouvoit lui assurer; & d'ailleurs, elle seroit unie pour jamais à un amant qu'elle aimoit & dont elle étoit adorée; à un amant qui s'étoit exposé à la perdre plutôt que de la tromper; à un homme enfin dont l'ame étoit si belle, qu'il ne pouvoit se résoudre à sacrifier le bonheur de son ami au sien propre. Elle entrevoyoit un moyen de faire disparoitre le seul obstacle qui pouvoit retarder son mariage: cependant, comme il dépendoit d'*Henriette*, elle demanda jusqu'au lendemain pour répondre au discours du Comte.

Quelque amoureuſe que fut la *Benoit*, elle n'avoit pas l'âme aſſez baſſe pour conſeiller un vol à *Henriette*; mais ſi cette jeune fille ſe déterminoit elle-même à prendre une partie du bien qui devoit lui appartenir un jour tout entier, elle ſe diſoit à elle-même, que cette action pouvoit être excuſée par les circonſtances où elle ſe trouvoit.

Lorsqu'elle fut ſeule avec *Henriette*, elle lui répéta mot pour mot la converſation qu'elle avoit eue avec le Comte, ſans ajouter une ſeule parole qui pût l'exciter à prendre des méſures capables de faire réuſſir leur criminel deſſein. Hélas! la foible *Henriette* n'avoit pas beſoin d'être ſollicitée: après avoir conſenti au premier crime, voler ſon Père, lui parut une bagatelle qui ne méritoit pas le plus petit ſcrupule. Elle ſe ſaiſit d'un porte-feuille qui ne renfermoit heureuſement que trois mille pièces en billets de banque, & la nuit ſuivante, ces deux abuſées furent joindre les deux fourbes qui les attendoient. Le Baron à qui *Henriette* avoit rémis le porte-feuille, partagea les trois mille pièces avec ſon complice qui prit le chemin d'Allemagne avec la *Benoit*, & pour ne plus parler de cette malheureuſe, le

faux

faux Comte mit une dose d'opium dans son vin lorsqu'ils furent à la dernière ville de la république, & l'abandonna dans une auberge, en lui enlévant son argent & ses hardes. Cette femme apprit à son reveil le depart de son perfide, & comme on la croyoit mariée avec ce scélerat, on lui fit une quête, avec laquelle elle retourna en France, où elle s'enferma dans une maison de pénitence, d'où elle écrivit aux parens d'*Henriette* une confession de tous ses crimes.

J'ai oublié de vous dire, qu'*Henriette* en quittant la maison paternelle, avoit laissé une lettre pour son Père. Elle lui demandoit mille pardons de la démarche que l'amour la forçoit de faire, lui disoit qu'elle alloit en France, & qu'il apprendroit bientôt qu'elle avoit fait une alliance au dessus de tout ce qu'elle pouvoit prétendre.

Un coup de foudre eut donné moins de frayeur à ce Père infortuné, que ne lui en causa la lecture de cette fatale lettre. Il ne perdit pourtant pas le jugement dans une telle extrémité. La femme de chambre de sa fille avoit seule la connoissance de la fuite de sa maitresse. Le Père tombe à ses piés, lui promet une fortune considérable pour

prix de son silence, & ayant tiré d'elle le serment le plus sacré pour assurer le sécret qu'elle lui promettoit, lui propose de se rendre dans une maison de campagne qu'il avoit à quinze lieuës delà, & de l'y attendre quelques jours. On fit venir à grand bruit un carrosse à quatre chevaux. Le marchand dit tout haut que sa fille, sa gouvernante & sa femme de chambre alloient à sa maison de campagne, & qu'il les suivroit à cheval. Il eut soin, pendant que le cocher arrangeoit quelques malles que la femme de chambre avoit remplies, d'envoyer tous les domestiques à diverses commissions, & fit partir la femme de chambre seule, après lui avoir remis cent louis d'or pour arrhes de ce qu'il lui avoit promis.

Pendant que ce père prudent dévoroit le désespoir auquel son ame étoit en proye, son épouse dormoit tranquillement sans se douter de la perte qu'elle venoit de faire. Le marchand monta dans sa chambre, & lui dit de l'air le plus tranquille en apparence, qu'il avoit commis une faute à son égard dont il espéroit le pardon. Il s'est présenté, lui dit-il, pour *Henriette* une occasion favorable de voir la France.

Une

Une Dame Angloise du premier rang me l'a demandée pour deux mois. J'ai craint votre tendresse, ma chère: vous m'auriez peut-être empeché par vos larmes de tenir la parole que j'avois donnée; & comme il y va de la fortune de notre enfant, j'ai cru devoir la faire partir sans vous en avertir. Alors, sans donner à sa femme le temps de lui faire des reproches, il forge à l'heure même un roman: cette Dame avoit un fils unique à qui elle souhaitoit inspirer du gout pour *Henriette*, & par des raisons de famille, elle voulut que cela fut sécret.

La mère d'*Henriette* gronda, se plaignit, pleura, s'apaisa ensuite, & promit à son époux de paroître tranquille, & de dire que sa fille étoit allée à la campagne où elle alloit elle-même passer quelques jours; mais au lieu de lui faire prendre la route de cette maison, le marchand la conduisit chez un ami, auquel il ne pouvoit se dispenser de confier son sécret. Ce fut là qu'il apprit à son épouse la vérité de toute cette avanture, & qu'il la conjura de lui aider à dérober à toute la terre la mauvaise conduite de sa fille. Il pria son ami de faire partir des exprès pour toutes les vil-

villes frontières de France, avec des lettres adressées à tous les commandans des places pour les conjurer de faire mettre *Henriette* dans un lieu de sureté; mais ces lettres ne partirent pas: le marchand apprit par hasard que sa fille s'étoit embarquée dans un vaisseau qui partoit pour l'Angleterre, & il se détermina à l'y suivre. Une maladie dangéreuse que le chagrin occasionna à son épouse, ne lui permit pas de l'abandonner, & les perquisitions exactes qu'il fit faire par toute l'Angleterre, ne lui ayant donné aucune lumière sur le sort de sa fille, il se persuada que son ravisseur l'auroit conduite en Allemagne. De retour chez lui, il publia qu'*Henriette* étoit allée en France chez une de ses sœurs, & qu'elle y passeroit quelques mois.

Cependant, cette fille infortunée arriva heureusement à Londres, où son amant la tint soigneusement enfermée, sous prétexte de la dérober aux perquisitions qu'on feroit d'elle. Les prémiers jours, il partagea sa solitude; mais bientot dégouté par la possession, il ne daigna pas lui cacher l'ennui qu'elle lui inspiroit. *Henriette* lui avoit rappellé plusieurs fois la promesse qu'il

lui

lui avoit faite de l'épouser, & il en avoit éludé l'accompliſſement ſous divers prétexte. Enfin, ce monſtre las de diſſimuler, lui déclara ſans détour qu'elle ne devoit plus compter ſur lui, à moins de ſe ſoumettre aux vûës qu'il avoit ſur elle. J'ai joué, lui dit-il, & un révers de fortune m'a fait perdre la ſomme ſur laquelle nous comptions pour notre ſubſiſtance; mais ce malheur peut ſe réparer. Vous étes jeune, aimable, ajoûta-t-il; les Anglois ſont genéreux: un Seigneur épris de vos charmes, s'offre à pourvoir à notre ſubſiſtance; ma main ſera le prix de votre complaiſance pour lui.

Vous croyez peut-être qu'*Henriette* ſi cruellement trompée, exhala ſa douleur par des reproches & des injures; non, Mesdames: le mépris, l'horreur qu'elle conçut pour l'abominable homme auquel elle avoit tout ſacrifié, fut chez elle un ſentiment dominant qui étouffa tous les autres. Elle ſe léva ſans dire un ſeul mot, & s'enferma dans ſon cabinet, ne pouvant ſoutenir la vûë du faux Baron. Celui-ci ne s'étoit pas attendu à tant de modération, & croyant que ſa maîtreſſe ſe rendroit bientot & prendroit le parti

qui

qui fembloit être pour elle le feul à prendre, il ne voulut pas la preffer pour ce moment, & fortit pour quelques heures.

Henriette feule dans fon cabinet, y éprouva d'abord une forte d'anéantiffement qui lui ôta l'ufage des facultés de fon ame: enfuite, par un mouvement comme machinal, elle fe jetta à génoux, léva les yeux & les mains au ciel fans pouvoir ni former un fentiment, ni proférer une parole, ni même jetter une feule larme. Son cœur étoit pourtant d'accord avec fa pofture: cette attitude étoit la feule prière dont elle fût capable alors, & c'étoit vraiement une prière, car elle étoit accompagnée d'un fentiment confus de fon impuiffance, d'un aveu de fa confiance en l'Etre fuprême qui feul pouvoit la fecourir. Ses fentimens percèrent jusqu'au trône de la miféricorde de Dieu; fa grace les avoit excités en elle: elle avoit obéï à cette grace, il fe hâta de la fecourir. Une lumière vive vint éclairer cette malheureufe fille, & lui découvrit la feule reffource qui lui reftoit. Fidèle à cette lumière, elle fe lève, fait un petit paquet des hardes qui lui étoient reftées, fort de la chambre & de

de cette maiſon avec autant de précipitation que ſi elle eût craint de la voir s'écrouler. *Henriette* n'ayant aucune vûë fixe, marcha aſſez long-tems; enfin, un embarras de carroſſes l'ayant forcée de s'arrêter, elle lût un billet qui lui apprit qu'il y avoit dans la maiſon proche de laquelle elle étoit, une chambre, ou plûtôt un grénier à louer. Heureuſement pour elle, la femme à laquelle appartenoit ce grénier, entendoit le François, & avoit de l'humanité & de l'honneur. Elle fit quelques questions à *Henriette* qui l'aſſura qu'elle ne recevroit aucune viſite, & qu'elle ne ſortiroit qu'une fois la ſémaine pour vendre ſon ouvrage. Cette femme à qui la figure d'*Henriette* avoit donné quelque crainte, fût tranquilliſée par ce diſcours. Elle la reçut, & conſentit par la ſuite à lui donner en échange de ſon travail, l'abſolument néceſſaire pour ne pas mourir de faim.

A peine *Henriette* fût-elle ſeule, qu'elle ſe rappella tout ce qui lui étoit arrivé comme un ſonge dont elle n'auroit pû conſtater la réalité, ſi l'état déplorable dans lequel elle étoit réduite, ne l'eût forcée de s'avouer l'exiſtence de ſon déſordre & de ſes ſuites.

Alors,

Alors, comme si elle eût appris dans ce moment tout ce qui s'étoit passé, elle se sentit saisie d'une si grande confusion, que quittant avec précipitation la place qu'elle occupoit, elle courût se cacher dans un recoin obscur où se pressant contre la muraille, elle sembloit vouloir s'y enfoncer pour se dérober à elle-même sa propre vûë; vain effort, toutes les funestes démarches qui l'avoient conduite à sa ruine, étoient rangées devant ses yeux: c'étoit, m'a-t-elle dit, comme un cercle d'ennemis rangés en bataille autour d'elle, qui la pressoient & l'environnoient de telle sorte, qu'ils ne lui laissoient aucune issuë pour s'échapper; elle n'osoit ni léver les yeux, ni respirer, ni faire le moindre mouvement. Elle ne fût tirée de cette situation que par une autre plus pénible: tout à coup, l'image de son père & de sa mère mourans de douleur & de désespoir s'offre à ses yeux. Ils l'accusent de leur mort, lui rappellent la tendresse qu'ils lui ont toujours témoignée, & la triste récompense qu'ils en ont reçûë. A l'instant elle tombe contre terre, leur demande pardon avec de grands cris, leur tend les bras, & il lui semble qu'ils la repous-

pouſſent avec horreur. Ses parens, ſes amis, tous ceux qu'elle a connûs, ſemblent auſſi ſe joindre à eux. Les uns lui reprochent l'infamie dont elle a couvert tous ceux qui ont le malheur de lui être liés par le ſang: les autres ſe reprochent les égards qu'ils ont eûs pour une créature qui les méritoit ſi peu; les derniers inſultent à ſon malheur, ſe réjouiſſent de la voir humiliée, lui reprochent ſa hauteur, ſa vanité, la félicitent ironiquement ſur la haute alliance qu'elle a contractée. L'âme de la pauvre *Henriette* ne pût ſupporter tant d'aſſauts: elle s'évanouit, & démeura long-tems privée de l'uſage de ſes ſens, car il étoit nuit lorsqu'elle revint à elle.

Lady SENSÉE.

Je ne puis réſiſter à l'attendriſſement que m'inſpire le récit de cette triſte hiſtoire: elle eſt faite ce me ſemble pour faire trembler celles qui ſe flattent le plus de leur ſageſſe; car enfin, j'oſe dire que l'âme de cette pauvre fille étoit vertueuſe: des circonſtances malheureuſes l'ont précipitée dans l'abime de tous les maux. Pardon, ma Bonne, de vous avoir interrompuë!

Je

Je brûle du désir de savoir la fin de cette histoire.

Madem. BONNE.

Elle sera bientôt finie, ma chère. Depuis plusieurs mois, *Henriette* travailloit seule dans son grénier, & souffroit tout ce que l'indigence a de plus affreux pour une personne élévée dans l'abondance. Ses larmes n'ont presque point tari pendant ce temps, & sans le secours de la prière, elle auroit succombé mille fois à son désespoir. Le hasard ou plûtôt la providence me l'ont fait connoître: je l'ai mise dans un lieu plus décent; je l'ai consolée, & j'ose vous assurer, Mesdames, qu'elle ira beaucoup plus loin dans le chemin de la plus héroïque vertu, qu'elle n'a été dans le sentier du vice. Au reste, son père par sa prudence s'est conservé la liberté de la reprendre chez lui. Le sécret de son avanture est impénétrable: on la croit en France où il va la conduire, & où il ira la reprendre dans quelque tems.

Au reste, la réflexion de Lady *Sensée* est très-juste. Cette fille a l'ame vertueuse, & cela me fournit l'occasion

de

de vous répéter pour la millième fois, que la vertu de tempérament n'eſt pas ſuffiſante pour ſe ſoutenir dans les occaſions tant ſoit peu dangéreuſes. Il n'appartient qu'à la ſeule réligion de nous donner des forces victorieuſes contre toutes ſortes de dangers, & la pauvre *Henriette* avoit de la réligion une connoiſſance ſéche, ſtérile, ſuperficielle, & telle que l'ont ordinairement les gens du monde.

Lady SPIRITUELLE.

Que de précautions à prendre quand il eſt queſtion de choiſir une gouvernante! Je crois que celle de Mademoiſelle *Henriette* étoit ſage auſſi dans le fond; mais la vanité, le déſir de plaire, de faire fortune, lui ont tenu lieu d'une ame déréglée, & ont produit chez elle les mêmes effets.

Madem. BONNE.

Votre réflexion eſt admirable, ma chère. Toutes les paſſions, telles qu'elles ſoient, peuvent conduire au même but: parmi le grand nombre de celles qui ſe perdent, il y en a bien peu qu'un naturel vicieux ayent précipitées dans le crime. La vanité, la jalouſie,

la

la gourmandiſe, l'orgueil, & mille autres défauts font perdre la ſageſſe; c'eſt pourquoi je n'ai de confiance que dans la vertu de celle qui a la crainte de Dieu pour fondement. J'ai un mot à dire en particulier à Miſs *Molly* : je vous prie, Mesdames, d'aller faire un tour de jardin.

Miſs MOLLY.

Laiſſez-moi un moment pleurer tout à mon aiſe, ma Bonne; j'étouffe.... N'allez pourtant pas croire que ces larmes ayent une indigne cauſe; non, ma Bonne: le repentir n'en eſt pas moins le principe que ma reçonnoiſſance envers mon Dieu. Chaque inſtant de ma vie doit être employé à le remercier, & à vous benir après lui comme la cauſe de tout mon bonheur. Achevez votre ouvrage, ma Bonne: dictez-moi la conduite que je dois tenir à l'avenir pour réparer ma faute ; dictez-moi ce que je dois faire pour en dérober la connoiſſance à mes parens. Hélas ! ils en mouroient de douleur. Cependant, je ne pourrai leur cacher long-tems la perte de mes bijoux & les dettes que j'ai contractées.

Ma-

Madem. BONNE.

La providence a pourvu à tout, ma chère enfant. Vos bijoux avoient été vendus à moitié prix à un miférable, qui par-là s'étoit mis dans le cas d'être puni comme un réceleur: il les a rendus pour fort peu de chofe. A l'égard de vos dettes, j'efpère que vous aurez affez d'amitié pour moi, pour me permettre de vous offrir l'argent néceffaire pour les payer: vous me le rendrez peu à peu, & bientôt entièrement fi vous le voulez. Point de réponfe à cet article, ma chère. Je le regarderois comme une injure que je ne vous pardonnerois jamais. A l'égard de la manière de réparer votre faute devant Dieu, il vous en offre un moyen bien naturel. Ecoutez-moi, ma chère, & regardez ce que je vais vous dire, comme une preuve de mon attachement fincère.

Vous avez peu de fortune, & ce peu, vos parens ne peuvent s'en dépouiller pour vous établir qu'en s'incommodant beaucoup. Ils vous aiment pourtant avec tant de tendreffe, qu'ils font déterminés à tout facrifier pour vous bien marier.

Mifs MOLLY.

J'aimerois mieux renoncer pour jamais au

au mariage, que de voir mes parens ſe dépouiller pour moi; d'ailleurs, ma Bonne, j'ai été ſi malheureuſe dans ma prémière inclination, que je ſuis preſque déterminée à n'aimer jamais rien: vous concevez que cette diſpoſition emporte celle de ne me marier jamais.

Madem. BONNE.

Non, ma chère, je ne conçois pas cela; voilà une vraye idée de roman: pour être heureuſe en ſe mariant, il ſuffit d'eſtimer la perſonne qu'on épouſe. De cette eſtime, l'amitié naît à coup ſûr, & ce ſentiment ſeul ſuffit au bonheur des perſonnes mariées; il eſt même le ſeul dont on doive ſe promettre un attachement durable, comme je vous l'ai dit bien des fois.

Miſs MOLLY.

J'en conviens, ma Bonne, ou plutôt ma raiſon en convient; cependant, mon cœur répugne toujours à mes lumières ſur cet article.

Madem. BONNE.

Pouvez-vous vous citer à vous-même votre cœur après le tour qu'il vous a joué, après ceux que je prévois qu'il vous jouera dans la ſuite?

Miſs

Miss MOLLY.

Vous me faites trembler, ma Bonne: me croiriez-vous capable d'une seconde faute après la cruelle expérience que j'ai faite? Ah! je suis sûre que vous avez meilleure opinion de votre Hollandoise que de moi. Vous nous avez assuré que vous la regardiez comme une personne qui alloit se livrer aux plus héroïques vertus: me croyez-vous incapable d'un pareil effort?

Madem. BONNE.

Je suis forcée, ma chère, de vous parler avec une sincérité qui auroit quelque chose de choquant, si elle n'avoit son principe dans la tendre amitié que je vous ai vouée: c'est cette amitié qui m'a fait approfondir votre caractère. Il est excellent, ma chère; mais il réunit deux contraires qui me font trembler pour vous: une vivacité de sentimens auxquels il faut un aliment, & une foiblesse inexprimable pour les combattre. Oui, ma chère amie, malgré la triste expérience que vous venez de faire, vous aimerez encore, & peut-être plus dangereusement que la prémière fois. Ne m'interrompez pas, je vous en conjure, & écoutez-moi jusqu'à la fin.

Vous avez des agrémens, vous avez des vertus. Vous plairez par les prémiers à tout ce que nous avons d'hommes frivoles; vous pourrez par les secondes vous attacher un homme de bon sens. Je ne dis pas qu'il sera amoureux de vous, non, ma chère, il sera quelque chose de mieux; mais ce mieux ne sera pas tel à vos yeux: le langage tranquille d'une amitié respectueuse vous paroîtra glacé, sur-tout lorsque vous le comparerez aux emportemens d'un jeune écervelé qui vous protestera un amour éternel. Votre cœur vuide à présent, se lassera bientôt de son oisiveté. Tel est l'effet ordinaire des grandes passions, même de celles qui ont été malheureuses: elles accoûtument le cœur à des émotions vives dont il ne peut plus se passer. Votre cœur fatigué du repos, attendra, ou du moins saisira avec impatience le moyen de se débarasser de son inaction. Je tremble lorsque je prévois qu'il ne se déterminera qu'en faveur de celui qui lui promettra les impressions les plus vives. Nous ne trouverons pas contre un étourdi, un homme sans morale, la ressource que nous avons trouvée dans les crimes du faux Baron; nul moyen par conséquent de vous

vous arracher à une paſſion qui dans les idées ordinaires n'aura rien que de naturel : qu'en arrivera-t-il, ma chère ? Je puis le prédire à coup ſûr.

Vous ne plairez à un jeune homme, tels qu'ils ſont aujourd'hui, que par vos agrémens.

Cet amour n'ayant point un fondement raiſonnable paſſera bien vite ; & ſi par malheur, il vous a conduit juſqu'au mariage, & que le malheur d'aimer ſans être aimée, ſoit pour vous ſans reſſource, alors vous tomberez dans le déſeſpoir ou dans le déréglement.

Miſs MOLLY.

Dans le déſeſpoir, paſſe ; mais pourquoi dans le déréglement, ma Bonne ? qui peut vous donner une ſi mauvaiſe opinion de mes mœurs ?

Madem. BONNE.

L'hiſtoire de tout le genre humain, ma chère. Elle m'apprend qu'une femme qui aime ſon époux, & qui s'en voit mépriſée, commence par gémir, pleurer, ſe déſéſpérer, & finit par chercher à ſe conſoler par d'autres ſentimens; ſentimens honnêtes dans leur origine : on aimeroit mieux mourir que de commet-

mettre le crime. On ne veut ſe permettre qu'un amour platonique qui ſe borne aux ſeuls ſentimens; mais cet amour platonique n'exiſte que dans les romans. On s'en apperçoit trop tard: le cœur eſt engagé, & communement ce n'eſt pas à des actions vertueuſes que ce mauvais guide nous conduit. En un mot, ma chère, une femme mépriſée par ſon mari, ne peut ſe tirer de ce dangéreux pas que par une vertu ſublime, un éloignement abſolu du monde & de la compagnie de ceux qui viennent s'offrir en foule en qualité de conſolateurs. Peut-on ſe promettre aſſez de courage pour s'arracher à ces dangers?

Miſs MOLLY.

Pourrois-je vous demander, ma Bonne, à quoi aboutit tout ce que vous venez de me dire, & ce que j'en dois conclure?

Madem. BONNE.

Le voici, ma chère. Vous en devez conclure, que l'indifférence eſt un état impoſſible, ou du moins trop pénible pour vous.

Que par conſéquent, vous devez recevoir de la main de la providence la pré-

prémière occaſion favorable qui ſe préſentera de mettre dans votre cœur un ſentiment honnête & raiſonnable, qui ſera du caractère dont je vous connois, un ſûr préſervatif pour vous.

Miſs MOLLY.

Vous ne me dites pas tout, ma Bonne; aſſurément, cette occaſion favorable que vous ſouhaitez pour moi, ſe préſente.

Madem. BONNE.

Je ne vous le diſſimulerai pas, ma chère; vous avez deviné ma penſée. Un honnête homme qui n'a d'autre défaut que d'être venu au monde une douzaine d'années trop tôt, s'eſtimeroit le plus heureux des mortels ſi vous vouliez lui faire grace d'être né avant vous.

Miſs MOLLY.

Ne badinons pas ſur ce ſujet, ma Bonne; je ſais que vous parlez de Mr. *P****. Je l'eſtime beaucoup; mais je le haïs.

Madem. BONNE.

Et pourrois-je ſavoir le fondement de cette haine?

Miss MOLLY.

C'eſt que j'ai deviné ſes intentions à mon égard, & que toutes les fois qu'un indifférent s'aviſe de vouloir être aimé de nous, il devient haïſſable, du moins je crois que cela arrive toujours ainſi.

Madem. BONNE.

Rien de plus équitable que cette règle que vous ſuppoſez. Voici un fort honnête homme que j'eſtime, pourvu qu'il ne veuille pas faire mon bonheur; mais s'il s'aviſoit de vouloit me mettre dans une ſituation opulente, s'il aimoit à partager avec moi ſa fortune, ſon rang, ſon crédit, dès-lors il me paroit haïſſable.

Miss MOLLY.

Comme vous tournez cela, ma Bonne! Je lui ſuis très-obligé de ſa bonne volonté, pourvu qu'il ne veuille pas me forcer à en profiter en intéreſſant mes parens, car alors il me paroit haïſſable, & voilà de quoi j'ai ſoupçonné Mr. *P****.

Madem. BONNE.

Oh! ſur cet article, ma chère, l'intérêt que je prends à ce qui vous touche, m'empêche d'être de votre ſentiment. Je ſerois vraiement en colère contre

tre Mr. *P****. s'il avoit pû ſoupçonner qu'une fille de votre âge exigea d'être conſultée avant ſes parens; ſon eſtime pour votre vertu l'a empêché de faire cette ſottiſe: au reſte, il eſt fortement déterminé à ne vous obtenir que de vous. Il a demandé permiſſion à vos parens de vous faire ſavoir ſes vues, & les a conjurés en même tems de ne point employer en ſa faveur une autorité à laquelle il ſuppoſe que vous ne voudriez pas réſiſter; ainſi il a ſu allier ce qu'il devoit à la décence & à la délicateſſe. Vos parens ont entré dans ſes vues: vous ſentez qu'ils ſouhaitent paſſionnément un mariage qui vous eſt ſi avantageux; cependant, ils ont promis de ne pas vous en dire un mot, & ont conſeillé à Mr. *P**** de s'adreſſer à moi pour ſavoir vos intentions.

Miſs MOLLY.

En vérité, toutes ces précautions, toute cette délicateſſe, toute cette bonté de mes parens, ſont une vraye perſécution, une tyrannie inſupportable. Quel parti prendre avec de pareils procédés? On me laiſſe une plaiſante liberté, vraiement! me prend-on pour un monſtre capable de réſiſter aux ſenti-

mens de la tendresse filiale, de la reconnoissance, aux conseils de l'amitié? Est-ce là encore une fois me laisser libre?

Madem. BONNE *en riant.*

On a tort, ma chère. Je vais dire à cet honnête homme qu'il n'a qu'un moyen de vous laisser libre, c'est de presser vos parens de vous forcer à recevoir sa main sans s'embarrasser si cela vous plait ou non. J'exhorterai votre père & votre mère à vous déclarer déspotiquement qu'ils prétendent que vous consentiez à ce mariage, ou qu'ils vous accableront de leur indignation.

Miss MOLLY.

Vous vous mocquez de moi, ma Bonne, & dans le fond, vous avez raison. Il est pourtant vrai que cette conduite me mettroit bien à mon aise, en me fournissant un motif raisonnable de refuser mon consentement. Mais dites-moi, ma Bonne, cet homme, est-il bien amoureux de moi? N'y auroit-il pas moyen de lui ôter cette fantaisie de la tête? Comment a t-il pû concevoir une pensée si extravagante? Car enfin, il pourroit être mon père quoiqu'il ne soit pas encore très-vieux. J'ai une si grande répugnance pour les gens agés; ils

ſont ſi ſérieux. D'ailleurs, cet homme ſaura qu'il m'a fait ma fortune: il faudra lui tout devoir. Que cela eſt pénible! En vérité, je le haïs pour tout l'embarras qu'il me cauſe.

Madem. BONNE.

Je vais vous aider à le haïr encore d'avantage: vous ne connoiſſez pas tous ſes mauvais procédés à votre égard; mais auparavant, je dois répondre à vos queſtions.

Vous me demandez s'il eſt bien amoureux de vous. Pardonnez moi ma franchiſe, ou plutôt pardonnez-lui la ſienne. Il jure qu'il ne l'eſt point du tout; mais par parenthéſe, nous pouvons nous diſpenſer de l'en croire ſur ſa parole : c'eſt un malade qui ne ſent pas ſon mal, & entre nous, ſon amour ſe cache ſous le voile de l'amitié. Cette amitié ou cet amour ont ſurmonté la répugnance qu'il avoit pour le mariage. Il vouloit être heureux en ſe mariant, ou reſter garçon. Toutes les femmes qu'il a vues juſqu'à ce jour, lui ont paru de jolies poupées, propres à recréer les yeux. Vous ſeule lui paroiſſez propre à ſatisfaire ſa raiſon & ſon cœur, & vous donnez tellement l'excluſion à toutes les

autres femmes qu'il renonce au mariage, si vous refusez sa main. Vous me démandez, comment il s'est avisé de vous aimer. Cette faute si c'en est une, est la vôtre. Pendant la maladie de Madame votre mère, vous savez que Mr. *P**** alloït tous les jours chez vous. Votre tendresse, vos soins, vos attentions, votre complaisance pour cette chère malade, ont fixé son attention. Il vous a étudiée, & croyant avoir trouvé en vous ce qu'il lui faut pour être heureux, il a résolu de faire votre bonheur, soit en vous prenant pour épouse, soit en vous adoptant pour sa fille, & en vous assurant tout son bien en conséquence de cette adoption.

Miss MOLLY.

Ah, mon Dieu! que me dites-vous là ma Bonne? Je conçois fort bien que mon père & ma mère ont raison de souhaiter un tel homme pour moi; cependant, il est vrai que j'ai une répugnance insurmontable pour lui. Si je l'épouse, je serai malheureuse; si je ne l'épouse pas, mon père, ma mère, & cet honnête homme là seront malheureux. Dites-moi en conscience, ma Bonne; la réligon & la raison, me permet-

mettent-elles de me ſacrifier pour le bonheur des autres? Prénez bien garde à ce que vous allez me répondre au moins; je vous avertis que je ſuivrai votre conſeil, & que vous ſerez reſponſable des mauvaiſes ſuites qu'il aura ſans doute.

Madem. BONNE.

Eh bien! ma chère; je m'en charge volontiers. Je connois votre cœur à fond, & depuis qu'il eſt queſtion de cette affaire, j'ai employé tous mes efforts à pénétrer celui de Mr. *P****. C'eſt ſur la connoiſſance de vos deux caractères, que je vous engage ma parole que vous ſerez aſſortis. Mr. *P**** ſans être Méthodiſte, a de la réligion. Sa probité eſt univerſellement reconnue. Il eſt gai, complaiſant, généreux ſans être prodigue. Ses domeſtiques l'adorent & ne tariſſent point ſur ſes louanges. Vous êtes reconnoiſſante, ſenſible aux attentions, délicate juſqu'à l'excès. Vous aimerez infailliblement un mari qui vous accablera de bienfaits, qui ne ſera occupé que de votre ſatisfaction, & dont vous n'aurez pas à craindre, je ne dis pas une infidelité, mais même une diſtraction. Vous trouverez tous ces avantages en Mr. *P****,

& vous ne pouvez les espérer dans un jeune homme. Ainsi, ma chère, au lieu de faire trois heureux en consentant à ce mariage, vous en ferez cinq, votre père, votre mère, Mr. *P****, vous & moi que vous n'ayez pas daigné compter parmi le nombre de personnes que votre refus rendroit misérables. Au reste, ma chère, je ne vous demande pas à ce moment une réponse positive; priez beaucoup, & demandez au Seigneur qu'il conduise toute cette affaire selon sa sainte volonté.

Miss MOLLY.

Je suis bien aise, que ma Bonne, qui connoit si bien mon caractère, le connoisse pourtant moins que moi. Si je réfléchis, je suis perdue, supposez que ce mariage ait tous les avantages que vous croyez. Il faut, s'il vous plait, brusquer cette affaire, & me mettre hors d'état de me dédire. Quand je prends médecine, je ne marchande point, je l'avale tout d'un coup; & si malheureusement je m'amuse à la regarder, la répugnance l'emporte sur la raison, car ma raison est d'une singulière espèce. J'y renonce donc aujourd'hui pour suivre la vôtre, ou plutôt, elle m'éclaire

assez

aſſez pour me dire que vous ne voudriez pas me rendre miſérable. Mes parens ont pu être ſéduits par les richeſſes de Mr. *P****; mais ce motif de ſéduction pour eux n'en eſt pas un pour vous. Je m'abandonne donc à votre conduite, & dès ce moment je vous prie de me conduire aux pieds de mon père & de ma mère, pour les aſſurer que leurs volontés ſeront la mienne.

Cet arrangement, ma chère amie, rend inutile ceux que vous aviez pris ſi généreuſement pour cacher mes ſottiſes; mais ma reconnoiſſance n'en ſera ni moins vive, ni moins éternelle. Partons.

DIALOGUE XLVI.

Toutes les écolières réunies.

Madem. BONNE.

Vous êtes venues bien matin, Meſdames; à peine avons-nous eu le tems de déjeuner.

Lady MARY.

J'en ſuis bien aiſe, & je pourrois vous ſouhaiter encore plus de mal pour vous punir

punir de nous donner quinze jours de congé. Oh! je ſuis bien en colère contre vous, ma Bonne. Vous ne penſez plus qu'à vos grandes écolières; les autres ſemblent ne vous être plus rien.

Madem. BONNE.

Reconcilions-nous, ma chère. Ces leçons retardées, différées, ſont une dette que je vous payerai bientôt. Le moment approche où vous allez être au nombre de ces grandes filles dont vous paroiſſez envier le ſort. Au reſte, votre colère eſt très-flatteuſe pour moi, & pour vous en remercier, il faut que je vous embraſſe . . .

Nous allons, Mesdames, continuer l'hiſtoire de la Sainte Ecriture Commencez, Lady *Charlotte*.

Lady CHARLOTTE.

Nous en ſommes reſtées au ſermon que Jéſus fit ſur la montagne; en voici la ſuite, telle que je m'en ſouviendrai au moins, car je ne l'ai pas appriſe mot à mot.

Que votre lumière luiſe devant les hommes, afin qu'ils voyent vos bonnes œuvres, & qu'ils glorifient votre père qui eſt dans les cieux.

Madem.

Madem. BONNE.

Dans un autre endroit de l'Evangile, Jéſus récommende aux hommes de faire leurs bonnes œuvres en ſécret. Ces deux paſſages paroiſſent contradictoires, & ne le ſont pourtant pas. Tous les hommes en général, & ſur-tout les perſonnes de qualité, ſont obligées de donner bon exemple, ce qui ne peut ſe faire qu'en faiſant de bonnes œuvres; mais quel motif doit avoir celui qui laiſſe appercevoir ſes bonnes actions? celui de glorifier le père céleſte. Qu'eſt-ce que Jéſus-Chriſt condamne dans ceux qui prient, jeûnent & font de bonnes actions en public? le déſir d'être glorifié par les hommes. Tachons, Meſdames, de concilier ces deux préceptes en veillant beaucoup ſur nos intentions, & en renonçant lorſque nous faiſons le bien publiquement, à tout autre motif que celui de glorifier Dieu. Continuez, Lady *Charlotte.*

Lady CHARLOTTE.

Celui qui donnera à ſon frère un nom capable de le diffamer, qui lui ôtera ſa réputation, ſon honneur, méritera d'être condamné au feu de l'enfer.

La-

Lady SPIRITUELLE.

Ma Bonne, il y a dans la Sainte Ecriture, celui qui appellera ſon frère fou, méritera l'enfer; cela eſt bien terrible, car on dit ſouvent par haſard en parlant d'un homme, c'eſt un fou, & cela ſans mauvaiſe intention.

Madem. BONNE.

Le mot fou dans cette occaſion veut dire impie. *L'inſenſé* (c'eſt-à-dire le fou) *a dit dans ſon cœur, il n'y a pas de Dieu.* Vous voyez que l'Ecriture appelle l'impie & le blaſphémateur un fou, ce qui eſt en ce ſens la plus grande injure qu'on puiſſe dire à un homme. Mais, ma chère, avec cette explication, le paſſage n'en eſt pas moins terrible. Oter la réputation au prochain, eſt un crime qui mérite l'enfer; & que fait-on autre choſe dans les cercles & les compagnies que d'ôter la reputation au prochain? Quel eſt le ſujet ordinaire des converſations? la médiſance, & ſouvent même la calomnie. Au ſortir d'un cercle où l'on s'eſt prêté à déchirer le tiers & le quart, on peut ſe dire à ſoi-même: je viens de mériter l'enfer; ſi je mourois actuellement, j'y ſerois condamnée.

Lady

Lady SPIRITUELLE.

En vérité, ma Bonne, cela demande une explication. Il eſt certain que les converſations ordinaires roulent ſur le prochain. On ſe mocque des ridicules, on repand la nouvelle du jour qui ordinairement eſt une avanture ſcandaleuſe ou abſolument publique, ou qui roule ſous terre pour ainſi dire, & qui éclatera bientôt. Enfin, on découvre une faute abſolument cachée, ou ce qui eſt bien rare, on calomnie, en inventant une choſe fauſſe pour faire tort au prochain, ou par envie, haine, vengeance, ou même par legereté. J'ai dit que cela étoit bien rare, car il y a peu de perſonnes aſſez méchantes, même parmi les méchans, pour commettre ce crime. Voilà comme vous voyez, ma Bonne, bien des manières de parler du prochain; aſſurément, elles ne ſont pas également criminelles.

Madem. BONNE.

A ce que je puis comprendre, Lady *Spirituelle* a en horreur la calomnie, & regarde comme des bagatelles tout ce qui ſe dit de vrai ſur le compte du prochain, ſur-tout ſi le mal qu'on en dit, eſt connu de tout le monde.

Lady

Lady SPIRITUELLE.

C'eſt préciſement cela, ma Bonne. Par exemple, une fille a publiquement une intrigue: elle n'en fait point myſtère, ou bien un miſérable découvre une faute cachée, qu'une perſonne a commiſe, il commet un crime, aſſurément; mais cette choſe alors eſt publique, on en parle de tous côtés, j'en parle comme les autres: ſuis-je coupable?

Madem. BONNE.

Me voici donc érigée en caſuiſte; j'ai à décider des cas de conſcience. Ecoutez, ma chère; je ne conſulterai que la mienne pour vous répondre, & cependant, je ſoupçonne que vous trouverez ma déciſion bien ſévère.

Se mocquer des ridicules du prochain, en parler, c'eſt agir contre ce précepte: *Ne faites pas aux autres ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fit.* Or, ma chère Lady *Spirituelle*, ſi vous aviez quelque ridicule, vous ſeriez tres-fâchée qu'on s'en divertit; donc vous faites mal de vous amuſer des ridicules des autres. Repandre une avanture ſcandaleuſe qui même eſt publique, c'eſt s'expoſer à la calomnie. Vous le ſavez, Meſda-

Mesdames, l'événement le plus simple n'est jamais rapporté comme il est: il se charge de circonstances à chaque bouche par laquelle il passe, & cela sans mauvaise intention, ensorte qu'il n'est plus le même à la trentième personne qui le rapporte; mais si ce fait passe par la bouche d'une personne qui ait un intérêt de passion à le déguiser, cela est bien pire. C'est une boule de neige qui se grossit, & à laquelle on fait encore à dessein de grandes additions. Or vous débitez une nouvelle scandaleuse, chargée de toutes ces additions : donc vous vous exposez à la calomnie, en répétant une chose vraye dans le fond, mais absolument attirée, augmentée, dénaturée par les circonstances, que la bavarderie ou la malignité y ont ajoutées; donc vous calomniez,& vous vous mettez dans l'obligation de dire à tous ceux auxquels vous avez parlé: je suis une étourdie, je ne sais rien de sûr sur ce que je vous ai débité: je n'ai été que le criminel écho de gens, qui peut-être avoient intérêt d'augmenter la mauvaise action dont je vous ai entretenuë.

Vous voyez, ma chère, qu'il est toujours dangereux de parler du prochain. Le plus sûr est donc de mettre une garde

de à ses lévres à ce sujet, & de n'en rien dire que nous ne fussions charmées qu'on dit de nous.

Lady SPIRITUELLE.

Et de quoi parlera-t-on donc, ma Bonne? que voulez-vous que disent une douzaine de personnes, que l'ennui ou l'usage rassemble sans avoir rien à faire les unes avec les autres?

Madem. BONNE.

Je ne veux pas qu'on se trouve dans ces sortes d'assemblées, qui d'ailleurs doivent faire le supplice d'une personne de bon sens. Si vous remplissez vos devoirs de mère de famille, il ne vous restera pas de tems à donner à ces causeries, puisque le vôtre suffira à peine pour tout ce que vous aurez à faire.

Lady LOUISE.

Cela est excellent, ma Bonne: je ne chercherai pas ces sortes d'assemblées qui, comme vous le dites fort bien, sont très-ennuyeuses; mais elles viendront me relancer chez moi, comme cela m'arrive tous les jours: puis-je leur fermer la porte au nez?

Madem.

Madem. BONNE.

Vous entrez dans le monde, Mesdames; il vous eſt aiſé de vous y mettre ſur le ton que vous voudrez. Je vais vous le prouver par un exemple. Mylady G***, en ſe mariant, ſe mit dans la tête de ne point donner à manger le dimanche, parce que cela empêchoit ſes domeſtiques d'aller à l'égliſe. Quelques amis vinrent lui demander à dîner pour ce jour-là: elle leur dit franchement qu'ils lui feroient honneur tous les autres jours de la ſemaine; mais que celui-là, ſes domeſtiques ayant beſoin d'aller à l'égliſe, elle ne pouvoit recevoir perſonne. On trouva la choſe riſible, on en badina dans les compagnies; mais tout en badinant, on rendit ſa déclaration publique. Elle en fut quitte pour un mois de perſécution, & depuis treize ans, on la laiſſe tranquille. Imitez ſon exemple. Débitez par-tout que la journée vous paroit bien courte, que toute votre matinée eſt employée en affaires, & que vous avez un grand chagrin quand on vous en diſtrait. Annoncez à toutes vos amies que vous n'irez point chez elles à ces heures: bientôt vous ſerez débarraſſée des importuns; & ſi mal-

malgré ces précautions, ils s'obstinent à vous tourmenter, ayez un air si affairé, si distrait, qu'ils s'ennuyent auprès de vous autant qu'ils ennuyent.

Miss BELOTTE.

Mais enfin, ma Bonne, il faut faire de l'exercice, se distraire, quand ce ne seroit que pour la santé.

Madem. BONNE.

J'en conviens, Mesdames: promenez-vous; mais que ce soit entourées de vos enfans, que vous entretiendrez des merveilles de la nature, que vous chercherez à amuser. Prenez de l'exercice, en allant visiter les pauvres de votre quartier, les hôpitaux; car enfin, vous rendrez compte à Dieu de tous vos momens, & ceux qu'on perd, ne se retrouvent jamais. Continuez le Saint Evangile, Lady *Charlotte*.

Lady CHARLOTTE.

Si donc vous présentez votre don à l'autel, & que vous vous souveniez que votre frère a quelque chose contre vous, laissez-là votre don devant l'autel, & allez vous reconcilier avec votre

tre frère, & puis vous reviendrez offrir votre don.

Madem. BONNE.

Oh! admirable loi, la divine loi! Voyez-vous, Mesdames, quand je n'aurois aucune preuve de la vérité de la rélígion chrétienne, sa perfection, son utilité me prouveroient sa divinité. Jésus ne dit pas, si vous avez de la haine contre votre frère; mais, si votre frère a quelque chose contre vous. *Quelque chose:* ces paroles n'expriment pas la haine; non, Mesdames, n'attendez pas qu'il vous haïsse: s'il a quelque froideur, quelque léger mécontentement, quittez tous vos plaisirs, vos affaires, le service de Dieu même, pour vous reconcilier avec lui. Mais ce n'est pas vous qui avez tort, c'est le prochain; n'importe, laissez votre présent à l'autel, & n'épargnez rien pour regagner votre frère. Faites bien attention à ceci, Mesdames, sur-tout avant la sainte communion. On se fait souvent illusion sur cet article. On dit: j'ai pardonné de bon cœur à cette personne; mais je ne veux pas la voir. On pousse ce sentiment jusqu'à la mort. Combien de personnes refusent à ce moment de voir cel-

ſent vécu quelques ſemaines de plus ou de moins pour aſſûrer leur ſalut ? Qu'eſt-ce qu'un pardon qui laiſſe un ſi grand éloignement pour un ennemi, que ſa vue peut avancer la mort ? Voulez-vous éviter cette révolution, Meſdames ; n'attendez pas à la mort à vous reconcilier. *Prenez garde*, dit Jéſus-Chriſt dans le chapitre même où nous ſommes, *prenez garde à vous accorder avec votre adverſaire pendant que vous êtes en chemin avec lui* ; & défiez-vous de ces reconciliations qui laiſſent votre cœur éloigné de votre ennemi.

Lady LUCIE.

Mais, ma Bonne, il eſt des ennemis ſi méchans, qu'on s'expoſe beaucoup en vivant avec eux, n'eſt-il pas plus prudent de les tenir à une certaine diſtance?

Madem. BONNE.

Oui, ſans doute, Mesdames. Vous devez pour votre propre ſûreté écarter celui qui peut vous nuire ; mais ce point eſt bien délicat. La haine peut ſe couvrir du maſque de la prudence. Evitez une perſonne dangereuſe, à la bonne heure ; mais pour n'être point la dupe de votre propre cœur, ne paſſez aucun

jour ſans prier pour cette perſonne : cherchez l'occaſion de lui rendre ſervice ſans qu'elle le ſache ; faites des bonnes œuvres à ſon intention. Enfin, ſondez bien votre cœur, car il eſt certain qu'il n'y a point de ſalut pour vous, ſi vous n'aimez cet ennemi comme vous-même. Continuez, Lady *Charlotte.*

Lady CHARLOTTE.

Vous avez appris qu'il a été dit aux anciens : vous ne commettrez point d'adultère ; & moi, je vous dis, que quiconque regardera une femme avec un mauvais déſir pour elle, a déjà commis l'adultère dans ſon cœur. Que ſi votre œil droit, votre main droite vous ſont occaſion de ſcandale, arrachez-les & les jettez loin de vous, car il vaut bien mieux que ces parties de votre corps périſſent, que tout votre corps ſoit jetté dans l'enfer.

Madem. BONNE.

Je ſuis forcée d'arrêter à chaque verſet, Meſdames, pour admirer la pureté de la ſainte loi de Jéſus. Elle ne ſe contente pas de règler tellement l'ordre de la ſociété, que la terre deviendroit un ciel ſi elle étoit obſervée ; elle rappelle l'hom-

l'homme à son état primitif, à sa prémière dignité, en règlant son intérieur, & en lui faisant un devoir de ne souffrir aucune pensée, aucun désir qui puisse le faire rougir. Vantez-moi après cela l'innocence de vos comédies où l'on tient des discours que vous ne pouvez entendre sans rougir, où les gestes les plus libres portent à l'esprit les idées les plus indécentes. Vantez-moi l'innocence de vos bals où dans une parure la plus recherchée, souvent même indécente, vous servez de filets au diable, en excitant chez les hommes ces pensées qui les rendent coupables aux yeux de Dieu. Vantez-moi l'innocence de vos assemblées ou l'on ne rougit point des discours équivoques, des libertés soi disant innocentes.

Lady SOPHIE.

A ce compte, ma Bonne, il faut renoncer à tout, s'enterrer toute vive; autant vaudroit mourir tout d'un coup.

Madem. BONNE.

Je vous le répéte pour la vingtième fois, Mesdames: une femme vertueuse trouve mille fois plus de plaisir à remplir ses devoirs, que le monde ne peut

lui en faire goûter; mais quand il feroit vrai qu'il faudroit renoncer à toutes sortes de plaifirs, ce feroit cet œil & cette main que l'Evangile nous commande d'arracher. Je vous dirois avec Jéfus: il vaut mieux fe priver des plaifirs, que de perdre fon ame, & être précipitée dans l'enfer.

Cet endroit de l'Evangile me donne encore une leçon à vous faire. Je vois avec douleur, Mefdames, que quelques-unes de vous fuivent le torrent par rapport à la façon de s'habiler. Vous avez la gorge découverte, ou la gaze dont elle eft cachée, eft fi claire qu'il vaudroit tout autant ne rien avoir. Sachez, Mefdames, que vous commettez en cela un très-grand péché, & que vous êtes refponfable de tous ceux que vous faites commettre. Pour moi, j'ai fort mauvaife opinion d'une femme qui n'eft pas extrêmement rigide fur cet article, & je fais que plufieurs hommes font de mon avis. J'efpère que je n'aurai jamais occafion de répéter cet avertiffement. Lady *Senfée*, continuez à nous rapporter l'hiftoire Romaine.

Lady SENSÉE.

Coriolan irrité contre le peuple, trouva

va bientôt occaſion de ſe venger. Il étoit queſtion de la diſtribution des bleds qui venoient d'arriver en abondance. *Coriolan* ſoutint au Sénat qu'il falloit profiter de l'occaſion pour obliger le peuple à abolir le Tribunat, & ne lui donner du bled qu'à condition de remettre toutes choſes dans l'ancien ordre. Vous ſentez bien qu'*Apius* fût de l'avis de *Coriolan*; mais ſelon la coûtume, *Publicola* & ceux de ſon parti l'emportèrent. Les Tribuns enragés citèrent *Coriolan* pour rendre raiſon de ſa conduite devant le peuple. Les Sénateurs frémirent de cet attentat, & un grand nombre s'offrit à défendre les droits du Sénat juſqu'à la dernière extrêmité. Ces mouvemens de vigueur ne ſe ſoûtinrent point; on ſe laiſſa entraîner à l'avis de quelques-uns des partiſans du peuple qui prétendoient que la condeſcendance qu'on auroit en cette occaſion, déſarmeroit la multitude. Leur attente fût trompée: on craignit pour les jours de *Coriolan*, & il fallût regarder comme une grace, l'exil auquel il fût condamné.

Madem. BONNE.

C'eſt ainſi que le Sénat ſe vit dégrader par ſa foibleſſe, & que *Coriolan* fût

puni de s'être laissé emporter à son ressentiment & à sa passion.

Lady VIOLENTE.

Mais enfin, ma Bonne, *Coriolan* ne demandoit rien que de juste & de très à propos; vous ne pouvez le condamner sans faire en même tems le procès à votre bon ami *Apius*.

Madem. BONNE.

L'action d'*Apius* & celle de *Coriolan* étoient semblables, j'en conviens; mais leurs motifs étoient bien différens. *Apius* dans tout ce qu'il faisoit, n'avoit en vue que le bien de la république; *Coriolan* ne pensoit qu'à se venger. On prend toujours des mauvais conseils de la haine & du ressentiment. Lady *Sensée*, dites-nous à quels excès *Coriolan* poussa le sien.

Lady SENSE'E.

Coriolan sortit de l'assemblée la rage dans le cœur, & étant entré chez lui, il dit adieu d'un œil sec à sa mère; puis s'adressant à son épouse, il lui souhaita un mari plus heureux & digne d'elle. Il sortit ensuite de Rome, & le désir de se venger, le conduisit chez les Volsques.

ques. Etant entré chez leur Général, il s'aſſit dans le foyer ſans dire un ſeul mot. Le foyer, Meſdames, étoit le lieu où l'on faiſoit le feu pour la famille. C'étoit un aſyle inviolable, & un homme n'eût pû y maltraiter ſon plus cruel ennemi ſans ſe dèshonorer. Les domeſtiques étonnés coururent avertir leur maître, qu'un inconnu extrêmement triſte, mais dont le viſage étoit fier, étoit chez lui. Le Général s'y étant rendu, *Coriolan* lui parla en ces termes:

Tu vois dans ton foyer comme ſuppliant, le plus grand ennemi de ton païs. J'ai pris tes villes; j'ai détruit tes ſoldats: en un mot, je ſuis *Coriolan*. Mon ingrate patrie a récompenſé par l'exil, ce que j'ai fait pour elle & contre toi. Tu peus te joindre à elle pour achever de m'opprimer; mais ſi tu trouves qu'il eſt plus généreux de protéger un ennemi qui n'eſt plus en état de nuire, je t'offre mon bras. Uniſſons nos reſſentimens contre Rome: je puis la faire repentir de ſon injuſtice à mon égard.

Miſs BELOTTE.

Ah, pauvre *Coriolan!* qu'eſt devenu ta vertu? En vérité, ma Bonne, je ne puis comprendre qu'un ſi honnête hom-

me ſe ſoit déterminé à porter la guerre dans ſon païs.

Madem. BONNE.

Voilà le ſort des vertus humaines ; elles ne tiennent point contre une paſſion violente.

Lady SENSÉE.

Mais, ma Bonne, *Coriolan* eût-il été coupable de ſe retirer chez les Volſques pour y vivre en particulier ? Car enfin, banni de Rome, il falloit bien qu'il fût en un lieu de ſûreté ; chez des peuples alliez, les Romains lui auroient pû jouer quelque mauvais tour, & l'on eſt obligé par la loi naturelle à pourvoir à ſa ſûreté.

Madem. BONNE.

Voilà un procès à décider, Meſdames. Qu'en penſez-vous, Lady *Charlotte* ?

Lady CHARLOTTE.

Pour moi, je ſuis perſuadée qu'il faudroit mourir plûtôt que de porter les armes contre ſa patrie : ne penſez-vous pas comme moi, Meſdames ?

Lady

Lady SOPHIE.

Vous ſentez bien, Madame, que nous ne pouvons avoir un autre ſentiment.

Lady LUCIE.

Pour moi, je retracte toute l'eſtime que j'avois pour *Coriolan*, & pour tous ceux qui comme lui ſerviront les ennemis de leur patrie. Qu'en penſez-vous, ma Bonne?

Madem. BONNE.

J'aurois répondu comme vous il y a trois mois, ou plûtôt je penſe encore de même; cependant, nous ne ſommes pas de même avis, & pour nous bien entendre, nous aurons beſoin d'expliquer ce que nous entendons par la patrie,

Lady MARY.

Cela va ſans dire; c'eſt le lieu, c'eſt-à-dire, le royame dans lequel on eſt né.

Madem. BONNE.

Je ne puis être de votre avis, Madame, & en voici les raiſons que je rendrai claires par un exemple. Je ſuis née en Turquie. On me condamne injuſtement à être empalée. Je me ſauve en France: je demande à être naturaliſée

dans ce païs: on m'accorde ma demande. Alors la France contracte des obligations à mon égard ; & j'en contracte aussi de mon côté. Le Roi de France en me recevant pour sa sujette, promet de m'accorder protection, sûreté dans ses Etats, le partage de tous les avantages dont jouissent ses autres sujets. Toutes les graces qu'il leur accordera, seront pour moi comme pour eux; en un mot, il ne mettra plus de différence entre moi & ceux qui sont nés dans ses Etats. Je pourrai y vendre, y acheter, y tester, y recevoir un héritage. En retour de ce qu'il m'accorde, je me charge de tous les devoirs des citoyens auxquels on m'associe. Je lui dois comme eux, le respect, l'obéïssance, les tribus, l'attachement. Je deviens sa sujette ; tous les habitans deviennent mes compatriottes, & le royaume ma patrie. Tous les devoirs, Mesdames, qu'on doit à son païs, je les dois à cette nouvelle patrie que je choisis & que j'adopte, dont je dois épouser, & partager les intérêts. Ses ennemis deviennent les miens; ses alliés, mes alliés. En un mot, je lui dois jusqu'à la dernière goutte de mon sang, pour & contre tous.

Lady,

Lady LOUISE.

Et même contre ma patrie, contre le païs qui m'a vu naître? Tenez, ma Bonne! tout mon ſang ſe glace ſeulement à y penſer.

Madem. BONNE.

Oh grande puiſſance du préjugé! Non; Madame, vous ne devez jamais rien faire contre votre patrie; c'eſt ſans doute un très-grand crime. Ce n'eſt pas aſſez: vous devez tout faire pour votre patrie, & c'eſt pour cela que vous devez combattre ſans exception tous ceux qui entreprendront de lui nuire. Cette obligation vous engage à porter les armes contre le païs qui vous a vu naître, ſi l'intérêt de votre patrie l'exige. Vous avez renoncé à ce païs où vous avez vû le jour; vous avez élu un autre maître: donc vous lui devez fidélité.

Lady LUCIE.

Vous me répéteriez cela cent fois, mille fois, que vous ne me convaincriez pas. L'amour de mon païs eſt trop enraciné dans mon cœur.

Lady VIOLENTE.

Eh bien! ma chère, il faut y reſter,

ne pas en choisir un autre. Pour moi, je comprends fort bien ce que ma Bonne nous dit, & cela me paroit conforme à la loi naturelle. Je vais, si elle le veut bien, étendre sa comparaison. Elle suppose qu'un Turc qui craint d'être empalé, quitte la Turquie, se réfugie en France, & s'y fait naturaliser. Mais si l'Empereur de Turquie avoit commandé de couper la tête à tous les habitans d'une ville, qu'ils se refugiassent en Sicile, par exemple, ou bien à Malthe; on ne pourroit les y recevoir comme citoyens, s'il leur étoit permis de regarder encore la Turquie comme leur patrie. Ce seroit admettre des ennemis dans son sein, toujours prêts à se ranger du parti des Turcs, s'ils attaquoient la Sicile ou Malthe. La même raison qui engageroit à leur refuser un asyle dans ces isles, défendroit de les recevoir dans un autre païs. Voilà donc vingt à trente mille hommes, errans, vagabons, & chassés de toute la terre sans savoir où poser le pié, à moins que nous ne les envoyons dans les déserts de l'Amérique.

Miss CHAMPETRE.

Vous raisonnez comme un Docteur, ma-

ma chère amie; mais c'eſt ſur une fauſſe ſuppoſition. Vous poſez pour principe que ces gens ſeroient obligés de ſervir la Turquie contre la Sicile & Malthe; c'eſt ce que nous ne prétendons point: nous voulons ſimplement qu'ils reſtent neutres.

Lady VIOLENTE.

Fort bien, Madame! vous trouvez le moyen de les débarraſſer tout d'un coup des devoirs les plus indiſpenſables. Il eſt de droit naturel de défendre ſa patrie, or ces gens-là manquent à ce devoir naturel: choiſiſſez en une pour eux, cela m'eſt tout-à-fait indifférent; mais enfin, il faut qu'ils en ayent une. Si c'eſt la Turquie, ils doivent combattre en faveur des Turcs; ſi c'eſt Malthe, ils doivent combattre pour les Malthois. Vous ſavez le proverbe, ma chère, il faut qu'une porte ſoit ouverte ou fermée; il n'y a point d'entre deux, car de laiſſer ces gens les mains dans leurs poches, pendant que les autres ſe battront, cela n'eſt pas ſupportable.

Madem. BONNE.

Ni juſte. Ces domiciliés à Malthe tiennent une place qui ſeroit remplie par des

des citoyens; ils consument les denrées du païs, & lui doivent leur subsistance: donc ils lui doivent aussi leur bras. Voyez-vous, Mesdames, cette matière n'est pas fort importante pour nous autres femmes, qui n'aurons jamais à combattre, puisque notre sexe nous en dispense; mais il est de très-grande conséquence de nous convaincre de la nécessité de définir les mots. Vous n'entendiez pas bien celui de patrie, & cela vous faisoit raisonner à faux. Il est encore très-important de vous faire voir l'empire du préjugé. Vous ne pouvez vous empêcher de reconnoitre l'évidence des raisons, que Lady *Violente* & moi vous avons alléguées; cependant, je suis sûre que votre cœur se révolte contre la conviction, que vous êtes tentées de fermer les yeux de votre ame pour ne la pas voir. Or si les préjugés ont tant de force sur une matière, qui après tout ne nous intéresse point personnellement, combien auront-ils plus de force dans les choses, où ils favorisent une passion dominante? Cela sert aussi à nous faire voir qu'il ne faut pas compter sur nos décisions, puisqu'il nous arrive si souvent de décider mal. Enfin, ces petites disputes aiguisent

l'esprit,

l'esprit, vous apprennent à parler géométriquement, c'est-à-dire, à prouver ce que vous avancez, & à nous prouver à nous même la vérité ou la fausseté de nos opinions, ce que je regarde comme un très-grand avantage. Pour achever de vous convaincre de ce que je vous ai dit en dépit du préjugé, j'employerai un autre exemple.

Le Comte de Saxe étoit né Saxon. Il quitte son païs, vient demander du service en France. Je suppose (ce que je ne sais pas) qu'il n'a aucun bien. Le Roi lui donne un emploi considérable dans ses troupes: il vit plusieurs années aux dépens de ses appointemens; il se fait naturaliser. (Tout ceci, remarquez-le, Mesdames, est une supposition.) Un de ses amis en mourrant lui laisse une belle terre. On la lui dispute, sous prétexte qu'il n'est pas né François. Il répond: je le suis devenu. Le Parlement décide qu'il a raison; il prend possession de cette terre. Au bout de dix ans, la France déclare la guerre à la Saxe, & le Roi donne au Comte le commandement d'un bataillon; ce sujet adopté, auroit-il bonne grace de lui dire: Sire, quand je me suis fait François, c'étoit à condition de ne l'être

que

que pour jouïr des avantages accordés à vos ſujets, mais non pour m'aſſujettir à leurs devoirs; je ſerai donc François toutes les fois que ce tître pourra me procurer vos bienfaits, & Saxon quand il s'agira de la guerre contre les Saxons? Si cet exemple n'eſt pas aſſez frappant, en voici un autre.

Vous payez, nourriſſez, habillez un domeſtique pour vous ſervir Vous entendez par là que ce domeſtique prendra vos intérêts juſtes, pour & contre tous; mais il a ſervi dans vingt maiſons avant de venir dans la vôtre. Vos intérêts & ceux de ſes anciens maîtres ſont contradictoires; il vous propoſera d'être neutre: le ſouffririez-vous?

Miſs CHAMPETRE.

Si cela eſt, notre patrie réelle eſt donc celle que nous choiſiſſons, & non celle dans laquelle nous naiſſons.

Madem. BONNE.

Aſſurément, Madame. Si votre patrie vous eſt chère, ſi vous aimez à reſpirer toujours l'air que vous avez reſpiré pour la prémière fois, reſtez-y comme vous l'a fort bien dit Lady *Violente*. Je la regarde alors comme votre

tre patrie réelle, non parceque vous y êtes née, car cela ne ſignifie rien du tout, mais parceque vous la choiſiſſez, & que vous y participez aux avantages des citoyens. Mais ſi vous renoncez à ces avantages en abandonnant votre païs, celui où vous vous fixez, devient votre patrie, & vous devez y porter tous les ſentimens que vous aviez pour celle à laquelle vous renoncez.

Lady SPIRITUELLE.

Il ne me reſte qu'un petit embarras, ma Bonne. Vous avez blâmé la conduite de *Coriolan:* en quoi étoit-il coupable, je vous prie, ſi on adopte les principes que vous venez de poſer?

Madem. BONNE.

Il étoit coupable dans ſes motifs, ma chère. Il ne devoit encore rien aux Volſques; auſſi ce ne fût pas pour leur rendre ſervice, ni par amitié pour eux qu'il leur offrit ſon bras: ce fût ſeulement pour nuire aux Romains, pour ſe venger de leur injuſtice, qu'il leur fit déclarer la guerre, & réſolût dé détruire Rome. Or il n'eſt jamais permis de chercher à ſe venger, je ne dirai pas à un chrétien, car *Coriolan* ne l'étoit

toit pas, mais même à un honnête homme.

Lady CHARLOTTE.

Je ſuis perſuadée de ce que vous nous dites; mais puisque vous trouvez avantageux pour nous de raiſonner juſte en nous prouvant nos idées & celles des autres, permettez-moi de vous faire encore deux objections. Je conviens qu'un homme éclairé des lumières de l'Evangile ne doit pas ſe venger, parceque Jéſus-Chriſt le défend; mais je ne vois pas, comment la loi naturelle nous enſeigne à pardonner une injure: il eſt au contraire très-naturel de ſe venger, c'eſt le mouvement de la pure nature.

Madem. BONNE.

Dites-moi, ma chère, ſi vous aviez offenſé cruellement une perſonne, ſeriez-vous bien aiſe qu'elle ſe vengeât en vous faiſant tout le mal qui ſeroit en ſon pouvoir?

Lady CHARLOTTE.

Non, aſſurément! ma Bonne. Je ſouhaiterois de tout mon cœur qu'elle voulût bien me pardonner; cependant, ſi elle refuſoit de le faire, je ne pourrois l'accuſer d'injuſtice puiſque j'aurois mérité

rité ce châtiment, & que le bon ordre demande que le mal reçoive une punition.

Madame BONNE.

Auſſi cette perſonne ne feroit-elle point coupable ſi elle n'avoit d'autre déſir que de punir le crime, ſans penſer à ſe venger elle-même & à ſatisfaire ſa haine. Un homme tue mon père & mon mari ; je le mets en juſtice, & je ſouhaite qu'il ſoit puni. Si je le fais pour amour de la juſtice, je fais une bonne œuvre ; mais ſi j'agis par un ſentiment de haine, je commets un crime. Conſéquemment, j'ai à me plaindre de cet homme qui cherche à me faire punir par reſſentiment. Quand bien même je ſerois une meurtrière, il agit contre la loi naturelle qui lui dit : ne faites pas aux autres ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fît.

Lady CHARLOTTE.

Vous avez prévenu ma ſeconde objection, ma Bonne ; je voulois vous demander, comment on pouvoit accorder la permiſſion de pourſuivre un criminel avec ce précepte : ne faites point aux autres ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fît ? car enfin, ma Bonne,

j'au-

j'aurois beau avoir commis bien des crimes, je ne voudrois pas qu'on me fit pendre si cela dépendoit de moi.

Madem. BONNE.

En cela vous auriez tort, ma chère. Vous devez être aussi juste envers vous qu'envers les autres. Je ne dis pas que si vous aviez commis un crime, vous dûssiez vous accuser, parceque vous auriez d'autres moyens de le réparer que celui d'être pendue; mais si vous étiez condamnée après avoir été accusé par un autre, vous devriez pardonner à votre accusateur, à vos juges, & vous soumettre à leur arrêt pour amour de la justice. Je suis tentée de vous donner un exemple de ceci, & je succombe à la tentation.

Mr. *de Thou* étoit un homme de mérite, & qui possédoit une charge considérable. Mr. *de Cinqmars*, favori de *Louis* Treize, fit une conspiration contre le Cardinal *Richelieu* qui gouvernoit la France, & un traité avec l'Espagne avec laquelle on étoit en guerre, pour être soûtenu dans cette conspiration. Il communiqua le projet de cette affaire à Mr. *de Thou* qui non seulement n'y voulût point entrer, mais qui prévoyant quel-

quelle en feroit la fin, n'oublia rien pour engager fon ami à y renoncer. Il fe flatta de l'en avoir diffuadé, & ne crût pas à propos de trahir un homme qui lui avoit ouvert fon cœur. *Cinq-mars* pourfuivit fon entreprife qui fût découverte. Il fût arrêté, & eût la lâcheté de dire qu'il avoit fait part de fon projet à Mr. *de Thou* qui fût auffi mis en prifon. Il profita de cette adverfité, & ne s'occupa pendant fa prifon que de l'éternité. Lorfqu'il fût préfenté devant fes juges, il leur dit: vous favez, Meffieurs, que j'ai une parfaite connoiffance des loix, ainfi je pourrois vous chicaner ma vie, car je n'ai contre moi qu'un témoin; mais pendant ma prifon, j'ai péfé la vie & la mort, & j'ai trouvé que la mort étoit préférable à la vie. Je vous avoue donc que j'ai mérité la mort, puifque j'ai violé une des loix du royaume qui m'y condamne. Vous pouvez porter votre arrêt; je le reconnaîtrai jufte, & m'y foumettrai de bon cœur. Il tint parole, & plein de joye de pouvoir expier toutes les fautes de fa vie par une mort honteufe, il mourût en beniffant Dieu, & avec des tranfports de jubilation qui touchèrent tout un grand peuple qui

fût

fût spectateur de son supplice & de ses sentimens.

Lady LOUISE.

Ma Bonne, j'en reviens à ce meurtrier qui auroit tué mon père ou mon mari, ou à un calomniateur ou tout autre ennemi que je chercherois à faire punir par les loix. Comment est-il possible de ne le poursuivre que par amour de la justice, & de se préserver de tout ressentiment contre lui? Je vous jure que cela me paroit absolument impossible.

Madem. BONNE.

Souvenez-vous, Madame, de ces paroles de Jésus: ce qui est impossible aux hommes, ne l'est pas à Dieu. Sa grace est toujours proportionnée à la difficulté de la chose qu'il exige. Mais qui sont ceux qui profitent de la grace de Dieu dans ces occasions si pénibles à la nature? ceux qui se sont fait l'heureuse habitude d'en profiter pour vaincre leurs passions. Comment, une ame toute mondaine, pourra-t-elle remporter de si grandes victoires; elle qui se refuse aux sacrifices les moins considérables; elle dont l'unique occupation est

eſt de chercher à ſe ſatisfaire? Soyez ſûres, Meſdames, que cette ame molle n'aura pas le courage de recevoir la grace qui lui ſera offerte dans ces occaſions pénibles, & qu'elle ſuccombera à la tentation.

Lady LOUISE.

Je vous jure, ma Bonne, que je comprend parfaitement, que pour être chrétienne & aller au ciel, il faut être une Sainte; après tout, qu'eſt-ce donc qu'il y a de ſi fâcheux dans cette néceſſité? Quand même la ſainteté ſeroit auſſi pénible à acquérir qu'elle me le paroît à préſent, la vie eſt ſi courte, l'éternité eſt ſi longue. Mais je ne veux pas interrompre plus long-tems l'hiſtoire de *Coriolan:* je vous expliquerai une foule de penſées qui me viennent à préſent, ma Bonne, ſi vous voulez me donner un quart d'heure après la leçon.

Madem. BONNE.

J'y conſens de bon cœur, Madame. Lady *Senſée*, achevez l'hiſtoire que vous avez commencée.

Lady SENSE'E.

Le Général des Volſques étoit trop

habile pour ne pas ſentir tous les avantages, qu'il pourroit retirer de la colère de *Coriolan*; mais on étoit alors en paix avec Rome: on trouva un prétexte; car on en trouve toujours quand on veut malfaire, & la guerre fut réſolue. *Coriolan* à la tête d'une armée, fit trembler les Romains, & le peuple ſi inſolent dans la proſpérité, n'eut pas le courage de s'armer pour s'oppoſer à un tel ennemi. On députa vers lui les Sénateurs qui avoient été ſes amis, & il les reçut fort bien comme tels; mais lorsqu'ils voulurent lui parler de paix, il répondit qu'elle dépendoit des Volsques, & qu'ils ne la feroient qu'au moment où les Romains rendroient aux peuples d'Italie, toutes les terres qu'ils leur avoient enlévées. C'étoit réduire Rome à bien peu de choſe; auſſi cette réponſe augmenta la conſternation dans la ville. On députa vers *Coriolan* tous les miniſtres de la réligion; & lorsqu'on ſut qu'il s'étoit borné à leur rendre les devoirs qu'il devoit à leur caractère, ſans vouloir adoucir ſes propoſitions, le déſeſpoir s'empara de tous les cœurs. Alors une Dame Romaine ſe léva, & dit: c'eſt aux femmes à qui les Dieux réſervent la gloire de ſauver Rome. Elle

mar-

marcha auſſi-tôt vers la mère de *Coriolan*, & la détermina à ſe mettre à la tête des Romaines pour fléchir ſon fils. On étoit ſi perſuadé de la probité de *Coriolan*, qu'on ne craignit pas de remettre entre ſes mains ce que l'on avoit de plus précieux.....

Lady SOPHIE.

Et comment, ces ſtupides animaux qui étoient ſi perſuadés de la probité de *Coriolan*, ne prenoient-ils pas leurs Tribuns, & ne les lui envoyoient-ils pas la corde au col, pié & poing liés?

Madem. BONNE.

Cette réflexion eſt toute naturelle; mais elle ne vint point aux Romains, & vous verrez bientôt qu'ils firent des ſottiſes encore plus conſidérables. Les préjugés nationnaux offuſquoient leur raiſon, & ils ne ſont pas les ſeuls auxquels ils font faire des ſottiſes. Continuez, Lady *Senſée*.

Lady SENSÉE.

Les Volſques furent très-ſurpris lorſqu'ils virent ſortir de Rome une longue ſuite de chariots, qui venoient droit à leur camp. A peine eut-on appris que

Véturie étoit à la tête de toutes les Dames dans ces chariots, que *Coriolan* se précipita hors de sa tente pour embrasser sa mère; mais aussi-tôt qu'il fut à portée de l'entendre, elle s'écria: arrête *Coriolan!* je ne puis embrasser comme mon fils l'ennemi de Rome. Ma mère, lui répondit *Coriolan*, quittez cette ingrate patrie, & venez habiter parmi des peuples qui savent connoitre & chérir la vertu. Cette Dame alors lui représenta tout ce qui pouvoit lui donner horreur de la démarche qu'il avoit faite, & finit en lui disant: Achève ton ouvrage; viens mettre à feu & à sang la terre qui t'a vu naître; livre aux ennemis les tombeaux de tes ancêtres. Mais avant d'entrer à Rome, il faudra fouler aux piés ton infortunée mère, car je me coucherai à la porte de cette ville, & il faudra que tu passes sur mon corps, avant de t'en rendre le maître. *Coriolan* ne put résister à ces paroles, il s'écria: vous avez vaincu, ma mére; mais il en coutera la vie à votre fils. Effectivement, il engagea les Volsques à faire la paix, & se retira chez eux, où quelque tems après le Général de ce peuple le fit assassiner.

Lady

Lady SPIRITUELLE.

Vous aviez raiſon, ma Bonne, de dire que les préjugés nationnaux obſcurciſſoient les lumières naturelles chez les Romains. Vous auriez dû ajouter, ma Bonne, qu'ils étouffoient les ſentimens naturels au point de rendre ce peuple haïſſable. Quelle horrible conduite que celle de *Véturie !*

Miſs CHAMPETRE.

Auriez-vous voulu, Madame, qu'elle eut laiſſé périr Rome pour ſauver ſon coupable fils.

Lady SPIRITUELLE.

Non, ma chère. J'aurois voulu qu'elle fut juſte, & qu'elle eut concilié ce qu'elle devoit à la nature & à ſon païs: elle en avoit une ſi belle occaſion. N'eſt-il pas vrai que les Tribuns de Rome étoient des peſtes publiques? N'eſt-il pas vrai que *Coriolan* etoit innocent? N'eſt-il pas vrai que les Tribuns & le peuple étoient ſi effrayés à l'approche de *Coriolan*, qu'ils ſe fuſſent ſoumis à tout ce qu'on eut pu exiger d'eux? Voici donc ce que j'aurois fait dans une pareille occurrence ſi j'euſſe été à la place de *Vé-*

turie. J'aurois consenti à leur rendre le service qu'on exigeoit d'elle à condition d'abolir le Tribunat, de punir ceux qui avoient injustement condamné son fils, de lui restituer sa réputation, sa place & ses biens. Toutes ces demandes étoient justes, & on n'étoit pas en état de lui rien refuser. Par ce moyen elle eut sauvé Rome & son fils tout à la fois.

Madem. BONNE.

On ne peut rien ajoûter à votre décision, ma chère. Nous reprendrons l'histoire Romaine la prémière fois, & nous allons continuer celle de Madame *du Plessis*; mais, Mesdames, je ne vous en dirai que ce qui peut convenir à votre état, & encore fort en abrégé : les états extraordinaires par lesquels il plût à Dieu de la faire passer, ne sont pas à votre portée.

Lady LOUISE.

Pourquoi ne nous pas édifier de tout ce que vous en savez, ma Bonne? Peut-on avoir de trop bons exemples à suivre? Nous en voyons tous le jours tant de mauvais.

Madem. BONNE.

Je ne vous tairai rien, Mesdames, de tout

tout ce que vous pourrez imiter; mais Jésus nous avertit lui-même qu'il y a plusieurs démeures dans la maison du père céleste. Nous sommes toutes appellées à la sainteté, c'est-à-dire, à la pratique de tous les préceptes de l'Evangile; mais tous ne sont pas appellés à la perfection, c'est-à dire, à la pratique des conseils. Ils deviennent nécessaires au salut de ceux que Dieu y appelle. Telle étoit Madame *du Plessis*. La fidélité à suivre ces conseils, lui attira les graces les plus relévées. Nous ne devons pas y prétendre, les souhaiter même; il suffit de nous abandonner à la volonté de Dieu pour lui obéir sans réserve dans tout ce qu'il demandera de nous. S'il nous veut dans l'observation des conseils de l'Evangile, c'est-à-dire, dans la perfection, il saura bien nous le faire connoitre. D'ailleurs, Mesdames, ces états extraordinaires par lesquels il conduisit notre sainte Dame, ne seroient própres qu'à exciter la risée des gens du monde, qui ne peuvent comprendre tout ce qui choque la chair & passe les sens. Une autre raison m'arrête: des jeunes personnes qui ont l'imagination extrêmement vive, peuvent aisément se faire illusion. Quelques mo-

mens de dévotion fenfible pourroient leur perfuader, qu'elles font arrivées à cet heureux état dont elles auroient entendu parler, & cela conduit aifément à la vanité, au fataniſme, & quelquefois même à la folie.

Lady LUCIE.

Mais ne pourrions-nous pas favoir au moins ce que vous appellez des graces extraordinaires, & auxquelles il ne faut pas prétendre? J'ai crû jufqu'à ce jour qu'il n'y avoit point de grace qu'un chrétien ne dût fouhaiter.

Madem. BONNE.

Il y a deux fortes de graces, Mesdames: celles qui nous aident à nous fanctifier, & celles-là nous pouvons les demander fans méfure; je m'explique. Un chrétien qui veut aller au ciel, doit demander à Dieu la patience dans tous les maux qu'il lui plaira de lui envoyer; mais il n'apartient qu'aux ames parfaites de fouhaiter les croix, d'en demander à Dieu. Un chrétien pénétré du repentir de fes péchés, & par conféquent du peu qu'il vaut comme pécheur, doit fe foumettre à être méprifé lorfque Dieu lui envoyera ce moyen

de

de satisfaire à ses fautes: mes les ames parfaites cherchent le mépris, en demandent à Dieu, & ne laissent échapper aucune occasion d'être méprisées: c'est une consolation infinie pour elles, & il leur semble qu'à mésure qu'elles sont méprisées, le poids de la confusion éternelle qu'elles ont mérité, diminuë. Un chrétien est obligé de se détacher des richesses, d'en faire part aux pauvres; pour cela, il retranche une partie de l'argent destiné à ses plaisirs. Le parfait qui cherche à se rendre semblable à Jésus autant que sa nature imparfaite le lui permet, se fait pauvre lui-même, & attend de la providence le pain de chaque jour. Il ne destine rien pour les plaisirs du monde, car il n'en connoit plus d'autre que celui d'être uni à son Dieu. Le chrétien doit se soumettre à la maladie, au froid, au chaud, & à toutes les autres miséres de la vie; il doit se retrancher souvent des plaisirs innocens, parcequ'ils sont proches du chemin des plaisirs criminels, parcequ'il doit prendre l'habitude de se géner & de se contraindre dans les choses permises, afin de pouvoir le faire dans les choses défenduës quand l'occasion s'en présentera; il doit avoir

toujours la balance en main pour ce qu'il accorde à ſon corps, parcequ'une chair ſatisfaite ſe revolte, parcequ'il ne peut chercher à ſe procurer toutes ſes aiſes & ſes commodités ſans ſe mettre en danger d'employer à cet uſage ce qui devroit appartenir aux pauvres. Le parfait pénétré du mal que ſon corps a fait à ſon ame, le haït, lui donne ſes beſoins à regret, eſt charmé de le voir ſouffrir, ſe rejouit en penſant à la deſtruction de ce corps qui eſt l'ennemi de Dieu. Les ſuites de cette fidélité à tendre à ce qu'il y a de plus parfait, ſont: une union intime avec Dieu dont on ſent la préſence actuelle; une ſoif ardente de la prière dont ces ſaintes ames ont une peine infinie à s'arracher; des graces extraordinaires dans la prière où il plait quelquefois à Dieu de ſe manifeſter à eux autant que de foibles créatures en ſont capables; des tentations violentes dont il plait au Seigneur de les éprouver en leur cachant abſolument le ſentiment de la grace qui regne dans leur ame; des penſées de découragement, de déſeſpoir, de vanité, & d'autres encore plus inſupportables à des ames pures; enfin, des dons extraordinaires, comme celui de prophétie,

la

la connoiſſance de l'intérieur des perſonnes auxquelles elles peuvent être utiles, des viſions, des révélations. Remarquez, Meſdames, que les parfaits loin de ſouhaiter ces dernières graces, les craignent beaucoup, car il eſt dangéreux de donner dans l'illuſion ou la vanité ſur ce ſujet.

Lady LUCIE.

Je vous aſſure, ma Bonne, que je connois une Dame qui eſt actuellement dans cette union avec Dieu dont vous venez de parler. Elle eſt, comme elle me l'a dit elle-même, unie à Jéſus comme le cep l'eſt à la vigne; elle ne craint plus d'en être ſéparée, & eſt ſure de ſa régénération.

Madem. BONNE.

Je connois cette Dame, c'eſt Mylady *H****. Elle a fait part à tant de perſonnes de ſon état de perfection prétendue, que cela eſt venu juſqu'à moi. Mais apprenez, ma chère, & s'il ſe peut, ne l'oubliez jamais que les vrais parfaits ont autant de répugnance à parler des graces que Dieu leur fait, que celle-là a de plaiſir à étaler à propos & hors de propos, celles qu'elle s'imagine

gine recevoir. Apprenez encore, que personne dans cette vie n'eſt aſſuré de ſa régénération, & de ne point perdre la grace. Les plus grands Saints ont tremblé, & St. *Paul* à la ſainteté duquel j'ai plus de foi qu'à celle de Lady *H****, trembloit dans la crainte d'être reprouvé. Apprenez enfin, que cette Dame qui eſt Méthodiſte, s'écarte de la créance commune de ſon égliſe, fait ſecte à part, ſe retire de la direction des Evêques pour ſuivre des docteurs particuliers, ce qui eſt une marque certaine de l'illuſion. Remarquez encore, que celles qui ſuivent cette ſecte, ſont pour la plus part orgueilleuſes, qu'elles mépriſent les autres, qu'elles ſont médiſantes, aiment leurs aiſes & leurs commodités. Ce n'eſt point là, la vie des parfaits; un ſeul des défauts ſuffit pour faire connoître l'eſprit qui les meut, & certainement ce n'eſt point l'eſprit de Dieu.

Lady LOUISE.

J'ai une objection à vous faire bien différente de la penſée de Lady *Lucie*; c'eſt que je regarde tout ce que l'on rapporte de ces graces extraordinaires comme de belles imaginations: c'eſt qu'au-

qu'autant que je trouve raisonnable de souffrir les maux que Dieu nous envoye, autant je trouve ridicule cette haine de son corps & ce soin de lui retrancher ses aises quand on peut se les donner sans blesser aucun de ses devoirs. Pardonnez-moi ma franchise, ma Bonne: je vous dis ma pensée; mais je ne suis point obstinée dans ma pensée, & suis toute prête à y renoncer si vous me prouvez que j'ai tort.

Madem. BONNE.

C'est tout ce qu'on peut exiger de vous, ma chère Lady. Les choses extraordinaires dans l'orde de la grace ne sont pas de mode, j'en conviens: en parler, paroitre y ajouter foi, c'est se ranger dans la classe des femmelettes & des esprits foibles selon les gens du monde. Pauvres atomes! le bras de Dieu est-il raccourci? Celui qui n'a pas dédaigné de parler familièrement à *Noé*, *Abraham*, *Moïse* & aux autres grands hommes dans l'ancienne loi; celui qui s'est manifesté à *Paul*, à *Philippe*, & à tant d'autres dans la nouvelle, a-t-il restraint ses bontés à de certains tems? Les ames auxquelles Dieu se communique, conservent ses

faveurs dans le plus intime de leur cœur. Le monde les ignore; mais ce n'eſt pas une preuve de leur non-exiſtence. Eſſayez, Madame, à bien accomplir les préceptes Evangéliques; peut-être vous fera-t-il la grace de vous appeller à la pratique des conſeils, & alors vous connoîtrez par expérience que ce que Dieu a fait autrefois, il le fait encore aujourd'hui. Reprenons la vie de Madame *du Pleſſis*.

J'ai laiſſé Madame *du Pleſſis* toute occupée de la prière, qu'elle n'interrompoit que pour pratiquer des œuvres de charité. Un devoir vint l'arracher à une vie ſi heureuſe. Son mari l'avoit fait tutrice de ſes enfans; il falloit conſerver leur bien contre l'injuſtice & l'uſurpation. Madame *du Pleſſis* après avoir fait tout ce que la charité chrétienne lui pût ſuggérer pour éviter un procès, fut forcée de plaider. Alors elle abandonna ſans murmurer ſa retraite, ſe priva de pluſieurs heures de méditation & de lectures ſaintes, pour habiter l'anti-chambre de ſon rapporteur & de ſes juges, & la chambre de ſon avocat & de ſon procureur. Elle paſſoit une grande partie de la journée à l'emploi dégoutant d'examiner des papiers,

des

des titres, & le faisoit avec une grande répugnance de la nature, & une parfaite soumission à la providence qui la chargeoit de cette occupation. Dieu ne peut être vaincu en libéralités. Notre sainte Dame lui sacrifioit le bonheur qu'elle avoit gouté dans la prière; il lui fit sentir sa présence d'une manière plus sensible dans l'exercice de ses devoirs, ensorte qu'elle na jamais prié avec plus de recueillement & d'attention que dans les antichambres, qui devenoient pour elle des temples où son créateur se manifestoit à elle.

Miss CHAMPETRE.

Il me vient une curiosité, ma Bonne. Comment a-t-on pu savoir ces choses qui passoient entre Dieu & Madame *du Plessis?* Vous nous avez dit que les Saints ne parlent jamais des graces que Dieu leur fait: elle a donc manqué à cette règle.

Madem. BONNE.

Non, Madame; elle avoit une estime très-grande pour un ecclésiastique qui étoit véritablement un Saint, & elle le consultoit sur les affaires de sa conscience. Il lui dit un jour que pour

la

la conduire ſurement, il avoit beſoin de la connoitre à fond, qu'il n'avoit pas aſſez de tems pour l'entendre, & qu'ainſi il prioit de lui écrire ce qu'elle auroit à lui communiquer. Cet honnête homme garda précieuſement ces écrits; après ſa mort me chargea de les copier, parceque je connoiſſois ſon écriture qui étoit fort mauvaiſe. J'ai été témoin de beaucoup de ſes actions; je l'ai ſouvent queſtionnée pour m'édifier, & enfin, une fille vertueuſe qui avoit vécu pluſieurs années avec elle, m'a fait part de ſes remarques. Continuons.

Madame *du Pleſſis* ayant gagné ſes procès, retira ſes filles chez elle, par le conſeil de l'eccléſiaſtique dont nous avons parlé, car il étoit perſuadé qu'elle étoit plus capable de les bien élever que perſonne. On s'attendoit que ſes trois filles la mettroient dans la néceſſité de revoir le monde pour les accompagner dans les compagnies. On le lui propoſa: elle répondit courageuſement qu'elle ne les avoit pas reçues de la main de Dieu pour en faire des mondaines, mais des habitantes du ciel. Elles ſont mortes toutes les trois ſans connoitre les aſſemblées, les bals, les ſpectacles. . . . . .

Lady

Lady SOPHIE.

De chagrin ſans doute ? Oh ! que je plains ces pauvres filles ! Elles ont dû bien s'ennuyer avec une telle mère.

Madem. BONNE.

Si vous ne m'euſſiez point interrompue, j'allo s ajouter qu'elles étoient mortes ſans ſouhaiter même ces plaiſirs. Avant d'être en âge de les gouter, leur ſainte mère leur en avoit démontré le vuide & le danger, & elles choiſirent elles-mêmes la retraite dans laquelle elles ont toujours vécu. Loin de trouver leur mère ennuyeuſe, elles n'avoient pas un moment de repos lorsqu'elles en étoient ſéparées, ce qui étoit rare, car elle ſacrifioit le goût de la prière au ſoin d'amuſer ſes enfans, & de vivre avec eux. Mais je vous dois le portrait de ſes filles, après quoi je vous apprendrai quelles étoient leurs occupations journalières. L'ainée qu'on appelloit Mademoiſelle *du Pleſſis*, & que j'ai connue, étoit ce que l'on appelle une bonne fille, ſans malice & ſans eſprit: elle portoit une de ſes figures qu'on voit cent fois ſans y trouver ni bien ni mal. Mademoiſelle *d'En-*

freuil-

freville, la feconde, étoit extrêmement jolie fans être régulièrement belle: elle avoit tout l'efprit de fa mère; mais fa vivacité faifoit tort à fon jugement. La piété en la muriffant avant le tems, la rendit une fille accomplie. Elle avoit le cœur excellent, beaucoup de goût pour les plaifirs & le grand monde. La crainte de s'y perdre, détruifit ce goût, non qu'elle eut deffein d'y renoncer; feulement vouloit-elle attendre avant de s'expofer, le tems où elle feroit bien fortifiée dans la grace. Mademoifelle *Puchot*, la troifième, eut été fort bien; mais la petite vérole lui avoit laiffé des yeux rouges & dégoutans. Celle-là avoit un efprit fupérieur, & ce qui en eft presque toujours inféparable, des paffions fougueufes. Des réflexions férieufes fur fon caractère, lui firent naitre le défir de mettre une barrière infurmontable entre elle & les objets de fes paffions. A quatorze ans, elle déclara à fa mère qu'elle vouloit être Carmélite, c'eft-à-dire, fe faire Réligieufe dans une maifon très-auftère & entièrement féparée du monde. Madame *du Pleffis* lui répondit qu'elle auroit plus de plaifir de voir une de fes filles confacrée à Dieu, que de la favoir

voir sur un trône, lui donna permission de vivre aussi retirée chez elle que dans un cloitre, & finit en lui disant qu'elle ne permettroit jamais à aucune de ses filles de se faire Réligieuse avant vingt-cinq ans, parceque cet état sortant de la vocation commune qui est le mariage, devoit être examiné à loisir, & embrassé dans l'âge mur.

Miss CHAMPETRE.

Je commence à avoir bonne opinion de la dévotion de Madame *du Plessis*. Elle ne se croyoit pas autorisée à disposer du sort de ses enfans selon ses goûts, & malgré sa grande piété consultoit la prudence.

Madem. BONNE.

Votre remarque est très juste, Madame, & notre sainte Dame fit voir dans une occasion beaucoup plus délicate qu'elle savoit s'oublier elle-même quand il étoit question de pourvoir ses enfans. Je vous ai dit que la seule crainte des dangers du monde en éloignoit Mademoiselle *d'Enfreville* qui l'aimoit beaucoup. Elle n'avoit que dix-huit ans lorsqu'elle fut demandée par un homme

me extremement riche ; c'étoit une personne de probité selon le siècle, mais très repandu. Madame *du Plessis* frémit depuis la tête jusqu'aux pieds en jettant un coup d'œil sur la dissipation où ce mariage jetteroit sa fille chèrie, car c'étoit celle qu'elle aimoit le plus Cependant, elle n'avoit point recherché cet établissement : la providence avoit peut-être des vûës sur sa fille qu'elle ignoroit ; elle devoit donc abandonner le soin de cette affaire au Seigneur. Elle fut se prosterner devant lui pour le conjurer d'avoir soin du salut de cette pauvre enfant, renferma toutes ces craintes au fond de son cœur, & ayant fait venir sa fille, lui exposa l'affaire dont il étoit question. Elle lui réprésenta que la coûtume de Normandie réduisant les filles à leur légitime, elle n'avoit pas lieu d'espérer un si bon parti. Elle lui exposa les bonnes qualités du Cavalier, la réputation qu'il s'étoit acquise dans le monde, & sut si bien lui cacher ses frayeurs, que sa fille crût qu'elle souhaitoit passionnément cette alliance, & n'osa lui déclarer tout à coup sa résolution : elle se contenta de lui demander vingt quatre heures pour prier & réflêchir, & la

laiffa dans la crainte qu'elle ne fut tentée d'une fortune fi brillante. Le lendemain Mademoifelle *d'Enfreville* lui dit en tremblant, qu'elle aimeroit mieux mourir que de lui déplaire, que cependant, fi elle la laiffoit maitreffe de fon fort, elle fouhaitoit ne fe marier qu'à vingt-deux ans. Madame *du Pleffis* renferma fa joye à cette réponfe, auffi bien qu'elle avoit fait fa crainte, & fa fille eft morte fans avoir fu les différens fentimens qu'elle avoit éprouvés en cette occafion.

Lady SOPHIE.

S'il y avoit bien des dévotes de ce caractère, cela me reconcilieroit avec la dévotion ; mais toutes celles que j'ai connués, étoient hargneufes, médifantes, controlant tout, blâmant tout, & fe faifant un plaifir de contrarier les goûts les plus innocens. Vous nous avez promis un Magazin pour les pauvres, ma Bonne ; vous devriez nous en donner un pour les dévotes, afin qu'elles appriffent à l'être dans le goût de Madame *du Pleffis*.

Madem. BONNE.

Les vrayes dévotes n'en auroient pas be-

befoin. Comme elles ont le même modèle qui eft Jéfus-Chrift, elles fe reffemblent toutes. Mais j'avoue que les fauffes dévotes auroient grand befoin d'être éclairées. Je penferai à cela quelque jour. Il faut un peu égayer la fin de notre leçon, en vous racontant un conte de fée de ma façon. Je vous dirai en vous le faifant ce qui m'a fait naître l'idée de le compofer. Il eft un peu philofophique, je vous en avertis.

Lady MARY.

Tant mieux, ma Bonne; car ceux qui m'amufoient il y a quelques années, pourroient fort bien produire aujourd'hui un effet tout contraire.

Madem. BONNE.

Dans le royaume de Lutéfie, *Aris* & *Mithra* regnoient pour le bonheur de leurs fujets. *Aris* fe regardoit comme le père d'une nombreufe famille à laquelle il étoit rédevable de tous fes momens. Il fe croyoit chargé par les Dieux, du foin de procurer la fureté du dernier de fes fujets, comme du plus illuftre. Ils font tous mes enfans, difoit-il; fi quelque prédilection m'eft permife, c'eft en faveur des pauvres &

des

des miſérables. Tel un père tendre porte dans ſes bras ſon fils infirme, & laiſſe à celui qui eſt robuſte, la fatigue d'un chemin pénible. *Mithra* en uniſſant ſon ſort à celui d'*Aris*, avoit moins penſé à s'aſſocier à la ſouveraine puiſſance, qu'à l'exceſſive tendreſſe qu'elle avoit pour ſon peuple; & pendant que ſon illuſtre époux s'occupoit à réprimer le vice, à punir l'injuſtice, *Mithra* donnoit tous ſes ſoins à les diminuer. Son Exemple avoit forcé le crime à chercher les ténèbres; on ne rougiſſoit plus d'être vertueux: ceux qui ne l'étoient pas, ſe paroient du moins des dehors de la vertu. Il y avoit donc un grand nombre d'hypocrites à la cour, dit mon lecteur; j'aimerois mieux qu'elle fut remplie de méchans connus pour tels. Je ne ſuis pas tout-à-fait de ce ſentiment: l'homme eſt un animal ſur lequel l'habitude a beaucoup d'empire. Les grands de Lutéſie à force de parler & d'agir comme d'honnêtes gens, le devinrent inſenſiblement. Ainſi *Tarquinius* qui avoit joué l'homme vertueux pour parvenir au trone, n'eut jamais la force de changer l'habitude qu'il avoit priſe de faire le bien; il reſta honnête homme par pareſſe, ou plûtôt il le de-

vint

vint réellement. Les actes réitérés qu'il avoit faits, avoient tellement plié les fibres de son cerveau vers les objets louables, qu'il eût fallu de violens efforts pour les replier du sens opposé. Il pésa les difficultés qu'il trouveroit dans ce travail, avec celles qu'il auroit à redresser son intention. Ce dernier ouvrage lui parut plus aisé que l'autre; il l'entreprit. Mais je suppose que les grands démeurent hypocrites, c'est-à-dire, qu'ils fassent le bien physique sans parvenir jusqu'au moral; il n'y a qu'eux qui y perdent. Les canaux qui distribuent l'eau dans un jardin, le fertilisent; quoique ces canaux demeurent secs & pleins de bouë, le jardin n'en souffre aucun préjudice. Ainsi l'homme de qualité vertueux par respect humain, démeure vuide des vertus qu'il excite chez le peuple qui de sa nature est imitateur.

Avancez; je vous en conjure, me dit une lectrice avide de faits; vos réflexions m'ennuyent: si vous continuez sur ce ton, nous ne verrons jamais la fin de votre conte.

Si mes réflexions vous ennuyent, elles m'amusent, & mon prémier motif en écrivant, est ma satisfaction: vous

êtes

êtes, la maîtresse de les passer ; mais vos criailleries, vos baillemens, ne m'en feront pas rabattre une syllable. N'allez pourtant pas croire que ce soit un guet appens ; je ne réfléchis pas de propos délibéré ; ce n'étoit pas là mon intention en prenant la plume. Quand je la tiens, elle ne peut se refuser à tout ce qui me vient dans l'esprit. Mais à propos de mon intention, je ne vous en ai pas dit un mot ; j'ai oublié l'avertissement. Il en faut un pourtant, à quelque chose malheur est bon. Si je l'eusse mis au commencement, vous l'eussiez passé, & vous n'auriez pas daigné ouvrir la feuille. L'ouvrage est fait à présent, c'est une tentation pour le lire ; cependant, elle pourroit fort bien n'être pas suffisante pour lui donner plus de poids. Je vous avertis que ce conte a besoin d'un avertissement pour être lû avec plaisir : passez-le à présent si vous l'osez.

Un honnête homme dont je ne sais pas le nom, est devenu auteur par gageure : il a promis de payer six guinées s'il ne fournissoit un volume en six jours. Le terme étoit court, aussi n'a-t-il trouvé que le tems d'écrire ; & il a eû la bonne foi d'avertir le lecteur qu'il

n'avoit lû son ouvrage qu'en corrigeant les épreuves. Je lui fais gré de sa franchise; mais elle étoit inutile : j'aurois gagé aussi en lisant le livre, que l'auteur ne l'avoit pas relû après l'avoir écrit. Cependant, nouveau Pigmalion, il s'est passionné pour son ouvrage; il a juré par le styx d'enrichir son libraire. La chose est probable. Une centaine de bonnes maximes jettées par-ci, par-là : une obscénité imparfaite, parceque nôtre homme est encore scrupuleux ; mais on prévoit qu'il se corrigera de cette foiblesse. Nul ordre, nulle liaison, nulle nécessité dans la suite des événemens, c'est un genre d'écrire assez à la mode aujourd'hui. Pour moi qui n'ai pas de penchant à la suivre, j'ai pris la liberté de trouver son livre ridicule. A cette prémière liberté, j'en ajoute une autre ; c'est de m'aproprier son titre, une partie de son plan, & d'en faire quelque chose de mieux. Il arrivera peut-être que je ne ferai rien qui vaille ; je souhaite que l'auteur du titre trouve un vangeur. Le moyen d'être heureux, voilà ce qu'on trouve à la tête du conte : ce titre intéresse le genre humain. J'exhorte tous ceux qui aiment l'humanité à travailler sur ce plan,

plan, ſi je ne le remplis pas à leur fantaiſie; le Public y gagnera.

Pour la ſingularité du fait, il faudroit fourrer à cet endroit une épitre dédicatoire, car j'avoue que je l'ai oubliée auſſi bien que l'avertiſſement; mais j'ai pitié des lecteurs : je veux leur laiſſer prendre haleine. L'épître trouvera ſa place; ſi ce n'eſt au milieu, ce ſera à la fin.

Lady SPIRITUELLE.

Il faut avouer, ma Bonne, que vous êtes honnêtement méchante; comme vous avez acccommodé ce pauvre auteur!

Madem. BONNE.

C'eſt une folie de Lady *Senſée*. Elle avoit été charmée d'un vers qui étoit à la tête de l'ouvrage, & que voici:

Du bonheur que l'on fait, le nôtre naît toujours.

Elle mouroit d'envie de lire l'ouvrage. Après l'avoir examiné, je lui ſignifiai qu'il falloit en faire le ſacrifice parcequ'il ne valoit rien. Le titre l'avoit ſi fort enchantée, qu'elle ſe mit de mauvaiſe humeur contre l'auteur & preſque contre moi. Elle me proteſta qu'elle ne pouvoit me pardonner le chagrin que

je lui causois qu'à une condition ; & c'étoit de remplir moi-même le tître: elle m'apporta du papier, me mit la plume à la main, & prétendoit que d'un trait de plume je lui fisse un volume. Moi dont la manie est d'aimer à écrire en bref, je ne pus lui promettre qu'une douzaine de pages tout au plus. Elle s'obstina à en vouloir d'avantage: il fallut donc, bongré, malgré, fourrer des réflexions, des conversations, & je remplis ma tâche ; mais ce qu'il y a de risible, & dont je ne m'apperçus qu'après avoir fini, c'est que la tête pleine de nos leçons, je ne fis rien de ce que je m'étois proposé, & mon conte n'étoit bon qu'à prouver que l'éducation forme tellement notre caractère, qu'elle peut le rendre méconnoissable. Il fallut pourtant qu'elle s'en contentât, tel qu'il étoit; & pour me punir de ne lui avoir pas obéïr à la lettre, elle me condamna à vous le lire. Voilà toute l'histoire de mon conte qui est tout aussi mal-tournée que le conte même.

Lady LUCIE.

J'avoue, ma Bonne, que le tître étoit beau ; mais je suis persuadée que ce que vous avez fait, nous fera aussi utile

tile pour le moins : ainſi, ma Bonne, nous vous prions de nous finir la lecture de ce conte avec toutes ces additions.

Madem. BONNE.

Ce ſera pour la prémière fois, Madame; il eſt tems de nous ſéparer. Lady *Louiſe*, je veux vous dire un mot.

CONVERSATION PARTICULIÈRE.

Madem. BONNE. *Lady* LOUISE.

Madem. BONNE.

Vous avez ſouhaité de me parler en particulier, Madame : me voici à vos ordres.

Lady LOUISE.

Je vous ſuis bien obligée, ma Bonne; mais je ne ſais ſi j'aurai le courage de vous dire tout ce qui m'eſt venu dans l'eſprit. Je le ferois bien plus volontiers ſi j'étois ſûre que vous vouluſſiez me dire poſitivement, que je ſuis folle; mais je le deviendrai à coup ſûr ſi vous avez la cruauté de me dire que j'ai raiſon. Si quelqu'un m'entendoit, il diroit que

je la ſuis déjà. Je vais vous expliquer cette énigme.

Je ſuis fatiguée de lutter contre Dieu, & cependant, je ne me ſens pas déterminée à lui obéïr. Le monde me plaît & me tourmente: j'en voudrois goûter les plaiſirs; je ne veux pas participer à ſes ſouillures. C'eſt un ouvrage ſi pénible d'être toujours la balance à la main, pour péſer juſqu'à quel point un tel plaiſir peut être permis! La gayeté touche à la diſſipation, une parure convenable au luxe, la politeſſe à la galanterie, l'amitié à l'attachement exceſſif, ce que l'on doit à ſon rang, à l'orgueil; en un mot, tout eſt péril, danger, fatigue. Si j'étois fille, je ſuis ſi excédée que je prendrois le parti de renoncer à tout pour n'avoir plus tout à combattre; mais malheureuſement, cela n'eſt plus en ma diſpoſition. Qui croiroit en me voyant que je ſuis ſi miſérable? car enfin, j'ai pour époux le plus honnête homme du monde: j'en ſuis aimée autant que je l'aime, & c'eſt dire beaucoup. Je jouïs d'une bonne réputation; j'ai de la ſanté, de reſte; je vis au milieu d'une famille que j'ai toujours aimée; mon reſpectable père augmente chaque jour de tendreſſe pour moi. Que

de

de biens! & cependant, que je suis éloignée d'être heureuse! Je parviens quelquefois à me faire illusion pendant huit jours, & à force de me dire que je suis contente, je crois l'être; mais cette erreur est rapide: rentrée en moi-même, j'y retrouve un vuide affreux; l'inutilité de ma vie me glace le sang; l'éternité se rapproche, & je souffre des angoisses qui me forceroient à renoncer absolument au monde, si ce que je devois à mon époux, ne me retenoit pas.

Madem. BONNE.

Adorez la miséricorde de Dieu à votre égard, Madame. Il frotte de fiel pour vous les mammelles de la prostituée de Babylone; mais ce n'est pas assez de gémir sur votre état, ma chère: il faut essayer de le changer. Le trouble que vous ressentez, est un effet de sa grace que vous devez ménager, sans toutefois vous abandonner au découragement. Je vais vous parler, Madame, avec toute la sincérité que l'amitié sincère exige. Vous tenez trop au monde; vous l'aimez trop, ma chère Lady. Remarquez que je ne dis pas encore que vous y vivez trop; je n'ai point assez

examiné votre position pour rien décider à cet égard.

Lady LOUISE.

Et peut-on vivre à mon âge dans le monde sans l'aimer, sans s'y attacher? Il faudroit des graces bien particulières pour y vivre en voyageuses, comme dit St. *Paul*, & ces graces sont la suite de la fidélité, à répondre à celles que Dieu me fait tous les jours, auxquelles je ne correspond pas.

Madem. BONNE.

J'en ai besoin d'une grande pour vous répondre en ce moment. Je marche entre deux extrémités également dangereuses: une trop grande sévérité propre à faire naitre le scrupule, & le relâchement. Oh, mon Dieu! donnez-moi votre Saint Esprit. Apprenez-moi ce que vous voulez de cette ame rachetée de votre sang; & en le lui découvrant, donnez-lui le courage de vous obéïr.

Il est certain, Madame, qu'une vie toute molle, toute charnelle, est opposée à l'esprit de l'Evangile. Il est certain que vous êtes comme accablée des moyens de vous perdre: santé, jeunesse, réputation, une sorte de nécessité d'avoir une

une bonne table, un équipage brillant, des habits magnifiques : vos richeſſes vous en impoſent la loi. Où trouver dans ce genre de vie les moyens de pratiquer les préceptes de l'Evangile? Cela eſt poſſible pourtant; des Rois ſe ſont ſanctifiés dans la pourpre. Mais il faut avouer que votre vie doit être plus pénible que celle de la Religieuſe la plus auſtère. Un grand ſacrifice qu'elle fait en une fois, lui ôte les moyens de ſe perdre, & les tentations qui vous reſtent. Auſſi les Saints ne font-ils point de difficultés d'appeller la vie chrétienne un martyre perpétuel.

Lady LOUISE.

Si vous n'aviez pas réveillé ma conſcience à cet égard, ma Bonne, je vivrois dans la plus grande ſécurité, comme les perſonnes qui m'environnent & qui ſont très-contentes d'elles-mêmes; car enfin, ma vie eſt fort innocente & exemplaire ſelon le monde. On fait exactement la prière chez moi; j'y aſſiſte avec tous mes domeſtiques: je ne manque point à la paroiſſe, & j'ai ſoin qu'ils y aillent; je donne l'aumône; je n'aime que mon mari, & je cherche à lui plaire; je ſuis par la grace de Dieu exempte

des vices groſſiers, & cependant je ſens que Dieu n'eſt pas content de moi; je ſens... Oh! devines-moi, je vous en conjure: vous le ſavez, ma Bonne, je n'ai que l'Evangile & vous. Un miniſtre à qui je laiſſai échapper l'autre jour quelques-unes de mes peines, me rit au nez, & voulut me perſuader que j'étois une Sainte. Heureuſement, ma conſcience me dit trop que j'en ſuis éloignée pour pouvoir recevoir de la vanité de ſon compliment.

Madem. BONNE.

Puisque vous avez l'Evangile, Madame, que puis-je vous dire? Avez-vous beſoin de mes conſeils?

Lady LOUISE.

Je ne diſtingue jamais nettement le conſeil du précepte, & c'eſt ce qui m'inquiète; ou plutôt, ma Bonne, je ſens que je cherche à être tranquilliſée ſur bien des choſes, que je déciderois moi-même aiſément.

Madem. BONNE.

Je ne veux point vous tranquilliſer mal à propos, Madame. Votre vie, telle que vous me l'avez dépeinte, vous rend

rend une Sainte par comparaifon. Cependant, je ne crois pas cette fainteté-là d'un poids très fûr pour aller au ciel; il faut faire quelque chofe de plus.

Lady LOUISE.

C'eft ce que je difois tantôt, ma Bonne; la vie eft fi courte, l'éternité fi longue: il faut tout rifquer. Mon mari, mon père, mes parens, le monde fe facheront s'ils veulent; il vaut mieux leur déplaire que d'être damnée: je vais me féparer abfolument du monde.

Madem. BONNE.

Autre tentation, ma chère Lady! Vous ne feriez pas votre falut en manquant aux devoirs de votre état. Il faut fanctifier ce que vous faites, & facrifier ce qui ne peut être fanctifié.

Lady LOUISE.

Comment voulez-vous que je fanctifie le bal, la comédie par exemple? Je vous jure que je n'y commets pourtant pas un péché véniel; mais il y en a d'autres qui y péchent: parmi celles-là, il en a peut-être quelques-unes qui ont des remords, & qui les font taire par mon exemple. Je paffe pour une bonne

chré-

chrétienne ; on me voit à la comédie, donc il n'y a point de mal à y aller. Dites-moi bien en confcience, ma Bonne, ces plaifirs, font-ils criminels, je ne dis pas en eux-mêmes, mais parce-qu'ils deviennent pour quelques ames foibles un fujet de fcandale ?

Madem. BONNE.

Eh! pourquoi m'interroger, ma chère, quand votre confcience a décidé fi jufte? Ne diroit-on pas à vous entendre que tout le bonheur de votre vie eft attaché aux bals & aux fpectacles? Quelle bagatelle vous arrête! Que refufez vous à un Dieu qui a tout fait pour vous! Car enfin, encore deux ou trois facrifices comme celui-là, & je vous vois dans le chemin du falut. Vous en avez fait de plus pénibles; affurément! Ceux-là vous attireront tant de graces, que vous bénirez l'inftant où Dieu vous a infpiré de les faire.

Lady LOUISE.

Mais, ma Bonne, que dira mon mari? que diront mes amies? N'eft-ce pas afficher la fingularité, & vouloir me donner pour meilleure que les autres?

Madem.

Madem. BONNE.

Mais, Madame, que dira Jésus-Christ qui vous demande ce sacrifice? A l'égard de votre époux, je sais qu'il a les plus grandes dispositions pour le bien, & qu'il vous sera facile de le faire entrer dans vos vuës. Payez cette complaisance qu'il aura pour vous, par une complaisance sans bornes en tout le reste qui n'intéressera pas votre ame. Employez les caresses, les prières : vous en viendrez à bout. Pour vos amies, dites leur tout uniment que l'Evangile nous recommande la vigilance, la prière continuelle, & que vous ne sauriez prier & veiller sur votre cœur dans les spectacles. Qu'en peut-il arriver? Elles se mocqueront de vous; peut-être quelques-unes suivront-elles votre exemple. Vous serez très-heureuse dans ces deux cas, puisque vous souffrirez persécution pour la justice dans le prémier, & dans le second vous engagerez une ame rachetée du sang de Jesus à faire un pas vers le salut. Quand je vous parle des bals, ma chère, je n'entends pas parler de ceux qui se font chez le Roi les jours de naissance. Votre rang vous force à vous y trouver,

c'eſt un devoir ; la décence y préſide, & vous pouvez en ſortir de bonne heure.

Lady LOUISE.

Enſorte que je pourrois aller dans un bal où tout ſe paſſeroit comme chez le Roi ?

Madem. BONNE.

Non, Madame. Souvenez-vous qu'une des raiſons qui vous engagent à y renoncer, eſt la crainte d'autoriſer les ames foibles. Revenons à ce que Dieu demande de vous, & qui ſe réduit à bien peu de choſes. Il ne faut que vous détachez intérieurement du monde où vous devez vivre parceque Dieu vous y veut, mais où vous devez vivre en chrétienne; c'eſt-à-dire, que l'orſqu'on vous adreſſera des propos libres, ou contre les mœurs, ou contre la charité, ou contre les maximes de l'Evangile, vous ne rougiſſiez point d'en marquer votre horreur, ſans vous embarraſſer de ce qu'on en dira.

Lady LOUISE.

Savez-vous bien, ma Bonne, que tout ſe réduit réellement à ces deux articles? Il me ſemble avec la grace de Dieu, que je me tirerai aſſez bien du reſte.

reſte. Mais, comme vous le dites fort bien, qu'eſt-ce donc que je refuſe à mon Dieu? La repugnance horrible que je ſens à lacher ma demi-guinée pour payer ma place; ces pauvres qui ſemblent me la reprocher: tout cela, n'eſt-il pas une preuve que je dois renoncer à ce plaiſir frivole? Je n'oſe encore vous promettre de le faire; démandez, je vous prie, à Dieu qu'il me donne le courage de lui obéïr.

Madem. Bonne.

Et moi, je vous promets de ſa part une abondance de graces qui vous récompenſera au centuple la miſére que vous ſacrifiez. Mais notre maître eſt bon; il ne méſure pas l'offrande par ſa valeur: ſeulement a-t-il égard à la plénitude du cœur avec laquelle on la fait.

Fin du Troiſième Tome.

